



THÈSE

En vue de l'obtention du

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Délivré par :

Université Toulouse 2 Le Mirail (UT2 Le Mirail)

Présentée et soutenue par :
Fabien Cappelli

Le vendredi 20 décembre 2013

Titre :

Etude du mouvement fictif à travers un corpus d'exemples du français :
perspective sémantique du lexique au discours
Volume II : Annexes

ED CLESCO : Sciences du langage

Unité de recherche :

CLLE - ERSS, UMR 5263

Directeur(s) de Thèse :

Michel Aurnague (Directeur de Recherche, CLLE - ERSS, UMR 5263)

Rapporteurs :

Denis Le Pesant (Professeur Emérite, Université Paris Ouest Nanterre)
Marcel Vuillaume (Professeur Emérite, Université de Nice-Sophia Antipolis)

Autre(s) membre(s) du jury :

Andrée Borillo (Professeur Emérite, Université de Toulouse 2 Le Mirail)
Gilles Col (Professeur, Université de Poitiers)

Annexes

Annexe A

Exemplier Mouvement fictif

Exemples mixtes

(88) Toutes ces années de football, de coups francs, de prolongations qui ont habité nos dimanches. Il y a des mots qui se sont incrustés dans les murs de la maison. On ne peut plus les détacher du grain de la chaux, ni de la forme des meubles, ni de l'odeur de la soupe, ni des petits défauts qui **courent** sur les miroirs et **s'agglutinent** en minuscules taches noires. Ils se logent même dans les assiettes ébréchées, dans un pull qui se feutre, dans le manche d'une casserole qui ne tient plus vraiment, ou dans le bois d'une porte qui s'est enflée d'humidité. On vit avec, mais on voit que ça cloche. Le mot prolongation est inscrit dans ces dimanches-là. Il faut inventer une nouvelle couleur pour lui, disons jaune foncé. On a fait semblant de croire qu'il était vrai, on a essayé. Il a tenu pendant des années. Un jour, il est tombé. On a compris qu'il était truqué.¹

(89) Alors, je raconte l'enfance, la métaphysique des adolescences inquiètes pleines de chagrins et de crépuscules, et la Princesse parle à son tour, si correcte et si fine, et si nette à la fois. Je la regarde en silence, avec respect. Elle n'est pas grande, mais très droite, portant haut sa princière petite tête, que j'imagine très bien rehaussée d'un diadème. Elle a un nez extraordinairement grec, et des yeux très rapprochés, noirs et francs, qui regardent avec bonté et franchise, une petite bouche serrée, un peu cruelle, sur des dents étincelantes. Est-elle belle ? je ne sais pas... Elle est étrange, toute vêtue de satin blanc, avec de merveilleuse épaules nues, qui ne sont pas gênantes à voir, ne donnant pas l'impression

1. FELLOUS Colette « *Avenue de France* »

d'une nudité outrée parce qu'elles sont jeunes et belles, sans parure, et un tulle appliqué à la naissance des seins qui paraissent petits et ravissants. Le tout **fuit** et se **perd** dans cet étonnant satin de conte de fées. Ses bras nus sont recouverts, entourés de perles qui sont des colliers enroulés depuis le poignet grêle jusqu'au coude. Je me suis séparée d'elle pour causer à d'autres, elle s'est approchée d'une vieille fille étrange, laide, et d'une intelligence évidente, avec laquelle elle a parlé. D'un geste net et autoritaire, elle m'a appelée de nouveau. Je l'entendis me présenter en ces termes : " Mademoiselle Havet, qui a écrit de beaux poèmes ", et je balbutie " que la princesse est trop indulgente, et que je n'ai mis dans ces poèmes que mon cœur, mon cœur émerveillé d'enfant ". La soirée autour de nous déplie ses lustres, ses maîtres d'hôtel, ses dorures de salon à la XVIIIe, très Versailles tout cela, très Régence. Étienne de Beaumont circule avec sa grande tête à la Turenne, son nez bourbonien, et sa courtoisie charmante, toute en gestes et en sourires.²

- (90) La fenêtre de notre chambre donnait sur la place aux vieilles maisons étroites et sur la boulangerie odorante, à côté des marches où la vieille Madeleine se tenait assise, en robe et tablier noir, ses cheveux de neige tirés en un minuscule chignon. Elle passait là le plus clair de ses journées à bavarder avec le voisinage, à rire de sa bouche édentée avec les enfants qui lui grimpaient sur les genoux. Une exubérante glycine **envahissait** la façade, ses tentacules curieux **rampaient** dans l'ouverture de la fenêtre, que nous avions renoncé à fermer complètement cet été- là, tu t'en souviens? Le léger voile blanc du rideau tiré s'accrochait aux feuilles en bougeant. Ce matin-là, je me suis levée très tôt pour partir et te quitter. Les enfants étaient chez les grands-parents près d'Aix-en-Provence.³
- (91) En même temps il m'a été prescrit un protocole de chimiothérapie postopératoire différent du précédent et, toutes les trois semaines, je dois porter durant cinq jours d'affilée, même la nuit, une espèce de harnachement : j'ai, autour de la taille, une ceinture et un sac banane renfermant une bouteille de plastique en forme de biberon qui contient les produits de chimio. De la bouteille **part** un mince cordon de plastique transparent, qui me **monte** entre les seins jusque sous la clavicule, s'achève par une aiguille plantée dans le cathéter, masquée par un pansement. Des bouts de sparadrap maintiennent le le cordon contre la peau dont la chaleur fait monter et s'écouler les produits dans mes veines. À cause du sac devant mon ventre je ne peux pas fermer ma veste ou mon manteau et j'ai du mal à cacher le fil qui **sort** et **passé** sous mon pull. Quand je suis nue, avec ma ceinture de cuir, ma fiole toxique, mes marquages de toutes les couleurs et le fil **courant** sur mon torse, je ressemble à une créature extraterrestre. Je ne

2. HAVET Mireille « *Journal 1918-1919* »

3. CHAIX Marie « *L'été du bureau* »

sais plus déterminer quelles autres photos ont été faites quand j'avais ce corps. Cela ne nous empêchait pas de faire l'amour. Il déclarait : « Tu n'es pas une cancéreuse sérieuse. » Si je me réfère à la prière des vieux missels, Sur le bon usage des maladies, le mien, d'usage, m'apparaît le meilleur que j'aie pu donner au cancer.⁴

- (92) Avant de rentrer ils firent une visite « touristique » : l'Abbaye de Fontfroide. Oasis de fraîcheur réelle, mais au moins autant suscitée par le nom, par l'appel d'eau de « Font », qui est « fontaine » en provençal, et par l'offre d'une délivrance de la canicule que promet « Froide », mot non « valise » mais mot de fusion, FontFroide. Fontaine de silence dans l'assourdissement des criquets, des pneus de vélo crissant de freins sur le chemin **tournant**, **descendant**, poussiéreux, dans la lumière poussiéreuse et bruyante de fin septembre. Ombres médiévales invisibles à déambulation rectangulaire. Ombres silencieuses protégées par la pierre, par le trésor de l'eau nourrice de paix, par la pierre vertueuse protectrice de la contemplation muette des reclus. Et les murs entiers du quadrangle intérieur, de l'espace géométrique réservé à la lente séculaire circulation méditative, étaient couverts de glycines ; un parfum invraisemblablement intense rayonnait de leurs grandes grappes bleues ; pas le bleu de la mer tel qu'en sa deuxième vision, un bleu plus clair ; ni le bleu un peu violet des iris, mais un bleu bouclé, léger et froid comme une eau sortie en mousse d'une bouche de fontaine.⁵
- (93) Pour aller aux Buttes-Chaumont, du côté où se trouve la rue Jean-Ménans, la station de métro la plus proche est Bolivar. Si on vient de la station Pigalle, il faut changer à Jaurès. Si on veut éviter le changement, on descend à Jaurès, et on monte l'avenue Simon-Bolivar, celle qui fait un large mouvement **grimpant** et **tournant** pour **aller** à la rencontre du parc, beaucoup plus haut, à la station nommée précisément Buttes-Chaumont. Mais ceci est une autre histoire. Successivement on passe, partant de Pigalle, par : Anvers, Barbès, La Chapelle, Stalingrad et Jaurès. Anvers est la station où se trouve le lycée Jacques-Decour, ancien collège Rollin, où enseigna Mallarmé. J'y avais été élève.⁶
- (94) Un jour de mars, Jeanne Bousque, à peine son ménage terminé, se dirigea vers le haut plateau des Pelgrin. D'habitude, elle ne prenait ce raccourci que le dimanche, pour aller à sa messe. On fut donc étonné de l'y apercevoir un jour de semaine, d'autant qu'elle marchait vite et saluait à peine les uns et les autres, de crainte d'être arrêtée par quelqu'un et retardée. Elle piqua droit à travers les

4. ERNAUX AnnieMARIE Marc « *L'usage de la photo* »

5. ROUBAUD Jacques « *Parc sauvage* »

6. ROUBAUD Jacques « *Impératif catégorique* »

luzernes et prit la route qui **traversait** le village ; puis elle commença la montée du plateau par ce chemin qui **serpentait** entre nos vignes. Elle arriva sur le grand terre-plein qui dominait le pays, vers les onze heures. Son visage était rougi par le vent et elle soufflait un peu, parce qu'elle s'était pressée pendant la dure montée. - Hé ! Quel bon vent vous amène, Madame Bousque ? ⁷

- (95) 313. Situé au milieu d'une salle obscure, un projecteur qui tourne lentement sur lui-même diffuse la diapositive d'un homme nu. Le mur qui l'**entoure** est irrégulier : cabossé de creux et de reliefs, ses pans ondulés s'**éloignent** et se **rapprochent**, s'**inclinent** et se **redressent**. Il ressemble à un miroir panoramique déformant, mais, peint en blanc, il ne réfléchit que l'image projetée sur lui : celle de l'homme nu, qui, en épousant les irrégularités, semble glisser d'une métamorphose à l'autre. Déformé, grimaçant, allongé, élargi ou rétréci, il tombe et se redresse, s'approche et s'éloigne. ⁸
- (96) La vieille Bousque arrivait toujours si précipitamment que le temps semblait lui manquer. Des Bugues, on la voyait poindre, au loin, au-delà d'une haie de néfliers qui séparaient nos terres de celles de ses enfants. Un étroit sentier **traversait** cette haie et, à sa trouée, s'**élevait** une petite butte qu'elle montait et descendait aussi lestement qu'une jeune femme. Ensuite, elle longeait un rang d'artichauts, tête baissée, et toujours de ce même pas tragique. On eût dit qu'elle n'aurait pas pu marcher moins vite sans tomber. Son corps était cassé à la taille à force de s'être penché sur son feu durant les longues après-midi d'hiver, et ses bras maigres flottaient de-ci de-là, comme les balanciers d'une machine ; ils semblaient trop longs maintenant, quoiqu'ils fussent touchés par le même roidissement qui avait atteint son corps. Pauvre vieille Bousque. Elle était devenue si petite, à la fin de sa vie, qu'elle **dépassait** à peine les artichauts. ⁹
- (97) N'empêche rien et dis-toi à voix basse : je n'empêche rien. Je n'empêche pas. Je ne m'empêche pas. Mais elle t'empêche ! Elle t'empêche, elle t'empêche de tout. Elle t'empêche de vivre en te niant. Mais l'autre partie de toi, c'est elle ! Couche-toi sur le sol, bras le long du corps. Imagine qu'un trait de peinture blanche te sépare en deux, t'encerclant, **allant** de ta nuque et **revenant** à ta nuque, **naissant** sur ta nuque et se terminant au même point sur ta nuque. Vois-toi coupé en deux, vois l'intérieur de ton corps, coupé en deux. Pas de crainte ! Vois. Peut-être que tu peux penser être un oeuf, alors tu es un oeuf ! ¹⁰
- (98) je fus ensuite au 'Vêtement Tropical' choisir, en sa compagnie, un costume (veste et pantalon). Celui qu'il me recommanda et que j'achetai serait, me

7. DURAS Marguerite « *Cahiers de la guerre et autres textes* »

8. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

9. DURAS Marguerite « *Cahiers de la guerre et autres textes* »

10. MORGIÈVE Richard « *Ton corps* »

dit-il en substance, parfaitement convenable pour ces soirées dans les grandes plantations du Sud qui ne manqueraient pas de ponctuer les semaines finales de mon voyage, soirées au cours desquelles des dames élégantes, des 'southern Belles' buvant des 'mint juleps' servis avec style par des mains noires **sortant** de livrées blanches laissant s'**échapper** sans excès de présence des têtes d'égale noirceur, m'interrogeraient, de leurs voix traînantes, désuètes mais sensuelles de sudistes décadentes, nostalgiques, paternalistes, élégamment lascives, sur mes impressions d'envoyé de l'Europe « aux anciens parapets », cependant que je laisserais, les dédaignant et rentrant soudainement en moi-même, saisi du spleen de la fatigue, depuis le porche protégé d'un immense moustiquaire, mon regard errer négligemment sur les champs de coton, grouillant de serpents à sonnette sinon d'esclaves noirs tout imprégnés d'odeur, jusqu'au père fleuve là-bas, puissamment indifférent à toute cette déliquescente splendeur.¹¹

- (99) Sur le fond vert pâle de la moquette, un soutien-gorge violet, rose et noir, des bas noirs avec une large bordure de broderie en dentelle, un porte-jarretelles s'emmêlent en un fouillis inquiétant, constituant une composition florale. Le soutien-gorge, avec un bonnet retourné, est posé au-dessus comme une grande paire de lunettes. Du fouillis s'**échappe** un lacis de jarretelles et de brides dessinant un 8. À côté, le tee-shirt noir à rayures blanches de M. qui s'**étale** et plisse en une autre fleur sombre, avec une petite flèche blanche - l'étiquette - en son centre. Absence de tout autre objet, en dehors d'une bande orangée de coussin. Rien d'autre que les accessoires de plus en plus commercialisés et banalisés du théâtre érotique intime, la tenue conventionnelle que je déteste porter en voiture par crainte d'un accident grave qui m'exposerait en string et bas à la vue des gens, que je ne mets jamais pour écrire, comme si elle m'en empêchait.¹²
- (100) J'emballai les provisions qu'il avait achetées et mis du temps à bien ajuster mon sac à dos contre mes épaules ; puis je pris mes bâtons de ski et me tournai vers l'est. De nombreux sentiers **sillonnaient** le Vercors dans ce sens ; je comptais sur cela pour gagner le temps nécessaire à ma fuite. J'avais choisi un chemin qui **passait** par les hauts pâturages à l'extrême sud du massif. Les ayant traversés, je descendrais jusqu'aux vallées inhabitées environ sept cent mètres plus bas pour arriver finalement au village isolé de Chichiliane. De là je prendrais des cars régionaux pour passer d'un endroit à l'autre jusqu'à ce que j'arrive « ailleurs », je ne savais pas où exactement, au-delà des frontières en tout cas. J'espérais qu'après quelques jours je me sentrais de nouveau en sécurité.¹³

11. ROUBAUD Jacques « *La Bibliothèque de Warburg : version mixte* »

12. ERNAUX AnnieMARIE Marc « *L'usage de la photo* »

13. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

(101) Tu t'intéresses au nom des rues que tu as suivies. Tu ouvres ton dictionnaire des noms propres, ainsi tu te connectes à l'histoire de ton lieu de vie, et si tu le veux, tu établis des connections entre le nom des rues et ton histoire personnelle. Tu apprends, tu te situes, c'est passionnant. La rue Fernand-Raynaud, humoriste, je voudrais un café et un croissant. La rue Fernand-Raynaud prend sa source rue de l'Ermitage- là où vivent les ermites, or les comiques ne sont-ils pas effroyablement seuls ? Puis cette rue Fernand Raynaud qui **descend** et **monte** comme un rire qui va et vient **rencontre** la rue des Cascades - de rires - qui **croise** la rue de la Mare de larmes de joie ou de pleurs tandis que la rue de l'Ermitage **rencontre** celle des Rigoles – de rires ou de larmes ? Et c'est là que tu as réalisé les premières minutes de ton premier film trois mois après que ta femme t'a dit qu'elle t'aimait moins. Tu regardes ton bocal à souvenirs. Tu te souviens de là où tu as trouvé cette plume par exemple.¹⁴

(102) L'affaire de Christa Knemius serait réglée, et ils pourraient en faire porter la responsabilité aux gauchistes. Avec un peu de chance ils feraient aussi arrêter le tueur à gages allemand : d'une pierre deux coups. Ce n'était vraiment pas des gens fréquentables.

Que Zendol vienne ici chasser le lièvre n'était guère probable, n'est-ce pas ? Je marchais à présent sur du rocher uni, le haut de la masse calcaire que cache une terre rouge et collante. J'entraî bientôt dans les alpages : sur des kilomètres, sans arbre, une herbe broutée à ras, mélangée à une plante basse que je connaissais bien ; des années auparavant j'en avais déterré un échantillon sur quelque autre montagne pour le planter dans ma cour. Elle s'appelle manteau de la vierge, elle est aussi belle que son nom, avec des feuilles à bords argentés finement dentelés. Rien que du vert partout, à l'exception d'une tache minuscule d'un bleu incandescent, une gentiane des neiges en fleur, épargnée Dieu sait comment par les mâchoires efficaces des brebis. Juste avant d'**atteindre** son point culminant, mon sentier **rejoignait** une piste importante, le GR 93. J'étais censé le suivre pendant plusieurs kilomètres. Je vis un homme assis en haut de la montée à gauche du chemin, mais il se décomposa en une silhouette de deux cairns contigus qui me fit plus peur que Zendol tout à l'heure. En face, un homme réel s'approchait. Sans fusil. Il était de Grane, , dans la vallée de la Drôme. En discutant des restaurants de la région je me rendis compte que je n'avais rien avalé depuis le petit-déjeuner. Je lui dis où je me rendais (sans parler de Chichiliane) ; il m'indiqua des raccourcis et me mit en garde contre le temps dans ces hauteurs, qui pouvait se dégrader en moins de deux. Après son départ je m'assis et mangeai. Un peu de pain, de viande, de fromage, un verre

14. MORGIÈVE Richard « *Ton corps* »

de vin, un demi-litre d'eau, quelques¹⁵

- (103) Il en coûte trop et pas assez. Le grand courage, c'est vivre, et non ce revolver à gâchette docile qui vous met le crâne en bouillie. Vivre ! Autrefois, ceci n'était pas surhumain. La mort courante nous apprend l'héroïsme de la vie exceptionnelle. L'odeur des giroflées peut tout résoudre. Je comprends les gens qui habitent la banlieue. On quitte, las et pleins d'humiliants désirs de fête, la ville qui épelle, contre un ciel sans poésie ni mystère, les réclames de feu des hôtels, des prêteurs et des couturiers. Le petit tram, humble dans son trajet toujours le même (qui, mieux que lui, n'a pas pris les chaînes), nous emporte et, quittant le port où tremble encore le désir des déchirants adieux et des aventures de cabine, suit la route élevée qui **longe** la mer et le profil de cette même ville aristocratique et désirable comme une couronne, dès que l'optique l'éloigne. Le bon petit tram, dans la nuit pleine d'odeur où les jardins **dévalent**. Dès lors, les humanités ne comptent plus ! Les jardins sont les jardins sans vulgarité des propriétaires. La nuit leur recrée la même vie secrète que celle des forêts inhabitées. Le tram ânonne sur la route, son électricité, comme celle de l'orage, se rompt et reprend. Il grince et contourne la corniche qui étincelle et s'épure. Une bouffée libre vous débarrasse des pensées de la ville, des jazz et des sourires. Libre. Alors, l'odeur de giroflée vous salue ! Fidèle, elle est suspendue sur le mur, elle monte dans la terre sèche en gradins. Retour où l'on ne regrette plus rien. Où le cœur est si comblé qu'il s'immobilise comme les plateaux égaux d'une balance. La lune enchante les feuilles de l'olivier. Est-ce la Grèce ?... Peut-être, la même lumière, exactement. Il y a là-haut de vrais arbres en fleurs. Dans la nuit, les oliviers leur ressemblent et toutes fleurs deviennent des médailles. Loup y es-tu ? [¹⁶
- (104) C'est aussi par la perception sonore que j'accède à l'écluse : il y a de chaque côté de la voie une poutre solide de fer, et pour joindre les deux poutres une suite de planches en bois épaisses, mais qui chacune émet sous la voiture un bruit, même à cette vitesse lente qu'on prend. Dessous, c'est un canal, et l'écluse est à quelques mètres : deux piliers carrés de béton, des crémaillères à manivelle et une porte de planches en bois goudronné noir (ces mêmes planches que pour le tablier du pont). Ce monument dans ce désert, cette sculpture. Quand je reviens là-bas, je fais le crochet depuis L'Aiguillon-sur-Mer, je reviens à l'écluse. Le pont a été refait, en béton très simple, avec deux balustrades de fer, il ne fait plus de bruit sous les voitures. Mais l'écluse est restée identique à elle-même, et d'autant plus sculpture qu'apparemment personne ne vient plus jamais changer les réglages des crémaillères. Et puis, après le pont, la route **bifurquait** droit

15. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

16. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

vers la digue. Elle est haute à cet endroit : quand elle commence, après L'Aiguillon, c'est presque timidement, invisiblement. À peine un mètre. Et puis elle **s'élève** progressivement, et là, au bout d'un bon kilomètre et demi, elle fait ses cinq mètres de haut. . Il y a un embranchement à angle droit, entre deux parcs pour le grossissement des huîtres. La route, celle qui **vient** de LAiguillon et **rejoint** La Pointe, **longe** la digue, de l'autre côté c'est l'eau. La digue de ciment est concave et lisse au-dessus de la route. On dit qu'à l'intérieur un passage a été aménagé, je n'ai jamais pu vérifier. Tous les cinquante mètres, des marches ont été aménagées, comme des barreaux d'échelle, qui permettent de grimper le long du ciment concave. On laisse la voiture, et on monte sur la digue. Sur le haut, il y a un chemin piétonnier, une simple filée lisse de ciment, parfois glissante, par laquelle on on pouvait marcher jusqu'aux dunes de La Pointe, d'où on aperçoit La Rochelle et son môle d'escale, l'appontement jeté en eau profonde pour les céréaliers. Si c'est marée haute, la mer ici est hostile, avec un clapot d'ardoise, des vagues rêches et contrariées, qui monte au long des rochers comme indifférente et massive. La terre ici bien plus basse, côté route et voiture, qui **s'en va** toute plate jusqu'à Saint-Michel-en-L'Herm, vu depuis la digue le rocher bien net de l'ancienne île (Rabelais en parle, il y est venu) est une pointe pyramidale, surplombée de ce qui reste de son abbaye, qu'on dit maintenant le château, propriété d'une dame Le Roux, qui emploie mon père comme chauffeur, dans sa 203 Peugeot noire, lorsqu'elle a affaire à La Rochelle ou La Roche-sur-Yon (elle possède aussi les deux plus grosses fermes de la commune, La Grand-Côte et La Pointe, tenues en métayage par une famille Violleau qui se plaignait que l'entretien des bâtiments coûtait plus cher que ce qu'elles rapportaient en fromage). Quand c'est temps de tempête, on laisse la voiture à distance, avant les parcs à huîtres, et on vient à pied le plus près qu'on peut, serrés dans les manteaux refermés, dans ce grand bruit du vent maître. Pas question de grimper, on serait emportés, d'en bas on voit la crête des vagues qui passent régulièrement le ciment, en grands panaches d'écume qui s'écrasent dans des flaques sur la route, laissant des algues.¹⁷

- (105) Marcelle était très belle, de cette grâce charmante des fleurs et des bêtes impulsives qui changent sans transition selon le temps, et je la regardais marcher, souple et élégante, connaissant mieux qu'elle ce corps mouvant et direct que je tiens la nuit dans mes bras. Nous étant un peu perdues, nous sommes arrivées tard à Saint- Jean, très tard ! mais la route hâtivement parcourue m'avait communiqué une allégresse enfantine où j'aimais à retrouver comme départ cette odeur de la terre dans l'air vif qui me plaisait tant au jardin. Le restaurant de Saint-Jean est une véranda sur la mer au-dessus de l'espèce de grève où les

17. BON François « *Mécanique* »

hommes jouent aux boules. Un avion s'y repose au seuil de la mer qui est sa grande épreuve, et le panorama des montagnes se déroule jusqu'en Italie. Elles **descendent** dans la mer avec, au bas, les villes minuscules et blanches des hivernages ensoleillés. Il est amusant et confortable de se trouver dans cette pleine campagne et, campé d'un côté sur la route dans une vraie chaumière et, de l'autre, dans une verrière ! ce restaurant de grande tenue, ces maîtres d'hôtel qui ont l'air, sur la place où passe toute la vie du village, d'éternels mariés attendant leur femme pour gagner l'église. Ils servent une bouillabaisse remarquable, un Champagne pas trop jeune, et des crêpes spéciales aux liqueurs. Et, de la table, on voit le défilé des montagnes et des caps qui suffiraient seuls, si l'on n'était pas si humain, au bonheur. Nous avons rencontré, en sortant, la voiture qu'était allée chercher à Beaulieu le chasseur en veste rouge - l'hirondelle, dirait Colette - et nous sommes parties à Saint-Hospice, que j'ignorais, car c'est un réel miracle. La route **monte** et **longe** la mer que l'on aperçoit entre des bois d'oliviers, prairies d'herbe tentantes où l'on aimerait appuyer le sommeil sourd d'une journée chaude. Saint-Hospice nous apparut très au crépuscule et déjà ouatée de mystères et d'ombres exquises. La grande statue couronnée, qui regarde la mer comme une colonne de phare, de dos et dressée dans l'enclos de la tour sarrasine, me fit une impression peureuse de songe, et je ne suis pas allée la voir de face, n'ayant pas le temps, ni peut-être, à cette heure, le courage. Je crains terriblement le silence des colosses de pierre, et j'aurais une grande terreur du sphinx sans doute. Mais je voudrais évoquer le charme du cimetière et celui du vieux couvent en pierre rose. Le cimetière est vraiment perdu sur la mer sombre dont les vagues brassaient des émeraudes. De grands cyprès l'entourent, pinceaux d'ombre et de poésie. Il est accoté au couvent dont la porte ronde s'ouvre sur une croix noire.¹⁸

- (106) En continuant à descendre la rue Notre-Dame-de-Lorette au-delà de la brasserie Saint-Georges on rencontrait, hier comme aujourd'hui, une rencontre de rues, rue La Bruyère à droite, rue Henri-Monnier **montante** à gauche dans laquelle **débouche** la rue Laferrière qui, **partie** de la rue Notre-Dame-de-Lorette en dessous de la place Saint-Georges, et nettement plus bas, car la rue Notre-Dame-de-Lorette continue à **descendre**, jusqu'à l'église et son rendez-vous avec la rue des Martyrs, la rue Laferrière, dis-je, qui ne parvient pas à **rejoindre** la rue Notre-Dame-de-Lorette après son long mouvement **tournant** et tranquille. La rue Laferrière, je le signale en passant, doit son nom au comte Louis-Marie de Laferrière-Lévêque dont la vie s'étendit de 1776 jusqu'à 1834. Il était lieutenant général et commandait la garde nationale à cheval lors de l'ouverture, en 1832, de la voie qui se nommait, jusqu'à l'arrêt du 31 janvier 1882, 'passage

18. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

Laferrière'. La rue Henri-Monnier... mais j'ai déjà parlé d'elle dans la branche 4. Je la grimpe et tourne dans la rue Clauzel, où était l'école de Laurence. Un jour, en 1965 ou 1966, je ne sais plus, en tout cas avant 1967, année du départ de Sylvia à Madrid, à la Casa Velázquez, nous fûmes, jeunes parents, moi, enseignant de mathématiques à la faculté des sciences de Rennes, Sylvia, assistante d'espagnol à l'Institut hispanique, convoqués par l'institutrice, Mlle Escampuchi.¹⁹

- (107) Je prends par l'allée à droite, il faut à peine huit pas pour traverser. La petite porte du hangar, cette porte dont la couleur gris fer témoigne, parce que sur le bois on a appliqué un reste de peinture automobile, que rien n'a changé depuis votre départ d'ici en 1964, est fermée à clé. C'est le hangar que je voulais voir : le bâtiment de parpaing semblait lui aussi autrefois tellement plus grand. Je suis ressorti du jardin (le cabinet médical était fermé, volets clos), j'ai remonté le long de la vieille grille avec glycine pour entrer dans la ruelle sans goudron et en courbe qui **descend** vers la ferme où on prenait le lait, puis celle des Macaud, avant de **remonter** à la grande rue vers l'arrière de la boulangerie. Le hangar donne sur la ruelle en courbe par un portail en tôle ondulée sur bâti de cornière peinte : aucune ambiguïté quant aux formes et aux matières, le souvenir est précis de la tôle et de la cornière, du jour qu'on apercevait par les interstices, quelquefois tout cela grand ouvert bien sûr mais quand tu y venais avec ton frère tout était dans l'ombre et silencieux. Il y tenait quatre véhicules et les quatre places toujours occupées, parce qu'à l'époque on n'aurait pas fait coucher une voiture dehors.²⁰
- (108) Chagnaud avait passé sa vie célibataire, il affectait une pose et un parler de nobliau, parce que l'époque, où chaque année le grand moment était de venir exposer ses voitures neuves à la foire annuelle, voulait que ces gens-là le soient. C'étaient nos repères tout entiers qui basculaient sans doute : dans le marais, et dans le village à deux rues, une en haut, l'autre en bas, chacun sait tout de ce qui se passe à vingt kilomètres. Quand bien même on voudrait se cacher, tout est perceptible à l'oeil nu à dix kilomètres dans toutes les directions : cela expliquant peut-être les puits à suicide. Quand on partit plein est de Saint-Michel-en-L'Herm pour Civray, dans l'ID 19 dont il me semble qu'elle était verte (il n'est plus là pour me confirmer), à nos yeux d'enfants, c'était comme traverser un continent : Luçon on connaissait, Fontenay aussi, mais ensuite la route **s'élargissait** pour **filer** droit jusqu'à Niort, bien plus puissante et étalée que ce qu'on savait des Sables d'Olonne ou La Rochelle, et puis ensuite commençaient les collines : la route **monte**, la route **descend**, et c'est cette impression

19. ROUBAUD Jacques « *Impératif catégorique* »

20. BON François « *Mécanique* »

qui me rend ce voyage définitif. La ville en cuvette, outre qu'elle était un changement considérable de taille, était une ville du secret. Je n'ai pas de détails sur les transactions, les transitions, les arrangements. Citroën en était le grand ordonnateur. J'ai souvenir de l'appartement avant même que du garage. Parce qu'il était vide et qu'on n'avait plus de jardin, mais ces trois fenêtres au premier étage donnant sur la place : nous étions nous-mêmes, désormais, face à l'église, et une église romane, de bien autre facture que l'austère élévation grise qu'est restée l'église de Saint-Michel-en-L'Herm.²¹

- (109) Jacques passa le premier, Dora ne lui disputa pas ce privilège de garçon. Un peu de jour entraît, laissant voir un tunnel spacieux, maçonné, en bon état, qui **disparaissait** peu à peu dans la distance. Il **allait** en direction de la route **montante**, qui n'était pas très éloignée. Malgré les arbres et les fourrés épais on entendait parfois passer une voiture, une charrette, des voix. Ils n'y avaient guère fait attention. Ils avançaient excités, effrayés, le cœur battant. Aventure. Jacques se conduisait en Mohican. Dora était heureuse.²²
- (110) Les maîtres d'hôtel sévères et qui exaucent, sans rire, les caprices les plus dispendieux et burlesques de ces fragiles millionnaires que le jeu ruine, d'un soir, d'une heure à l'autre. Ville de plaisir. Monte-Carlo ! ville de haine, paquebot du suicide et de la folle espérance. Les jardins débordent de la plus rare végétation. Aloès, cactus énormes, oiseaux, fleurs qui font peur, arbres, serpents. Plantes basses d'une couleur tropicale inconnue. Flore du sud ! L'air est sucré par toutes ces plantes. Des allées majestueuses de palmiers **s'en vont** vers la mer plus bleue que tout ce qui est bleu, et, tout d'un coup, au-dessus d'une horrible balustrade de stuc ou de faux marbre, près de statues ridicules et de lampadaires du deuxième Empire ou de l'Exposition (car tout, ici, date terriblement), **apparaissent**, **plongeant** dans la mer, les douces montagnes, les montagnes latines de la belle Italie. Nous sommes revenues au crépuscule. Le tram longe la mer, on se croit à bord. Des grappes violettes et jaunes **se suspendent** aux maisons, taches brûlantes de fleurs dont on ignore les noms et la provenance. Ici, dans la rade, un admirable torpilleur américain, flanqué de deux contre-torpilleurs, est venu faire escale voici trois jours. Ce fut un envahissement de petits marins aux yeux clairs, au nez retroussé sous leur calot blanc, tout en blanc, avec un large pantalon de toile, d'officiers blancs aussi, sauf la visière plate et brillante de la casquette, galonnés, épaulettes bleu et or, très beaux, très films. L'autre jour, ayant regardé par la fenêtre, surprise d'entendre le canon, j'ai vu s'avancer dans la rade, entre les montagnes bleues, ce bateau

21. BON François « *Mécanique* »

22. ROUBAUD Jacques « *Parc sauvage* »

gris tout en acier gris, énorme et long, tout enfumant de sa salve d'arrivée. C'était splendide, ce bateau tonnant²³

- (111) Les vitrines des magasins étaient recouvertes d'un drap blanc sur lequel étaient piquées des fleurs fraîches. Les rues étaient jonchées de pétales. Les gens marchaient sur leur innocence, enivrés par le lourd parfum des lys et des roses qui **dégringolaient** des balcons, **inondaient** les trottoirs, assommant les rues de leur lumière bientôt flétrie. Je regardais le cortège des fidèles, j'écoutais les prêtres exaltant par leurs chants mâles le dieu si fragile des fleurs coupées. Plus que la tapisserie florale des rues m'impressionnait l'étrange nom de « Fête-Dieu ». Il ouvrait dans le langage quotidien une brèche par laquelle je croyais entrevoir la splendeur abandonnée des invisibles qui nous entourent.²⁴
- (112) Les premières journées furent un réajustement, autres habitudes à prendre que celles de l'hôtel, amies d'avant parties. J'eus quelques jours sombres, puis Consuelo vint, puis ce dîner sous la lune à Anacapri, ce bain de lune que nous primes avec les chevaux et les voitures au long de ces routes pâles en corniche sur la mer où les barques nocturnes recomposaient le ciel. Une prairie de belle au bois dormant nous offrit ses pentes parfumées de fenouil. Longtemps, j'y vis la lune errante, chassant de son bouclier d'or... nos rêves. Soirées de Capri Les quatre mystérieux personnages, de blanc vêtus comme des morts, se rejoignent à cinq heures, après la journée chaude passée solitairement à lire, à dormir, à travailler. Le thé sur lequel navigue la roue d'un citron, reflète dans l'orifice blanc de la tasse leur visage de sauvage durci par la mer, cuit de soleil, ourlé de sel. Les arceaux blancs de la terrasse encadrent l'idéal paysage de vignes, d'oliviers, de colonnes. Il **descend** jusqu'à la ligne bleue de la Méditerranée. Les nuages du couchant galopent vers la Sicile. Naples, à gauche, fume tranquillement. [[Où allons-nous ?]] Un Français, un Russe, une Française, une Américaine. Chaque promenade débute par la poste. On colle pour plusieurs lires de timbres italiens aux petits amis, cartes signées ensemble, lettres chargées de poésie, et puis Andiamo ! Les rues tortueuses et blanches, hérissées par les fentes des murs de ces cactus fleuris, de ces figuiers de Barbarie qui changent en pelote les doigts inavertis des étrangers. Le sol est carrelé de rose ou de gris. Des plantes grimpantes **retombent** des fenêtres. Des lézards, les derniers du jour, filent. On saupoudre le derrière d'un enfant. Un Dominicain mendie. Les quatre mystérieux personnages parlent et sourient en trois langues, le français, l'anglais et l'espagnol, et le soleil qui constelle la côte de Sorrente joue avec la blancheur de leurs habits ou le peu de couleur qui les agrmente. Ici, sur le Russe, une ceinture achetée à Tunis, sur le Français, un mouchoir de soie

23. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

24. BOBIN Christian « *Prisonnier au berceau* »

bleue et rouge qui vient de Londres, sur la Française, une cravate qui vient de Paris, et, sur l'Américaine, un collier de perles douteuses comme celles que l'on voit à Venise aux Procuraties. Les deux garçons marchent derrière. Les deux femmes vont devant. A l'épaule de toile blanche de l'une reste l'empreinte rose d'une joue imprudente. Il n'y a pas, cependant, entre elles, d'amour, mais simplement des erreurs pour tromper la chasteté d'une île qui, malgré sa mauvaise réputation, vous laisse fort seules.²⁵

- (113) Les cris. Les gens qui regardent ce qui se passe. Après cela, les bouteilles de récupération - bière Moritz avec trois choppes qui s'entrechoquent dessinées - à fermoir de porcelaine retenu par une attache métallique et un petit anneau de caoutchouc qui garantit que c'est hermétique, remplies au tuyau et à l'entonnoir. Un vrai chantier, dans une cave sans lumière. Le père bricole ces jours-là un fil qui **descend** de la fenêtre de la cuisine, deuxième étage, et **rentre** au sous-sol par un petit trou d'aération. Ne pas verser à côté, ne pas en perdre. La semaine de la livraison, le père passe tout son dimanche à mettre en bouteilles. Le regarder faire, muette et sans servir à rien, en cherchant longtemps à comprendre le mot « chantepleure ». Après, va et vient de bouteilles pleines et vides, entre la cave, la cuisine et le sac pour l'usine.²⁶
- (114) Je vais noyer de larmes mon fard. Cette clef, c'est à ma bien-aimée que je l'avais donnée en échange de son amour. Je me souviens hélas. Je me souviens trop, c'est effroyable. Son amour était menteur, mais elle a gardé la clef par insouciance, et depuis... ah ! tu as raison de sauter Satan, tu as raison de sauter sur la plage, car tu as devant toi une âme damnée, une âme qui t'appartient. Ton enfer sera ma délivrance. Le [mercredi] 23 juin 1920, Villefranche. Les plus longues journées, la plus grande lumière, le plus long jour. Soirées interminables et qui traînent leurs écharpes comme les fées dans nos jardins d'enfant. Ciel chavirés par un interminable soleil. Oiseaux ivres, le bruit de leurs ailes ressemble étrangement au ciseau taillant la soie. Ils découpent un ciel en amour où les nuages deviennent tour à tour des chars ou des navires. La grande ville basse, au pied de la montagne, s'**étend**, prolongeant la mer immobile qui **entre** en elle et la reflète immédiatement avec ses demeures luxueuses et ses verdure. Un petit casino grêle et blanc s'**avance** dans la mer comme une mosquée de petit théâtre. On voit la grande promenade ombrée des palmiers, la nappe compacte et impénétrable des toits. Des fumées, arabesques douces et villageoises, montent comme des anges avec le brouhaha de la voix humaine. C'est un très long crépuscule où la douleur s'attarde, s'abrège puis se glisse en mélancolie presque heureuse vers le ciel de la plus longue journée. La peine et l'amertume

25. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

26. SONNET Martine « *Atelier 62* »

fondent dans la lumière éternelle. Hommes innombrables abrités au pli de la montagne immense et que garde la mer comme un autre rempart. Vos tortures et vos départs et vos orgueils, que sont-ils ? Je vois bien, en effet, vos maisons construites et charpentées par des ouvriers humains comme moi-même. Je vois les fumées de vos foyers, je vois vos rues et j'entends le bourdonnement de vos incessantes paroles. Il y a aussi les cloches qui forment le dernier angélus du jour pour²⁷

- (115) Par terre, au premier plan, sur la moquette formant une sorte d'étroite coulée verte entre la plinthe blanche d'un mur et la paroi verticale d'un bureau, plusieurs feuilles couvertes d'écriture manuscrite, qui se chevauchent, en désordre. Une feuille est à demi glissée sous le bureau. Plus loin, une prise multiple d'où **partent** trois fils, deux au sol, l'autre **montant** vers le plateau du bureau avec des spirales, relié à une lampe invisible. Au fond, une dizaine de stylos-feutres, crayons, de diverses couleurs, étalés dans tous les sens, les uns par-dessus les autres à la façon d'un Mikado, à côté d'un pot qui les a contenus, renversé. Il est évident que ces objets sont tous tombés du bureau où ils étaient posés.²⁸
- (116) Quand, collégiens, chaque semaine au titre de la Conférence Saint-Vincent-de-Paul, nous visitons, aidons les indigents, leur lavons leur logement et leur apportons des denrées, un vieil homme, ancien ouvrier, veuf, habitant l'entresol d'un taudis du centre de Saint-Chamond, assis sur sa chaise de paille, nous montre, nous fait sentir que la conduite des chiottes des étages **traverse** son mur puis **passé** sous son carrelage et qu'aux intempéries, la chose suinte. * À Martigues, sur le bord Sud de l'étang de Berre : entre la maison de mes amis et les rochers, j'installe à nouveau mon véhicule pour la nuit et toute la saison. Dans la maison : chaîne hi-fi toujours en veilleuse sur le monde, désordre de famille - linge lessivé à repasser, jouets à ranger.²⁹
- (117) Acte 1er - La scène est à Brenz, ville capitale du royaume de Souabe. Le théâtre représente une place publique de forme triangulaire, coupée par trois voies. L'une, qui **passé** par le sommet du triangle, fait face au spectateur et offre une longue perspective de maisons à pignons. Les deux autres **arrivent** sur la scène de biais, à droite et à gauche, en second plan : à gauche par la maison Hirsch, à droite par la maison Richter. La maison Richter est du même style que les autres, mais s'en distingue par un certain air « artiste ». Le rez-de-chaussée est très surélevé, on y accède par un perron de plusieurs marches ; la porte est

27. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

28. ERNAUX AnnieMARIE Marc « *L'usage de la photo* »

29. GUYOTAT Pierre « *Coma* »

en reculement, et dans l'ébrasement de cette porte sont placés des sièges en pierre.³⁰

- (118) « On » m'apprenait qu'à l'apéritif du midi et du soir, les « intellectuels de Saint-Germain-des-Prés » tenaient sur le trottoir et la chaussée de la rue Saint-Benoît leur long verre teinté, qu'avec difficulté ils avaient fait emplir sur l'élégant comptoir de l'exigu Montana. J'écris cette « nappe à épaisseurs » sur les marches superbes qui **atteignent** en **plongeant** le petit bout de quai à l'aplomb du parvis, là où une porte verrouillée attire mon esprit - dans le fer, dans le roux ; probablement, elle ne mène pas à un hypogée mérovingien mais au couple austère 1 seau-1 balai. Monumentales les marches de côté qui accompagnent et dominant l'escalier antique, c'est sur l'une d'elles que je me suis assis, écrivant au-dessus d'un tourbillon d'eaux torsadées de beige et de violet.³¹
- (119) C'était dans cette partie du Haut Cambodge prise entre la mer et la montagne, vers la frontière du Siam. Là il n'y a plus qu'une route de plus en plus mauvaise et qui s'**arrête**, vaincue, devant la mer. La chaîne de l'Éléphant la **longe** jusqu'au bout et **plonge** dans le calme golfe de Réam où quelques îlots la signalent encore, de plus en plus rares. Quelques petits villages pauvres sont semés aux bords de la route, enfouis dans la forêt. Vers le soir ils s'allument ; de grands feux de bois vert et de lourdes traînées de fumée résineuse embaument la campagne.³²
- (120) 147. Du deuxième étage d'une maison **jaillit** un grand tube blanc qui **rejoint** le sol suivant la trajectoire d'une parabole. La section du tube n'est pas ronde : elle représente un homme en train de tomber, jambes et bras écartés.³³
- (121) Un grand nombre de ces lignes avaient d'ailleurs de si bizarres parcours, se croisaient en tous sens et faisaient tant de courbes que l'œil finissait vraiment par s'y perdre. Il y en avait qui semblaient destinées à **s'étendre** indéfiniment, et qui tout à coup y *renonçaient* et s'**arrêtaient** devant une barrière, quand elles n'**entraient** pas jusque dans un atelier. D'autres, pareilles à un homme en état d'ivresse, **allaient** en ligne droite pendant un moment, puis, soudain, *pirouettaient* sur elles-mêmes et **revenaient** à leur point de départ.³⁴
- (122) Nous avions, B. et moi, traversé l'austère pays de Caux, puis longé la côte avant de trouver un petit hôtel proche de Saint-Valery, là où s'**arrêtent** les falaises

30. ROUBAUD Jacques « *Nous, les moins-que-rien, Fils aînés de personne / 12 (+ 1) autobiographies* »

31. LUCOT Hubert « *Frasques* »

32. DURAS Marguerite « *Cahiers de la guerre et autres textes* »

33. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

34. ROUBAUD Jacques « *La Bibliothèque de Warburg : version mixte* »

qui marquent brutalement la coupure entre la terre et la mer. Sur l'autre rive de la Somme s'**étendent** les longues et tristes plages du Nord. Nous passerons en vitesse devant celle de Berck qui accueille tant de grands blessés de guerre, tant de grands malades allongés en attente d'une hypothétique guérison ou d'une mort certaine.³⁵

- (123) Mon amour implacable de la vie, après des heures bien diverses d'angoisse, d'ahurissement silencieux, de prostration, de révolte, de larmes, comme une bête courageuse, reprend soudain le dessus. Oppressée par la mort qui menace un des miens et le plus cher, je crie Vivre. Vivre. On me traitera d'ingrate, d'indifférente, de monstre, si, en effet, un malheur s'accomplit sans moi, et cependant, que puis-je ! La mort est la mort. Un mystère, une force qui nous soustrait les nôtres et principalement nos parents. On se révolte, on crie. Le monsieur des pompes funèbres présente sa facture. Le soleil se lève, le buisson de marguerites au milieu du jardin s'ouvre en caverne bleue, une fleur plus étincelante que les autres s'y cache, courbant sa fine tête couronnée. Je vois cela entre mes larmes. Le ciel bleu **entoure** et baigne la montagne. La mer s'**étend** comme une aile de martin-pêcheur. La mort est la mort. Je lève la tête, mes larmes inondent mes joues. Je vais donc être seule au monde, et soudain je respire. Affreux soupir de soulagement, monstrueux soupir. Seule au monde ! Je n'aurais plus à craindre que pour moi, à trembler que pour moi, je serai débarrassée des inquiétudes d'autrui. La mort n'aura plus pour moi ce côté menaçant qui, près d'un enterrement, me faisait lâchement fermer les yeux. La mort n'aura plus qu'à me prendre moi-même et je serai seule en face d'elle, comme en face de la vie, seule à me débrouiller, mais aussi seule responsable ! Merveilleux affranchissement. Soudaine liberté. J'étais libre, ayant tout perdu... Je ne parle pas du choix qu'on fait des amis, je ne parle pas du choix de l'amour. Ce sont là des entraves qu'on se crée soi-même et envers lesquelles on n'a aucune autre obligation que celles des sentiments les plus dégagés³⁶

- (124) Elle était à présent juchée sur une malle posée à la verticale, à une hauteur qui maintenait les poids du balancier à trente centimètres du sol. En dessous, par terre, se trouvait un petit sac en plastique transparent contenant deux noix ; un morceau de fil de cuisine le rattachait au balancier. Une longueur de grosse ficelle était nouée autour de la tige du balancier. Elle **sortait** du grenier pour **descendre** (je l'appris plus tard) jusqu'à la porte qui séparait la salle de bains de la chambre. L'extrémité de la ficelle était attachée à un morceau de carton coincé sous la porte pour bien la fixer. En ouvrant la porte j'avais libéré la

35. PONTALIS Jean-Bertrand « *Traversée des ombres* »

36. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

ficelle ; ce qui à son tour avait déclenché le balancier qu'elle avait maintenu jusque-là décentré.³⁷

- (125) Elle commença à engueuler son garçon. - Je t'avais dit de ne pas l'acheter, cent francs pour un cheval à moitié mort, vous n'en ferez jamais d'autre, feignant, t'es qu'un feignant. - Merde, dit le garçon. Merde et merde, il y a encore la carriole, je m'en fous, je laisse tout tomber, pour ce que ça rapporte. D'abord je fous le camp, tu feras ce que tu voudras. La fille arriva à son tour et considéra le cheval. C'était une fille de dix-sept ans. Elle avait des nattes rousses qui lui **tombaient** jusqu'aux reins, elle aussi était pieds nus dans le sable brûlant. Elle portait un pantalon noir qui lui **arrivait** au-dessous des genoux, et un corsage de couleur bleue. Elle aussi avait un grand chapeau qui la casquait entièrement. Dans sa figure criblée de taches de rousseur, ses yeux bleus faisaient deux taches très claires.³⁸
- (126) Logistique et travail de Ponts et Chaussées, ouverture de voie, creusement du canal de Suez, grue, treuil, filins, palans, en réalité un acheminement et une manutention de ma viande à la main, sollicitation et épuisement des forces musculaires, cardiaques, respiratoires, de la garde rapprochée vieillissante. Maman a décoré la maison comme pour le Noël de Jésus en visite chez nous. Pas un linteau de porte qui ne soit rehaussé d'une gerbe de houx. La cime du sapin **atteint** le plafond de la salle à manger, ses branches **ploient** sous les boules multicolores et les guirlandes lumineuses, qui inondent aussi les fenêtres en façade de lueurs clignotantes. Elle a installé une crèche plus vaste, envahie d'une surpopulation de santons. C'est Noël, pas d'erreur !³⁹
- (127) Il y avait la grange avec les vaches et les brebis qui tenaient chaud - elle n'avait qu'à se blottir dans le foin. Sur la gravure la niche était placée devant un mur où **courait** un lierre - ou une glycine, une plante décorative. Je m'imaginais bien l'emplacement chez nous : il y avait un rosier à pompons jaunes qui **grimpait** dans l'angle de la maison. La niche, entre cet angle et la porte de la cave, au bas des escaliers, aurait été du plus heureux effet. Rita aurait pu s'asseoir devant, en plein soleil, la tête tournée vers la route, en attente...⁴⁰
- (128) J'ai un faible pour Édimbourg : la Waverly Station ; on monte et Princes Street est devant soi, avec le Scott Monument. La gare Saint-Charles, à Marseille, c'est pas mal non plus : les cent et quelques marches de l'escalier qui **tombe** (plus qu'il ne **descend**) vers le port, où Julien fit sa célèbre performance poétique

37. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

38. DURAS Marguerite « *Cahiers de la guerre et autres textes* »

39. LANG Luc « *Les Indiens* »

40. DUNETON Claude « *La chienne de ma vie* »

de chutes successives (je ne l'ai pas vue ; je me l'imagine (et je pense qu'elle n'aurait pas été pertinente dans un autre endroit, aux marches du Sacré-Coeur, par exemple)). Les gares les plus récentes me paraissent, elles, avoir été jetées dans le paysage, au petit bonheur (techniquement justifié, sans doute, mais pas plus).⁴¹

- (129) D'une des deux fenêtres de ma chambre je voyais, de l'autre côté du chemin de terre étroit, **montant** entre la maison et le mur, la population généralement silencieuse, sombre mais sans mystère des hêtres qui **remplissaient** uniformément l'espace au-dessous du ciel. À cette hauteur j'étais encore un peu plus bas que leurs têtes. Ma vue ne pénétrait, même en hiver, pas plus loin que leurs tout premiers rangs, plantés côte à côte sans grâce dans ce coin non de forêt mais d'un parc, peut-être morceau de la forêt coupé d'elle par l'avancée de la ville, en des temps déjà vieux, et pourrissant avec lenteur de négligence, de solitude, d'abandon et d'ennui.⁴²
- (130) 13. Une sculpture représente un homme dont les extrémités, au lieu de **saillir**, **rentrent** à l'intérieur du corps. La tête, les mains, les pieds et le sexe sont en creux. L'homme est assis par terre, jambes écartées et bras en croix. Marbre.⁴³
- (131) Ces robes étaient si vastes (« Soyons pratiques avant tout », disait maman) qu'à quinze ans elles m'allaient encore. Elles étaient en général en tissu indigène ou japonais et ma mère, par mesure d'hygiène, les faisait lessiver, ce qui faisait qu'en très peu de temps elles déteignaient complètement. Je me souviens d'une robe en cotonnade (coutures aux épaules et sur les côtés : modèle observé pendant seize ans de ma vie) bleu vif dont le motif représentait une branche de cerisier fleurie qui s'**étalait** de mon épaule droite à mon genou gauche, et sur laquelle se **déployait** à hauteur de ma taille un énorme oiseau rose vif en position d'envol - ce motif se répétait en sens inverse dans le dos. Si je me souviens de cette robe, c'est que je doutais qu'elle fût de bon goût, il me semblait que le tissu dont elle était faite aurait plutôt convenu à un paravent. Ma mère m'affirma péremptoirement qu'elle était admirable et je la crus.⁴⁴
- (132) Nuit méridionale ! Nuit de la côte ! Que d'étoiles pendues aux oliviers ! Emules des citrons d'or de l'hiver. Ô riche nature. La mer, elle, se plie comme la soie que l'on froisse. Au début, je prenais les lucioles pour des feux follets. Maintenant, je sais tout de cette Riviera immobile dans son soleil et ses fleurs, suspendue dans l'enfer du monde et des climats, absolument comme le jardin du Paradis avant

41. ROUBAUD Jacques « *La Bibliothèque de Warburg : version mixte* »

42. ROUBAUD Jacques « *Poésie : récit* »

43. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

44. DURAS Marguerite « *Cahiers de la guerre et autres textes* »

qu'Adam et Eve ne connaissent la douleur. Ainsi soit-il. Bastia, [mardi] 29 juin 1920. Vais-je voir des montagnes de diamants, des puits de sable, des tournants d'ombre et de lune, ou bien le déploiement de grandes fleurs soyeuses qui font songer à quelque miracle de la mort, à des cimetières, à des enfants, à des libellules ? Il fait si chaud que l'on voudrait mourir, la vie sur cette terrasse est insupportable. Pyjama blanc. Cigarette. Cocaïne. Bastia indéfiniment s'**étend** sous la lune qui monte. Elle **enserre**, d'un bras cassé par les ouragans, la mer qui se plaint des naufrages, et la petite lanterne du port clignote, misérable devant la jetée démolie. Cette ville est une démente d'ennui. La beauté y est prisonnière et malmenée par de géantes casernes. Elle s'élance, cependant, aux interstices, avec un visage dur, âpre et brûlant qui n'a rien de notre Midi. Sauvages montagnes, hérissées et coupantes, le ciel s'y déchire en proie à la nostalgie de terres plus souriantes. La ville, je l'ai parcourue. Quartier du port. Fumeries sous les toits d'où l'on voit à midi débarquer la pêche, les monceaux d'anchois comme des bracelets fluides, sur la pierre sombre du quai. La promenade où l'on rencontre des couples harassés de chaleur près des petits palmiers touffus. L'air est moite, saturé d'humidité chaude et visqueuse. On transpire en respirant. Les vêtements sont un supplice et une protection.⁴⁵

- (133) Nous avons faim et, vraiment, je ne comprenais pas ne pas être plus mal à l'aise, ni plus de mauvaise humeur. Une promesse m'était donc faite, pour laquelle je supportais tout ? Seconde panne à quelques kilomètres de Rambouillet. Un pneu flancha. Il faisait jour et si froid que nous ne pouvions même pas marcher. La terre était boueuse et je voyais de petites ruelles qui **s'en allaient** à travers les champs. Il y avait des fermes endormies. Suzanne était près de moi sur ses chevilles fragiles, chaussée de petits souliers brillants. Son clair visage ne paraissait pas fatigué mais au contraire étincelait dans cette lumière terne, comme celui d'un enfant. Elle riait. Sa grâce nous empêchait de prendre mal cet accident et, bientôt, le pneu remis, nous atteignions la grande rue de Rambouillet et l'hôtel Saint-Hubert qui ne voulait pas s'ouvrir. Nous avons les bras pleins de pyjamas qui croulaient. Le manche d'une brosse et un peigne me **sortaient** d'une poche. Je me sentais livide, mal fardée et lasse, et je m'en moquais, ne désirant séduire personne. On nous donna quatre chambres au même étage. On fit le partage des pyjamas et, volets clos, rideaux de cretonne tirés sur le grand jour de sept heures et la première messe, nous nous endormîmes jusqu'à midi. Bain froid, petit déjeuner, toilette abracadabrante. Poudre mauve de blonde à Suzanne... Je bénissais les cheveux courts. On se retrouva malgré tout très contents sous un soleil admirable, et partant déjeuner en forêt à une heure et demie. Nous laissions derrière nous l'hôtel envahi d'automobilistes plein de

45. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

pâtisseries et d'odeur de dimanche, et nous avons oublié de payer. Cette journée fut entièrement charmante et sans heurt. Suzanne transmettait sa bonne humeur, et il faisait si beau, les bois embaumaient, les taillis étaient mauves, les étangs reflétaient le jour et une étonnante clairière de pins rose vif comme dans le Midi. Nous ne disions pas grand-chose, nous recevions le paysage, et j'étais possédée de ciel, de vent amer comme les jeunes feuilles, et de souvenirs d'enfance.⁴⁶

- (134) La course contre les avions qui atterrissent ou décollent des pistes de l'aéroport de Newark, parallèles au New Jersey Turnpike, parmi les raffineries géantes posées au milieu des marais et qui clignotent, seules étoiles visibles au ciel barbouillé de leurs exhalaisons. La nuit éteinte des quartiers dévastés de Philadelphie, fenêtres boarded up ou béantes, noircies par l'incendie, cadavres de voitures embaumés dans les herbes d'allées aveugles. L'autoroute qui **traverse** la Virginie de l'Ouest, lancée au-dessus des vallées, sur pilotis, **touchant** à peine le paysage. Quand elle le **touche**, c'est pour le saigner. Taillées dans la roche, des béances où s'engouffrent les phares de ta voiture. Veines de charbon qui affleurent, noires, striant les parois. Après un col, un lacet, un fleuve. Dans la nuit froide de février, les volutes de vapeur blanche enchevêtrées des usines de Marmet, halos des lampes à arc illuminant les docks, les péniches chargées de minerai d'un noir absolu. Dix miles et trois ponts plus loin, le dôme doré à l'or fin du capitole de Charleston.⁴⁷
- (135) Elle avait cette dignité impériale qu'ont tous les morts : le chambellan qui se tient derrière la porte en chêne de l'éternel l'avait réintroduite dans la gloire paisible de son âme. La route qui **va** en lacet d'Autun au Creusot où elle devait être enterrée **traverse** une forêt du Morvan. Les grands sapins murmurèrent quelques paroles de neige à celle qui avait passé toute sa vie à être absente. Un lieu où l'on ne parle de l'essentiel qu'à nos dépens : ce lieu était le monde et j'appris son nom dans ma famille. J'ai ainsi reçu une gifle, un jour, pour avoir confondu un enfant mort avec un autre bien vivant. J'étais avec mon père. Il aidait au déménagement de gens qui vivaient dans un grenier. J'avais sept ans.⁴⁸
- (136) Rêvant ce roman campagnard qui chaque année se répète depuis des siècles, là où l'eau nue prélude à la tiédeur des deux jeunes gens en partie dénudés dans la paille, je comprends que j'ai commis une erreur, la semaine dernière, quand je suis passé du Dessous des berges à la Grange batelière, alors que j'aurais

46. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

47. GARRETA Anne « *Pas un jour* »

48. BOBIN Christian « *Prisonnier au berceau* »

dû pousser jusqu'à la Grange aux belles. Ainsi se nomme, j'en ai la soudaine certitude, l'étroite rue bancale qui **vient toucher** le mur de fer et de fluide, de noir baveux et d'incolore glacial, la mâchoire aux dents gorgées d'eau et d'huile ; en clair : la plus puissante écluse du canal Saint-Martin, associée à un pont tournant devant l'hôtel du Nord. Contemplant, depuis le cimetière, un vallonement appuyé, aux chaudes-sombres couleurs terre et vert, j'observe que notre âme peut dire ce plaisir, cette étrangeté et l'objet qui les inspire comme elle peut se raconter une aventure ou analyser les menaces qui pèsent sur notre planète : elle emploiera les mêmes termes, s'approchera de l'objet, interne ou externe, de la même façon, parfois à l'aide d'un « comme si ». ⁴⁹

- (137) J'étais assez sûr d'être passé inaperçu à travers le hameau, puis le long des chalets nouveaux à côté des marais et des dernières maisons du village. Je gagnai le carrefour où se **croisaient** la route Lans- Autrans et la nationale **venant** de Grenoble. En face se trouvait un poste à essence, avec un café mitoyen. Un couple sympathique s'occupait des lieux : Jean-Claude et Mireille Jalliffier. Mon arrivée les surprit : je n'étais pas du genre à me lever si tôt. Je dis que je voulais démarrer une longue journée de randonnée, précisant « dans la Chartreuse », où je n'avais aucune intention de mettre les pieds. On me servit une tartine avec de la confiture de framboises et un café au lait. ⁵⁰
- (138) 167. Des photographies de vacances passées dans un même pays sont collées bout à bout, inclinées de sorte que les lignes qui les **traversent** d'un côté à l'autre, se **touchant**, dessinent un horizon commun. On voit la mer, des fonds de paysages, des lignes de perspectives architecturales, des plinthes d'appartements, des sols, des plafonds, des meubles, des objets. Certaines images sont droites, si la ligne l'est, d'autres sont penchées pour assurer la continuité de l'horizon. ⁵¹
- (139) Ces dépressions ont toujours été de profondeur inégale, ce qui a permis de distinguer une zone néritique ou ensemble des eaux marines qui reposent sur des fonds de moins de 3 000 mètres, une zone pélagique qui **va** de 3 000 à 5 000 mètres de profondeur et une zone abyssale qui comprend les grosses fosses marines **dépassant** 5 000 m de fond (Baron, Géogr. générale, IX). ⁵²

aboutir

- (140) prier de lui infliger cette douleur au milieu du plaisir ? Plus tard, tu l'as rac-

49. LUCOT Hubert « *Frasques* »

50. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

51. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

52. PONTALIS Jean-Bertrand « *Fenêtres* »

compagnée vers le parking. Elle avait prévu de te quitter au bout d'un long couloir **aboutissant** à des escaliers roulants. C'est là qu'elle te dirait de t'en retourner vers les salles d'embarquement. Par les grandes parois vitrées, on voit les nuages se ruer⁵³

- (141) . Depuis le pont supérieur, dans la nuit brutalement tombée, après que les pointillés jaunâtres des réverbères ont laissé deviner les deux rives du chenal qui **aboutit** au port, celui-ci est bien mieux éclairé : Ravel commence à distinguer les carcasses des hautes grues érigées sur les docks, un Mauretania en cale sèche, l'ange⁵⁴

aller

cf (93), (97), (109), (121), (135), (139).

- (142) rien dire c'était un ami de Dimitri il avait vécu avec lui et dormi avec lui il m'écoutait pleurer mon ami que j'aimais et qui était chien et moi homme. Les fenêtres **allaient** du plafond aux plinthes et pour se masturber c'était comme au cirque il fallait donc tirer les rideaux et je mettais une serviette de bain au pied de la psyché dont j'⁵⁵
- (143) devait orienter à mesure sa flèche de dix-sept mètres pour ne pas heurter les maisons, mais qu'une fois à nouveau sur les routes toutes droites qui dans le marais **vont** de village à village le gars rampait à genoux dans sa flèche et venait se poster là, juste au-dessus du conducteur, qu'ils parlaient, et que cela, de 1949 à 1964 continûment⁵⁶

apparaître

cf (110).

- (144) contradiction. Déjà extérieurement il est très simple, vêtu d'un pantalon de ski gris, pull- over sur chemise de l'armée kaki et dont le col ouvert laissait **apparaître** une écharpe de laine jaune. Nous étions une vingtaine de personnes, réunies au 115, notre salon, et certains posaient à tour de rôle des questions à Camus, auxquelles⁵⁷

53. GARRÉTA Anne « *Pas un jour* »

54. ECHENOZ Jean « *Ravel* »

55. MORGIÈVE Richard « *Ma vie folle* »

56. BON François « *Mécanique* »

57. FLEM Lydia « *Lettres d'amour en héritage* »

arriver

cf (117), (125).

- (145) piste, mordant un peu sur l'herbe pour laisser passage à sa gauche. Il y a le tracteur et sa calandre, un homme debout près de la roue accoudé sur son châssis, l'homme n'**arrive** pas à mi-hauteur de la calandre. La cabine du tracteur est simplement recouverte d'une toile. Derrière il y a la remorque. Sur la remorque, la pelleuse à chenilles⁵⁸
- (146) manteau de fourrure. Mais ce besoin naturaliste n'est-il pas un faux besoin ? D'immenses corps sont sortis des ventres des femmes : le sommet de la chevelure des mères **arrive** à peine aux épaules des fils. Un très vieil homme au costume noir repassé, une canne à la main gauche, un journal dans la pliure du bras droit, traverse la place avec⁵⁹
- (147) sur une plage d'Angleterre, une de ces plages où il y a de très grandes foires, un peu comme à Coney Island en Amérique ou dans un Luna Park. Il y avait donc un grand 8 qui **arrivait** au-dessus d'un plan d'eau. De temps en temps, pour des raisons complètement imprévisibles, au moment où la cabine arrivait sur le plan d'eau, elle tombait dans l'⁶⁰
- (148) combien nous semblait bonne à la fois et maternellement sédentaire et pesante, la vie du continent à l'abri des coups de vent et des étoiles, calfeutrée sur les livres sans air qui racontent l'air et les arômes de l'air comme des paysages emprisonnés dans une armoire à glace. Bientôt, la côte fut presque indistincte, un étonnant orage y avait un moment suspendu sa petite foudre comme dans les tableaux de Poussin, où l'on voit, dans une zébrure d'éclairs, Dieu paternel penché sur les hommes. Et ce fut l'Italie que nous devinions et, déjà, ne savions plus nommer, mais où scintillaient encore de faibles lumières, les dernières, les dernières... Puis il n'y eut plus que la mer tout autour, à l'avant, à l'arrière, en côté, avec simplement uniquement le sillage d'or d'une lune sur laquelle se déchiraient des nuages. A l'aube, par le hublot de la cabine, je vis la Corse. C'étaient de vertes montagnes dures et rases, aux arêtes coupantes, la mer **arrivait** sans plage au pied même de la terre abrupte. Il faisait gris, ce gris triste et décourageant de l'aurore, l'heure où quelques fantômes attardés accrochent encore dans les bois leurs longues écharpes fumeuses, où les songes humains sont lourds, où les membres harassés demandent grâce ! encore un peu de nuit ! un peu de nuit pour dormir. Voyez comme il fait froid, comme le ciel est pâle.

58. BON François « *Mécanique* »

59. GUIBERT Hervé « *Le Mausolée des amants : Journal 1976-1991* »

60. PEREC Georges « *Entretiens et conférences II [1979-1981]* »

Et c'est déjà l'apothéose du soleil. Je le vis sur le ponton où j'étais montée à sa rencontre ! Il lutta quelques courts instants dans les nuages, puis, ayant blessé d'un rayon plus rouge l'uniformité laiteuse du ciel, il agrandit, agrandit la brèche, et sortit tout entier, fruit rouge, fruit sanglant que je regardais si fixement que, bientôt, reposant mes yeux fatigués ailleurs, je ne vis plus sur le pont et la mer qu'une série infernale de petites tâches violettes. La Corse, de l'autre côté du pont, déroulait comme un film tourné au ralenti ses kilomètres sombres de verdure, sa⁶¹

- (149) leur parole en ne revenant jamais. Mélancolie grande comme la mer. Les barques pêchent n'importe comment, comme moi j'écris. Elles ne se soucient pas de ressembler à la Grande Ourse, et, cependant, elles le pourraient. Je l'ai dit : [[nous tirons la langue et l'on vous dit : tiens, vous avez mal à l'oeil]]. Qu'il faut gesticuler pour se comprendre ! Ne vaudrait-il pas mieux décider a priori que nous sommes tous sourds-muets ? A Isa, tantôt, j'ai écrit mon rêve. Ecrire des livres sans toucher ni encre ni papier. Tout savoir sans rien apprendre. Etre riche sans devoir d'argent ni en gagner. Fumer l'opium sans arrêt et sans inconvénient. Se bourrer de cocaïne sans crise de nerfs. Boire de nombreux martinis sans mal au coeur. Aller avec des imbéciles sans ennui. Avoir bonne mine en se couchant tard, et Faire l'amour avec plaisir. J'ai écrit aussi [[L'amour au fond est bien ennuyeux. Les routes **arrivent** quelque part et les livres n'ont qu'un temps. Personne ne nous aime comme on le mérite, ni n'apprécie comme soi-même son propre visage dans le miroir. On est toujours plus intelligent que les autres, et la mort n'arrange rien.]] Dans un mois j'aurai 25 ans, et perdu mon temps comme n'importe qui. Amen. Capri, le [jeudi] 13 septembre [1923]. 25 ans, mon beau souci, le monde est un palais d'ennui. Sur un trône, la malaria est assise. Des moustiques lui servent de pages et dansent un ballet. Elle tient le roseau des grands marécages et dit : je suis d'origine italienne, Dante a beaucoup parlé de moi. Au crépuscule, elle entre dans les chambres. Il fait froid mais le front brûle et des frissons crispent les mâchoires. On est sur ce lit, la chambre est blanche, les insectes vous torturent. La courbature des reins est si douloureuse qu'on ne peut pas dormir.⁶²
- (150) depuis le carrefour du chemin de la Semène et du chemin de Joubert, jusqu'au bois des Échos, nous coupons à la faux le foin monté. Je grandis dans l'année, mais le foin m'**arrive** à la hanche : des anciens coupent avec des faux d'adulte et nous, les petits, avec des faucilles, par-derrière ; nous avançons sur le pré dénudé où courent les mulots⁶³

61. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

62. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

63. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

- (151) regarder dans la direction qu'il me montre). L'homme était immense, carré, chevelu, et tenait sa main droite sur l'épaule d'un petit bonhomme frêle dont la tête lui **arrivait** à peine à hauteur de poitrine. « On dirait Emir Kusturica. » L'homme se rapprochait ; en riant, il passa devant nous. « Mais c'est Emir Kusturica ! » Jérôme sortit son ⁶⁴
- (152) Rochechouart suscite un vénérable jeu de mots. On pose un gros caillou sur des barres parallèles dans un gymnase : Barres baissent roche choir. Ah, ah ! À La Chapelle **arrive** la rue Philippe-de-Girard. Mon ami Dan, qui fut victime de l'omelette au thon du momentprose précédent, y habitait. Aujourd'hui Thelma habite rue Louis- Blanc, ⁶⁵

atteindre

cf (102), (118), (126).

(s')avancer

cf (114).

- (153) matière translucide qu'éclaire un contre-jour. 417. Une photographie est tirée sur un relief en plâtre enduit de produit photosensible. Accroché au mur, le relief **avance** vers le regardeur ses formes, régulières ou non, lisses ou rugueuses, plates ou cabossées. L'image qui apparaît ne peut être vue qu'en se situant au centre, face au ⁶⁶
- (154) vais m'augmenter d'elle, j'espère, comme on s'augmente d'un peu de vertu et de meilleure charité dans la compagnie des personnes vraiment bonnes. L'exemple ! L'Italie est un exemple perpétuel, à la façon des roses qui nous enseignent (en même temps que l'harmonie de leur coeur compliqué et des pétales parfaits qui, autour de la merveilleuse odeur et y participant, s'arrondissent) l'amour le plus enivrant, le plus passionné, le plus mortel. La rose est à la fois pure et, par delà, digne d'orner les églises durant le mois de Marie, et terriblement amoureuse et charnelle lorsqu'elle est portée par l'amant bouleversé, dans la chaude soirée du printemps, à sa maîtresse. Ainsi l'Italie, où la peinture s'inspire à la fois de la religion et de l'amour, ce qui est l'art complet en y joignant l'enfer ou la mort telle que le fit le Dante et l'indique Gaspard de la Nuit en son insidieuse préface. Gênes est une très belle ville. Elle **s'avance**, comme une bête repliée

64. LEGENDRE ClaireBONNETTO Jérôme « *Photobiographies* »

65. ROUBAUD Jacques « *Impératif catégorique* »

66. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

pour bondir, sur la mer chargée de navires. Paquebots de toutes sortes et pour tous les pays sont au port si serrés, que jamais je ne vis port si semblable, par la profusion de ses mâts, à une forêt merveilleuse de grandes fumées voyageuses et sans fin, comme le désespoir de certains amours déçus s'en vont à la dérive des nuages qui s'y confondent. Le ciel au-dessus du port reste, à cause de ces fumées, toujours gris, tandis que déjà, du côté de la terre et de la montagne, réapparaît le bleu du Midi. J'écris au crépuscule, la fenêtre est ouverte. Je domine toute la ville où je guette les premières lumières. Une à une, je les vois éclore, comme autrefois les lucioles. Elles sont aussi bien perchées dans les vergues des navires, ou à l'avant des vedettes et des bateaux charbonniers, que dans les docks et près de la cathédrale et vers les vieux quartiers. Un désordre parfait dans la première illumination de la ville fait ⁶⁷

- (155) l'époque romaine, dans un néant fait uniquement, soudain, de Rois et de Dieux, de Tibère et César, et de Caligula et d'Auguste... Mon Dieu, on respire ici l'air des miracles. Un air de 2000 ans, sur ces mêmes pierres qui virent et entendirent, vous grise plus que n'importe quelle drogue. Peut-être en peut-on mourir. Le [samedi] 21 juillet [1923]. Toujours Capri. Arrosage du jardin. Idéal jardin de pins, de palmiers, d'eucalyptus, d'acacias, de pelouses. Sur la terrasse, les tentes grises tiennent une ombre douce. Le soleil éclate sur les murs blancs dignes de l'Algérie proche. Bleu pâle de la mer. Un ciel s'y confond. Journées douces où les peines se remettent, où l'on dépose ses soucis. Une langueur pénètre l'âme, un bouquet de pommes de pin achève de griller sur l'arbre qui décompose, à terre, une dentelle grosse comme l'Irlande. La chartreuse **avance** dans la mer, ses murs écrus et son toit de tuiles à peine roses. J'aime ce pays que les cigales remplissent sans arrêt de leurs castagnettes monotones... et presque conventuelles. Paix du ciel blanc, sur les murs blancs, sur les aloès, les cactus et les agaves. Toits blancs, chaux vive... Désir de l'amour. Il y a des noms qui font rêver : Amalfi, Sorrente, Ischia, et, plus loin, là-bas, Paestum où sont les plus beaux temples grecs. Nous sommes à trois jours de mer d'Alexandrie. L'Orient se rapproche, on le touche presque. Et le soir, comme une perle sur l'eau vive, on voit passer le bateau de Sicile... Bonheur de vivre. Capri n'est point comme notre Côte d'Azur, artificielle. Tout y est essentiel et véritable, tout y est beau. C'est une réussite de génie comme Baudelaire, Ida Rubinstein dans l'Archer d'or, D'Annunzio. Ici, on ressent constamment, pulsation qui vous donne des alertes merveilleuses ⁶⁸

- (156) du wagon qui ne stoppait pas encore, je n'ai attendu quelqu'un avec tant d'impatience. - Jamais, criai-je, je n'ai mis tant d'opiniâtreté à rejoindre qui que

67. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

68. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

ce soit.]] Je confiai mes valises, mon billet, tout ! J'étais enfin délivrée de toute responsabilité, soutenue, protégée, n'ayant plus à m'occuper d'autre chose que de mon bonheur. [[Ô Marcelle, pensai-je, sauras-tu jamais goûter des joies si entières, si vivantes, si franches, sans que ton inquiétude et ton romantisme permanent ne t'en gâtent par un souvenir, par un regret quelconque, la fraîcheur, la soudaineté, l'improviste !]] L'omnibus, bondé d'Américains, avec les concierges en toiles blanches galonnés d'or, tout était tellement comme le premier soir, et ceci sans triste comparaison, ce qui est rare, car on compare pour déprécier. La chambre de l'Excelsior me parut le Paradis. Le balcon donnait sur le petit port et les restaurants tapageurs qui s'**avancent** sur pilotis dans la mer et forment comme un appendice de plaisirs échappant aux lois des villes terrestres. Des couples dansaient. Des orchestres aigres et des guitares remplissaient la nuit avec des voix de femmes. Il y avait aussi les sourdes détonations du feu d'artifice. Après un bain merveilleux, je me couchai, et ne pus dormir à cause des moustiques d'une part, et, d'autre part, des rumeurs de ce peuple napolitain qui ne connaît pas le sommeil nocturne. Calme des mers, qu'en pyjama, je voyais du balcon, dans cette fausse lueur de la toute première aurore. Je guettais à ton horizon Capri et Ischia, mes îles, symboles de bonheur. Nuit constellée... tant d'étoiles allèrent de la voix lactée aux étoiles de mer. Le jour revint, chaud et moins bruyant que la nuit. Alors, nous pûmes sortir et nous embarquer pour Capri. Jean avait inventé de ne pas prendre le bateau de quatre heures, mais un petit canot qui allait plus vite et qui faisait le trajet directement sans aller à Sorrente⁶⁹

bifurquer

cf (104).

- (157) il y avait ainsi de petites vignes, toutes sur le même modèle, avec un accès pour les charrettes, charrues, chevaux et comportes de vendangeurs, un chemin-veine **bifurquant** du réseau capillaire des chemins de vigne. Chacune de ces vignes était désignée par son appartenance au lieudit. À la fin de la journée, la charrette ramènerait les⁷⁰

cerner

- (158) qui enserre les endeuillés. Des lettres blanches sur fond noir. Le portrait d'un homme sombre, il tient un livre fermé entre ses mains, il porte une collerette

69. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

70. ROUBAUD Jacques « *Parc sauvage* »

blanche. **Cernant** le portrait, des emblèmes dont la signification m'échappe. Sous le portrait, une signature non moins étrange : Democritus Junior. Qu'ai-je là devant moi ? une stèle ⁷¹

- (159) Nos vêtements sont éparpillés sur le carrelage. Ceux d'A., hormis les escarpins qui sont restés debout, sont si emmêlés, au premier et à l'arrière-plan, qu'on ne peut y distinguer qu'un soutien-gorge blanc. Abandonnés ainsi, ils entourent mon « uniforme » de l'époque : jean, bottes, chemise rouge. Ils le **cernent**. L'étreignent presque. Découvrant pour la première fois ce puzzle textile, j'avais été saisi par la beauté fulgurante de la scène. La jambe retournée d'un pantalon ⁷²
- (160) bouche. La femme crut que j'allais parler. Non !... Mes dents poussaient, débordaient de mes lèvres comme des crocs de loup. Un poil rêche envahissait mon visage, **cernait** mes yeux, couvrait mon front. Mes ongles se transformaient en griffes. C'est comme ça quand le ciel vous tombe sur la tête. Assise sur la chaise inconfortable, l' ⁷³

contourner

- (161) à l'oeil qu'un Béninois et un Islandais. Or nous voici de retour vers Paris. Suis au volant, sur une portion de route montagneuse défoncée, j'aborde un S qui **contourne** un flanc rocheux, continue sur un vieux pont en pierre - accent circonflexe au-dessus d'une gorge étroite, profonde -, et se termine en une route plus large récemment ⁷⁴

courir

cf (88), (91), (127).

- (162) . Je compte très vite le nombre de Français dans la ville, je trouve cinq cents. Peut-être un peu plus. Je me promène à nouveau dans ce champ désert et marécageux qui **court** depuis la sortie de la ville arabe jusqu'à la mer. Très vite, je vois que les mots vont s'inverser, cette avenue ne sera plus la sortie de la ville mais l'entrée de la ⁷⁵

71. PONTALIS Jean-Bertrand « *Traversée des ombres* »

72. ERNAUX AnnieMARIE Marc « *L'usage de la photo* »

73. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

74. LANG Luc « *Les Indiens* »

75. FELLOUS Colette « *Avenue de France* »

- (163) gestes afin de mieux signifier au public la passion qu'il s'agit de représenter, théâtralement donc arrêtée, saisie et moitié renversée se retenant à la rampe qui **courait** le long de l'escalier menant à ton perchoir, s'écria, selon la classique technique de l'aparté sur scène, à l'adresse fictive de la patronne, mais assez fort pour ⁷⁶
- (164) correspondent à la durée et au type de scènes qui se succèdent dans un film. La corde peut être présentée au sol enroulée en spirale comme une bobine, déroulée sur le mur, ou **courant** de salle en salle. Elle porte le titre du film. 255. Un musée conserve des oeuvres récupérées dans des poubelles d'artistes. Jetées, inachevées, déchirées, ⁷⁷
- (165) plan, des lèvres qui répètent la phrase « Pantalon en film de lèvres ». 336. Une frise de bas-reliefs en plâtre blanc représentant des scènes à plusieurs personnages **court** d'un bord à l'autre du mur d'un amphithéâtre. Dans cet inventaire chronologique des styles de l'art occidental de l'Antiquité à l'époque actuelle, un personnage ⁷⁸
- (166) et le fais rire pour évacuer sa gêne - sa honte peut-être, mais vite qu'il la noie dans celle de notre étreinte nue ! Dans le réduit, une baladeuse au bout d'un fil qui **court** de dessous la porte vers la salle très enfumée où un chant se distingue peu à peu du brouhaha, éclaire une paillasse et une chaise de formica. Il m'accroupit et m'assoit ⁷⁹
- (167) réussi à ôter la tumeur tout en préservant le bras. Une prothèse avait été posée, un nerf avait été sacrifié qui laisserait la main tombante. Une longue cicatrice **courait** de haut en bas de la partie supérieure du membre, vidé de toute sa substance, singulièrement amaigri, comme resserré autour de l'axe invisible de métal qui, sous ⁸⁰
- (168) et de ces racines, de les contourner ou bien, ayant commencé à voir faire dans les travaux publics qui reprennent alors, de creuser et de noyer le tout, pour y faire **courir** une voie plus droite et plus large ou une plate-forme où nous parquons nos jouets automobiles, petits avions, camions, pompiers, etc. Au bas des troncs, au-dessus ⁸¹
- (169) venant des jeudis. Souci maternel que ce n'est pas du tissu ni de la couture ordinaire, qu'elle ne sait pas. Au cours de danse, moi appliquée à bien faire,

76. GARRÉTA Anne « *Pas un jour* »

77. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

78. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

79. GUYOTAT Pierre « *Coma* »

80. FOREST Philippe « *Tous les enfants sauf un* »

81. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

à la barre qui **court** autour du réfectoire de l'école. Âcre odeur traînante de cantine scolaire et parfois au sol une nouille oubliée. Mademoiselle la professeur de danse, mais aussi de ⁸²

(se) croiser

cf (101), (137).

- (170) , la jeune fille se glisse dans une rainure du paysage pour aller acheter en ville le tissu de sa robe d'hiver. Un accident les noue : - sur le plateau, où deux chemins se **croisent**, un groupe de paysans salue l'artiste : « Bonjour monsieur Courbet », tout autre est la troupe de musiciens se rendant du château de Sans-Souci à la Cour de France ; - ⁸³
- (171) marron rimait avec sillons, l'hiver devenait blanc comme neige et le printemps coiffait sa perruque blonde. Certaines étaient prises d'un chemin, des lignes se **croisaient** à l'horizon, on devinait une moissonneuse ou un tracteur au loin en train de gagner du terrain à la lenteur d'un scarabée. Il avait également photographié les ⁸⁴
- (172) d'une espèce très originale d'araignées souterraines, fort habiles à filer le fer. Un grand nombre de ces lignes avaient d'ailleurs de si bizarres parcours, se **croisaient** en tous sens et faisaient tant de courbes que l'oeil finissait vraiment par s'y perdre. Il y en avait qui semblaient destinées à s'étendre indéfiniment, et qui tout ⁸⁵
- (173) les conséquences de ce postulat. L'exemple que je donne - je ne suis pas du tout mathématicien, mais enfin... Supposons, dit un mathématicien, que les parallèles se **croisent** bien avant l'infini, à ce moment-là on va obtenir toute une géométrie qu'on va appeler géométrie non euclidienne et dont on va étudier les propriétés, qui seront ⁸⁶

danser

- (174) d'une femme, d'un homme ou d'une figure humaine double, une sorte d'être ou de couple hermaphrodite, homme et femme combinés. À l'arrière- plan, un petit village **dansant** comme dans les tableaux de Chagall : église, maisons,

82. SONNET Martine « *Atelier 62* »

83. LUCOT Hubert « *Frasques* »

84. MRÉJEN Valérie « *L'Agrume* »

85. ROUBAUD Jacques « *La Bibliothèque de Warburg : version mixte* »

86. PEREC Georges « *Entretiens et conférences II [1979-1981]* »

fenêtres de guingois. Pendant la nuit, je descendis voir la peinture à la lumière d'une lampe électrique,⁸⁷

déboucher

cf (106).

- (175) débarrasser. Je m'exténuais pour le tuer sous moi. À chaque fois que j'ai pensé à cette semaine au Mont-Dore, j'ai vu une étendue éblouissante de soleil et de neige **débouchant** sur les ténèbres du mois de janvier. Sans doute parce qu'une mémoire primitive nous fait voir toute la vie passée sous la forme élémentaire de l'ombre et de la⁸⁸
- (176) diffusent, en direct, la surveillance vidéo des cieux nocturnes en différents points de la planète. Puis un couloir, où le jour se fait à mesure que l'on y progresse, **débouche** sur un salon meublé dont les fenêtres donnent sur une obscurité veloutée, parfaite. Les dernières salles de l'observatoire montrent des représentations⁸⁹
- (177) -midi, un soleil fatigué d'hiver. Nous étions probablement allés au cap d'Antibes, vers la plage de la Garoupe. Nous empruntions un chemin un peu à l'écart qui **débouchait**, au pied d'une propriété privée, sur des rochers jetés dans la mer. Nous regardions l'horizon en faisant de vagues rêves et en mangeant les pans-bagnats faits par⁹⁰
- (178) dite à juste titre cour des miracles, où s'ouvraient les fenêtres des poissardes et des cornards éméchés, et au fond de laquelle se dressait un escalier de pierre **débouchant** sur une terrasse. Là-haut, après la remontée des enfers, on entraît dans un pavillon, on grimpait encore un escalier de bois, bien soulagé d'arriver enfin à ce bout⁹¹
- (179) le dirige d'abord vers un atelier de fraisage, mais, vite convaincu de son incapacité, on lui donne des trous borgnes à tarauder. Un trou borgne, c'est un trou qui ne **débouche** pas sur l'autre face d'une pièce. Tarauder, c'est faire un filetage dans ce trou. Mine de rien, ça exige un doigté dont Pierre est dépourvu ; il casse donc des tarauds⁹²

87. FLEM Lydia « *Comment j'ai vidé la maison de mes parents* »

88. ERNAUX Annie « *L'événement* »

89. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

90. BOULOUQUE Clémence « *Mort d'un silence* »

91. WINOCK Michel « *Jeanne et les siens* »

92. WINOCK Michel « *Jeanne et les siens* »

- (180) si chaud et odorant, brinquebalé par sa cavalcade, un squelette ligoté à la trombe du cheval, fendant l'orage, le bouillonnement du volcan, avec une main énorme qui **débouche** dans le tableau, un battoir de viande projeté en avant par le mouvement, et qui déséquilibre l'image. Le spectre, sur sa nudité de squelette, porte un diadème. Je ⁹³
- (181) Les riverains partirent en courant. Le tumulte semblait venir du fleuve. Soudain un hurlement... Maman ! J'abandonnai mon poste, m'engouffrai dans la ruelle qui **débouchait** sur le chemin de halage. Sur le fleuve, un homme luttait contre le courant en s'efforçant de maintenir une barque le plus près possible du bord. Un autre tenait la ⁹⁴
- (182) tiendrait le bras pour traverser le village jusqu'au parvis mais, là, stop, elle devrait continuer seule. La honte ! Qu'il accepte de gravir les trois marches qui **débouchent** sur le portail sans entrer dans le petit narthex ? Nenni ! Nonda ! Que le bon Dieu des cons rigole un bon coup, que les punaises de bénitier pissent de rage. Il n'irait ⁹⁵

dégringoler

cf (111).

- (183) l'enfant en dévalant l'escalier, j'ai la rage et la haine, ne t'inquiète pas maman c'est pas moi c'est la chanson. Page mille dit le roman d'un jour, et le boulevard **dégringole** jusqu'à Bastille, c'est pas un boulevard, c'est un faubourg petite. Parle de moi dans ton livre, chuchote l'enfant. Dis que tu as une fille qui s'appelle Zouzou et ⁹⁶
- (184) tombé de l'épaule ; il avait lâché son fusil. Je lui pris les pieds et le traînai en aval du chemin, parmi des bouleaux et des pins rouges. Au-delà des arbres le terrain **dégringolait** vers la vallée de la Drôme. Je pris son portefeuille et tous ses papiers : passeport, carte d'identité, permis de conduire, permis de chasse, billet d'avion, ⁹⁷
- (185) milieu de mon caveau, je trône dans mon emballage blanc non tissé. Quatre crochets fixés au pourtour de mon crâne tiennent mon casque de métal. Mes boucles blondes **dégringolent** sur mon cou jaune. Je suis la Minerve Cybernée-

93. GUIBERT Hervé « *Le protocole compassionnel* »

94. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

95. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

96. FELLOUS Colette « *Avenue de France* »

97. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

tique. Moi qui ai la science- fiction en horreur. Je contemple le rai de lumière qui court au sol et rampe jusqu'à ma⁹⁸

dépasser

cf (96), (139).

- (186) Georges Ibrahim Abdallah, Fouad Ali Saleh, l'ETA, le DC 10... Est-ce à cause du "petit juge" ? - ce juge d'un mètre soixante- douze, celui que, sous la toise, j'aurais **dépassé**, l'été de mes quatorze ans, mon premier été sans lui. Certains journalistes ont essayé de lui arracher des images de sa vie familiale, des reportages bourrés de⁹⁹
- (187) -Genest-Malifaux, est fermé. Nous y allons avec des pics, des bêches et des pelles, pour casser la glace, la tailler, et pelleter les congères. J'ai neuf ans, je ne **dépasse** mon pic que d'une tête. Mais la beauté de la glace éclatée, l'étrangeté des glaçons qui pendent, l'entrain de tous, la liberté hors de notre enclos, nous font espérer¹⁰⁰
- (188) adolescents, s'écriait régulièrement "ces grands gars !" avec un ébahissement admiratif, comme s'il était inouï que sa fille soit mère de deux gaillards qui la **dépassaient** déjà d'une tête, et presque inconvenant que dans le corps de celle qui était toujours pour elle sa gamine aient poussé deux mâles au lieu de deux filles. Sûrement,¹⁰¹
- (189) Condamnée à s'écrouler, malgré les étais et les tôles qu'on dispose affectueusement pour l'aider à se soutenir encore un peu. Et malgré l'épaisse touffe de laurier qui la **dépasse**, ornement aromatique ancien, sur lequel repose maintenant en partie un de ses murs. La maison sert toujours un peu pourtant, au moins de remise et de boîte aux lettres¹⁰²
- (190) Zervos étaient absents. On s'est réfugiés sous les toits pour pouvoir causer hors des oreilles du bel air. Eh bien, Michel file le bon coton : grandi encore, il me **dépasse** de la tête et des épaules ; ses cheveux blonds, raides comme des baguettes mais ordonnés, et sa peau cuite par le soleil ajoutent de l'éclat à une assurance toute nouvelle¹⁰³

98. VIOLET Lydie DESPLECHIN Marie « *La Vie sauve* »

99. BOULOQUE Clémence « *Mort d'un silence* »

100. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

101. ERNAUX Annie « *Les Années* »

102. SONNET Martine « *Atelier 62* »

103. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

descendre

cf (92), (101), (105), (106), (107), (108), (112), (113), (124), (128).

- (191) église de Florence, pour moi. Animaux fantastiques sur la chaire. Ensuite, plus désagréable, la montée via Galileo, trop longue, jusqu'à la rue San Leonardo, qui **descend** entre des maisons anciennes, où des comtesses disent dans le mur qu'elles ont vécu là. Un Italien, jeune, en voiture rapide, toujours le même type à toutes mains, me¹⁰⁴
- (192) taille, je pousse la deuxième porte vitrée, tourne à gauche, dévale trois marches, c'est au bout du couloir, une porte en bois clair ouvrant sur un étroit escalier qui **descend** à l'entresol. Levannier vit là dans un vaste studio aux murs décorés de peintures, de marionnettes, de masques du théâtre japonais et italien. L'étroit escalier¹⁰⁵
- (193) un acte joyeusement divulgué : « Venez, ô mes filles, voir comme il est beau mon caca ! » Un 4 se dessine alors. Deux estivants qui empruntaient la lisse en bois gris **descendant** à la mer sont bousculés par une voiture d'enfant grossièrement conduite, je lève mon regard vers la tête inquiétante de Pierrot, quinquagénaire au psychisme¹⁰⁶
- (194) élargissement, une difficulté imprévue. Supposons que, quittant Cape Girardeau, vous soyez passé du Missouri à l'Illinois (pour un dernier séjour dans cet État qui **descend** très bas vers le sud et dont c'est là la pointe inférieure extrême) et que vous soyez parvenus à Cairo (par Thebes, Olive Branch et Cache), le Mississippi à votre droite,¹⁰⁷
- (195) pantois mais pour l'intelligence duquel il est nécessaire que je digresse quelque peu. Laissons donc provisoirement Orbost (que nous avons maintenant en vue ; la route **descend**, et nous savons qu'à Orbost il y a un petit bout de forêt ; il n'est pas loin, nous l'apercevons distinctement), et parlons brebis. Ou plutôt, non, avant de parler brebis¹⁰⁸
- (196) disaient. Nos réponses ont fini par les décevoir ; et au bout d'un moment ils sont repartis. Qu'espéraient-ils de nous ? Mystère. Après Orbost, la route devient chemin, **descend** jusqu'au niveau des eaux du loch et continue ensuite, à travers une forêt, jusqu'à Idrigill Point. J'aurais tant voulu aller jusqu'à Idrigill Point. C'est un cap !¹⁰⁹

104. ERNAUX Annie « *Se perdre* »

105. LANG Luc « *Les Indiens* »

106. LUCOT Hubert « *Frasques* »

107. ROUBAUD Jacques « *La Bibliothèque de Warburg : version mixte* »

108. ROUBAUD Jacques « *La Bibliothèque de Warburg : version mixte* »

109. ROUBAUD Jacques « *La Bibliothèque de Warburg : version mixte* »

- (197) , dirais-je, et je lutte avec, et je souffre. Cependant elle m'oppose la meilleure arme, sa pureté, sa naïveté qui ne peut rien soupçonner de mes plans infâmes et une franchise si jeune et si loyale que je me sens malgré moi entraînée vers la lumière et l'amitié. Mais il y a encore et il y aura des moments terribles. Ainsi hier soir chez elle, dans le calme presque provincial de son grand et harmonieux salon, je me suis sentie fléchir plus d'une fois. J'étais tout contre elle, m'efforçant de la troubler par des gestes et des jeux qui nous rapprochaient encore. Elle souriait, lumineuse et si simple que j'avais à la fois honte de moi, et plaisir. Un moment, ayant appuyé ma tête sur sa poitrine afin d'écouter si son coeur se troublait physiquement comme autrefois celui de Marie-Thérèse [Véron], je sentis ses doigts tièdes sur ma nuque pliée, à la lisière sensible de mes cheveux courts, dont elle caressait les lignes rasées à la tondeuse qui **descendent** dans le cou. J'ai frémi profondément de ce geste si naturel, même enfantin, et n'osant relever la tête, plusieurs fois également ayant embrassé ses mains en riant, j'ai senti les dangers d'un tel jeu fait de frôlements, de regards, et au moment du départ, comme elle était penchée devant moi, arrangeant la ceinture de mon manteau, je ne pus résister et j'embrassai sa nuque claire. Elle se releva sans trouble mais moi, hélas, j'étais trop chaude et sur le bord extrême des gestes et des baisers qu'elle n'aurait ni compris, ni pardonnés. Mon Dieu, quelle folie que d'avoir mis en moi ce mâle désir et cette impureté ! J'en souffre bien plus que les autres, soit que j'aime sans espoir et me surveille pour ne pas me trahir, soit que l'on m'aime sans que je puisse aller au bout de mes désirs. Je suis toujours la plus volée des deux et la plus misérable. J'aime Tania... et je voudrais me garder pure et sans ombre¹¹⁰
- (198) Il avale sa salive et s'entend bredouiller que c'est joli. Joli ?, fait-elle, haussant un peu les sourcils. Il dit qu'eh bien, la bretelle, l'épaulette de sa robe, **descendant** en diagonale sur le haut de son bras. Avec la rondeur de l'épaule et l'éclat de sa peau, l'étroit ruban noir forme un contraste qui lui fait songer à une petite serpe¹¹¹
- (199) humide ; une lumière ambrée, consolante, s'éteignait doucement. Devant l'église, une esplanade de graviers menait à un champ planté de vignes et de pommiers qui **descendait** jusqu'au lac. Il n'y avait que nous dans cette fin de jour. L'herbe sous nos pas était jonchée d'une incroyable quantité de pommes vertes que nous nous mîmes à¹¹²
- (200) , comme un rideau. Au bas du couvre- lit, deux écharpes, l'une bariolée, l'autre bicolore, emmêlées. Une troisième de couleur beige, entortillée sur elle-même,

110. HAVET Mireille « *Journal 1918-1919* »

111. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

112. CHAIX Marie « *L'été du bureau* »

descend mollement du lit comme une grosse corde. Aucune composition de vêtements n'est semblable à une autre. À chaque fois une construction unique - il n'y a jamais photo ¹¹³

- (201) de s'éteindre sur la mer. Le phare ouvre l'oeil, cligne et fauche, de son long regard, les vagues, les belles vagues qu'il aime. Amoureux du large, il veille. Les sirènes l'ont attaché pour toujours au Cap, et les phares sur la mer se racontent de longues histoires. Ils se confient leur malheur d'amant de la pointe des continents où ils attendent leurs infidèles. Mont Boron. Nice, ma ville clinquante, côte de l'Esterel toujours mauve et, derrière, la dure arête des Maures. Bars, cocktails, boutiques où tout s'achète, mer où tout s'oublie. Rengaines du Savoy. Femmes, femmes ! les chapeaux clairs sont revenus sur vos visages impudents. Non, je n'oublierai pas la chair, et mon amie, et mon amour, et ma tristesse, et l'Auvergne de l'an passé où mon coeur s'en allait dans mes yeux tristes, vers les sommets sombres et les cascades heureuses. Italie où je voulais aller. Le soir, votre montagne s'estombe et **descend**, belle, derrière le Cap d'Ail. De Monte-Carlo, on voit scintiller le Casino de San Remo. Venise, ô Nice lointaine. Cette fois-ci je n'ai vraiment rien raconté, rien créé. Les spectres sont venus à moi avec les drogues. J'emporte de ce pays un souvenir mêlé, plein de soleil, de fleurs et d'opium. Son goût est sombre, son goût est celui de la vie. Une cité étrange s'est ouverte, puis il y a la forêt derrière. Des hommes et des silences. Le vent qui passe a soulevé mon masque. Villefranche... 9 juillet. V Juillet 1920 - Août 1921 [[Juillet 1920. Savoie. Saint-Raphaël. Deuxième hiver du Midi, 1921. Corse. Paris. Le Mont-Dore, août 1921. (Printemps, premier voyage Italie).]] Le Planet. Haute-Savoie. Juillet 1920. Dimanche. De quel songe je ¹¹⁴
- (202) si ce n'est sur sa propre mort. On meurt et l'on renaît, l'amour vous crée et vous assassine. On s'exhausse de ses larmes à la manière d'un noyé qui accroche ses mains et ses ongles dans la terre grasse de la berge. Avec les yeux au niveau de la terre, il revoit cette terre même qui l'avait si bien condamné et, plus las encore de la mort qui le tient encore par les jambes que de la vie qu'il va falloir recommencer, il se hausse dans les herbes pour obéir. Saint-Raphaël, le [samedi] 21 août [1920]. La mer. Elle outre, par sa violence profonde, les plus célèbres bleus d'outremer. Elle domine et, comme une femme, s'alanguit, absolument sûre, absolument veule, absolument méprisante de sa constante victoire, de l'amour éternel qu'elle inspire, et ceci bien avant Cléopâtre. Femme et fauve, la mer, les deux combinent le mythe éternel du sphinx. Les douces collines des Maures **descendent** se baigner malgré la canicule, des feux d'herbe brûlent et inquiètent à la lisière des forêts, et le ciel chaud et clair de ce mois d'août

113. ERNAUX AnnieMARIE « *L'usage de la photo* »

114. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

voyage comme une aile sur la mer éclatante. J'ai quitté l'Alpe rude et froide, les glaciers verts comme une pourriture figée, le Mont-Blanc énorme que l'on regarde à la loupe de tous les coins de jardin et qui ressemble, dans l'orifice de la longue-vue, à un mouchoir obstinément collé, la verte et résineuse et paissante campagne savoyarde tout animée de sonnailles, les troupeaux jaunes et blancs, la vie saine de ces hauteurs qui font la joie des Suisses et des Anglaises, et que j'appréciais le mieux du fond du Majestic en écoutant racler ces tangos en rumeur, qui réveillent en moi mille profils de femmes... J'ai quitté sans regret, au contraire, le cœur bondissant vers le Sud et cette flore méditerranéenne qui est tout mon amour, et ce fut ce très beau voyage sur les routes, depuis la Haute-Savoie jusqu'à Nice à ¹¹⁵

- (203) amour donné aux femmes m'a pris ma vie intérieure et mes secrets. Je dis tout à Marcelle et ne garde rien pour moi. Il faut vivre ou écrire. Dans l'amour, rien ne peut naître sinon la douleur ! et je voudrais écrire un livre qui ne soit plus le Carnaval. Le [samedi] 7 janvier [1922]. Je ne raconte pas souvent mon bonheur. Cependant, cet hiver est d'une paix profonde. J'ai l'impression de m'y étendre à l'aise comme le dormeur dans son lit. J'aime cette chambre bleue, si bleue que le regard, comme dans un ciel, s'y perd, ne se heurtant pas aux murs diffus, derrière cette impalpable et profonde couleur. J'aime les meubles bas, petites tables, petites chaises, petite bibliothèque qui l'animent et reposent dans ce bleu comme les petites maisons d'un village d'été. Le beau parquet ciré reluit doucement, reflétant dans la laque de ses eaux blondes tout ce qui le touche, et les grandes fenêtres blanches **descendent**, appuyées sur ce paysage hivernal d'arbres nus, de ciel clair qui évoque des forêts. La Seine au loin passe, lame nette et nue que découvre l'hiver au travers de ses arbres et tout contre son ciel blanc où déjà voguent des fumées. La grande cheminée, pleine de flammes et de braise comme un vase de fleurs, occupe près du divan tout le fond de la chambre et, sur sa tablette, repose en paix mon grand trois-mâts revenu des hautes lames de la mer. Il y a mes livres, mes manuscrits et peu de choses du passé. Je ne reconnais guère, et m'en réjouis, la maison de mon enfance. Elles seraient ici plus perdues que mon ancienne âme. La petite chambre tapissée de photographies, de dessins et d'images, et dont le balcon s'ouvre comme un poste avancé sur les cimes de mes arbres et sur la ville, est déjà d'un autre royaume. De la chambre de mon enfance, j'ai fait l'antichambre de ma vie nouvelle. C'est vrai. ¹¹⁶

- (204) , le bois coupé était là depuis l'année dernière et ce vieillard qui coupait son pain avec un couteau de poche à demi ouvert dînait dans sa fenêtre rose comme tous

115. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

116. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

les soirs. Je n'en revenais pas et ma vanité était extrême de croire que ma vie à moi était la véritable et l'importante tandis que la leur, autour de la mienne, se serait groupée comme une figuration, dispersée sitôt mon bon plaisir. L'air embaumait la fumée, les fleurs, l'étable... Odeurs ! Odeurs ! Autrefois, en vous respirant, je lisais Madame de Ségur, et l'averse contre la grange d'en face striait ses flèches blanches, rapprochant jusqu'au vertige ces mêmes odeurs ! L'averse ! la voici, une goutte large s'est aplatie sur le parapluie d'une bonne femme qui revient avec un chou et une boîte à lait. J'entre à l'église dont le porche est ouvert et s'orne de l'intérieur de ses deux battants, dressés comme des ailes sombres. Dans l'arc roman, la petite place et son herbe verte **descendent**. Il pleut dru maintenant. Je respire, en m'asseyant sur une chaise, cette odeur mortuaire et sacrée de buis, de fleurs séchées, d'encens refroidi, de sacerdoce. Qu'il fait calme, ici ! Ma voix, si je tousse, résonne comme un orgue et ma canne, en tombant, ébranle la voûte. Divine solitude, je vous fais une prière. Et qu'importent les dogmes et les doutes de l'homme, sa religion incertaine qui s'accroche, ses recherches désespérées, et le dieu aimé enfin trouvé, de quelque nom qu'ils l'appellent. La passion de ce jeune homme asiatique qui est mort crucifié, dit l'Arche d'or en décrivant sa lutte avec celui qui l'aime et qui l'attend ailleurs ! Tout amant est visionnaire, donc hors nature et martyr. Nous luttons tous avec ce dédoublement de notre âme qui est une souffrance intolérable jusqu'à ce que la foi l'accouple avec son frère jumeau, et la ravisse au septième ciel dont on ne peut rien dire. Ainsi, le poète cherche la¹¹⁷

- (205) . Ô mes amis, je savais bien que vous reviendriez. [3 octobre 1922] L'heure des fumées, que d'autres appellent l'heure des lampes. La grande lune d'automne fleurit parmi les arbres et dans un halo de brume. Son visage apparaît entre ces feuilles que le vent du soir agite, feuilles des acacias, feuilles des peupliers et de ce magnolia dont l'odeur en été paralyse. Je connais, dans les sentiers de la montagne, les rayures et les plaques froides de la lune. Je les prenais souvent pour des pierres blanches et mon pied glissait dessus comme celui d'un fantôme. Je dérapais à flanc de coteau. Sur les rayons, les fleurs, les dessins de la lune, un grand paysage nouveau surgissait de son ombre, et les vallées plus profondes livraient au ciel le feu minuscule des villes, des hameaux perdus où, dans la ferme, s'allumait soudain une chandelle rose. La rivière, serpe oubliée dans les champs, s'en allait plus secrète, baignant les pieds des manoirs qui **descendaient** vers elle, et je butais dans les gros fruits piquants des châtaigniers qui roulaient et fuyaient comme des bêtes, rejoignant parmi la forêt des fougères et des genêts épineux le mystère des plantes que délivre la nuit. Amour de la nuit. Amour des choses finissantes. Amour et mélancolie de ce qui est accompli

117. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

pour toujours, vous laissant la belle tapisserie des souvenirs et celles souvent plus douces et plus amoureuses des regrets. Sur la terrasse, longtemps, aussi longtemps qu'elle mit à venir, j'ai regardé la nuit descendre. L'écho des voix enfantines, l'écho plus sourd, dans la montagne, des chariots à boeufs tournant entre les vignes bleues plaquées d'ors, et s'en allant dans le sombre village plein de marmaille, de boue, de canards, où une femme allume avec des brindilles l'âtre qui étincelle et dessine, sur la suie du mur un vol comparable à celui des étoiles. Magie. La campagne magique pleine d'attraits où nous ne comprenons qu'un des moindres, peut-être, sûrement le moindre pour le canard¹¹⁸

- (206) vivre. J'ai appris la mort comme quelqu'un qui s'est couché dans un tombeau. Je reste malgré tout plus sensible à la lune et à l'odeur nocturne des bois et des prés. Ceci est un secret qui dissout dans mon âme toute crainte et toute faiblesse. La lampe de Ramon veille comme un phare à la proue de l'Europe, sur Madrid, dites-vous, Valéry Larbaud. Que la mienne y réponde, de ma petite colline de Villefranche où ce livre - l'existence d'un poète - m'a redonné goût à l'ouvrage. Je suis trempée d'encre et, sous tant de nuit, le jour se fait. La poésie est la sueur des poètes. On y dessine avec le doigt un navire partant pour la haute mer. Les mirages en commun sont choses courantes. Les marins secourent tous ensemble et d'un seul coeur le vaisseau fantôme qui s'estompe. Aube de la poésie... nous cultivons ces fleurs de la mort qui poussent à l'interstice du vrai jour et du clair de lune. Les montagnes **descendent** dans la mer. Une grande pâleur affecte le monde. Les arbres se dégagent des limbes comme une apparition rejette le drap, pour être de chair et vous sourire. Beauté du monde, vous me consolez de tout ! En effet, qu'importe l'égoïsme. Génération de pierre, faite par la guerre et sur laquelle la guerre tourna comme une porte sur ses gonds, nous n'avons pas le loisir des coeurs tendres d'avant-guerre. Survivants qui avons senti le coup de guillotine... à une nuque près, nous ne connaissons plus le repos sans tourment des consciences tranquilles. Si vieillesse savait ! Miracle que cette guerre, qui nous fit, nous si jeunes, savoir... Prenez les chaînes, disent aux lignes suburbaines des tramways les contrôleurs dignes du Dante. Nous les avons prises. Ce sont des chaînes au pays des tombes. Cependant, il ne s'agit point de mourir. Il en coûte trop et pas assez. Le grand courage, c'est vivre, et non ce revolver à gâchette docile qui vous met le crâne en bouillie¹¹⁹

- (207) bar se trouvait dans la pièce centrale de l'édifice, sans doute la salle de bal autrefois. Son haut plafond était couvert de fresques, trois lustres monumentaux en **descendaient**, les murs étaient crépis à la vénitienne. À chaque angle du

118. HAVET Mireille « *Journal 1919- 1924* »

119. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

plafond je percevais des trémoussements obscurs qui se cristallisèrent en des volées d'étourneaux¹²⁰

- (208) en chancelant et pissai contre la pente. Non loin de là une voix d'homme appela. Je le regardai s'approcher : petit, mince, habillé en jeans et un coupe-vent sale **descendant** sur les hanches. Il portait des chaussures ordinaires d'une petitesse absurde et avait une longue canne à la main. À deux mètres il s'arrêta. Il ne s'était pas rasé¹²¹
- (209) pour des amincissants. Au feu rouge, Éric disait : ah dis donc il a l'air de bien marcher ce produit- là. En voyant la photo d'une fille blonde, avec un débardeur qui lui **descendait** au creux des reins, le visage retourné vers nous, mais les fesses découvertes, petites et fermes. Ah oui, il marche bien ce produit, à elle ça lui a bien réussi. La¹²²
- (210) - seul homme célèbre que cette terre ait produit - y vit le jour car l'on n'y voit pas, le plus souvent, à trois mètres devant soi. Je vous écris de Picardie. Le ciel ici **descend** plus bas que terre, l'hiver même, il semble qu'il cherche à l'attaquer comme le temps une vieille sculpture. L'âme humaine par-delà le brouillard sait toujours¹²³
- (211) Sous le titre de « Wurtemberg occupé », Michel « illis. », dans Libération soir, dit : « Jamais plus on ne parlera de Vaihingen. Sur les cartes, le vert tendre des forêts **descendra** jusqu'à l'Enz... L'horloger est mort à Stalingrad... Le coiffeur servait à Paris, l'idiot occupait Athènes. » Maintenant la grande rue, vide, désespérément,¹²⁴
- (212) SS, de Ravensbrück, tient une part de sa survie, avant sa libération par les Soviétiques. C'est en me retournant de l'autre côté du véhicule, que je vois l'allée qui **descend** au fond du jardin où je suis, comme une pente aiguë : me voici à nouveau dans un ravin, avec un véhicule, ma maison, à en faire extraire. Tout de suite je veux vérifier¹²⁵
- (213) maison située sur le revers du monde : les pièces vides de mobilier, le matelas posé à même le sol, les fenêtres qui ouvrent sur le grand ciel bleu de l'été, le jardin qui **descend** vers la campagne, le soir qui tombe, la nuit qui s'épaissit, les journées identiques, le temps arrêté. J'en suis certain maintenant : nous ne rentrerons pas. II¹²⁶

120. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

121. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

122. ANGOT Christine « *Rendez-vous* »

123. BILLETDOUX Marie « *Un peu de désir sinon je meurs* »

124. DURAS Marguerite « *Cahiers de la guerre et autres textes* »

125. GUYOTAT Pierre « *Coma* »

126. FOREST Philippe « *Tous les enfants sauf un* »

- (214) vigne surtout, c'est celle de la satiété paradisiaque ; les fruits tombés et recouverts de guêpes et déjà roulés par les fourmis... Plus loin, au-delà d'un chemin qui **descend** de la serre, et contre le mur, une bande de potager et d'arbres fruitiers, avec des cucurbitacées, un cognassier, et, au milieu de tout, un carré de fumier en creux où ¹²⁷
- (215) douleur au-dessus de la nuque. Claire disait qu'il n'y a qu'à Vienne qu'on trouve des chambres comme ça avec des tapisseries à fleurs et en relief, avec des lustres qui **descendent** d'un plafond de cinq mètres recouvert de moulures, que ce vieux rococo c'est typiquement viennois, que je ne n'aimerais pas au début mais que je comprendrais ¹²⁸
- (216) plein, les yeux clignant à cause du soleil, se tient de biais, légèrement déhanchée de manière à faire saillir la courbe de ses cuisses, serrées dans une jupe droite **descendant** à mi-jambe, tout en les amincissant. La lumière effleure la pommette droite, souligne la poitrine pointant sous un pull d'où dépasse un col Claudine blanc. Un ¹²⁹
- (217) en ce début de septembre. Le jardin était tout illuminé d'une lune pleine, extrêmement ronde, basse. Au-delà du mur il y avait d'autres villas, avec des jardins **descendant** vers la rivière. Elle ne voyait pas jusque-là mais elle savait qu'il y avait la rivière, tout en bas. Elle était déjà venue dans cette maison, mais n'avait jamais ¹³⁰
- (218) était pas une surprise pour elle. Mais Jacques écoutait, écoutait. Vlad, à ces moments, à ces moments seulement, s'animait. De sa longue chevelure désordonnée **descendant** presque jusqu'à ses doigts il jouait, avec infiniment d'âme, des pages et des pages de « nocturnes » de Chopin. Plus tard dans sa vie Goodman aima assez cette ¹³¹
- (219) fleuve l'Yonne et le canal de Bourgogne, j'estimais qu'il nous appartenait. Je me fis la gardienne de ce bout-ci, celui de Vaux. À l'autre bout, pente non goudronnée **descendant** vers Petit-Vaux, Jacques venait choisir ceux à qui il ferait l'honneur de s'intéresser. Marchant sur la chaussée légèrement voûtée, je passais d'un monde à un ¹³²
- (220) touchant aux genoux avec courant d'air au milieu ! Par-dessus, la chemise à encolure carrée et larges bretelles ornées de dentelles solides, pincée à la taille

127. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

128. LEGENDRE ClaireBONNETTO « *Photobiographies* »

129. ERNAUX Annie « *Les Années* »

130. ROUBAUD Jacques « *Parc sauvage* »

131. ROUBAUD Jacques « *Parc sauvage* »

132. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

et **descendant** jusqu'au ras des genoux. Elle insistait sur ces deux pièces de base de la modestie féminine, et pour cause ! Quand un homme égrillard disait : "Elle s'est présentée"¹³³

- (221) sentir une mise en scène doublée d'une mise en garde. Très grand mais déjà voûté malgré son jeune âge, dépenaillé mais élégant à cause d'une écharpe blanche **descendant** jusqu'à ses genoux, des yeux de charbon éteints sous des paupières rougies, une barbe de trois jours sur des joues émaciées, l'attitude soumise d'un ouvrier agricole¹³⁴

desservir

- (222) n'ai pas digéré la mort de ma mère à cette époque on vivait au- dessus d'un restaurant le nôtre Chez Jacquemin et les toilettes étaient au bout d'un long couloir qui **desservait** deux pièces inhabitées et lugubres comme le couloir deux pièces où l'on entreposait les légumes les conserves et il y avait là aussi le réfrigérateur dans lequel on¹³⁵
- (223) Emportant avec toi la bouteille de cognac, retraverser les jardins, gravir l'escalier menant jusqu'à la vertigineuse passerelle accrochée au-dessus du vide et qui **dessert** les chambres 16 à 24. Frapper à la porte de la chambre de B*, t'annoncer, exhiber la divine bouteille et proposer un verre pour la nuit. Craignais-tu qu'elle te¹³⁶
- (224) avec la cour, disposant d'un enclos fleuri, l'appartement de Rolande, une délurée, et de son mari, un compréhensif Boubouroche. En haut, derrière les grilles, **desservi** par l'escalier de pierre, le bel appartement de M. et Mme Omnès, souvent absents, et un grand potager occupant une partie du versant ouest de la vallée de la Bièvre¹³⁷
- (225) , l'atelier ; puis trois marches et un espace destiné à faire les paquets et à servir de bureau. La pièce suivante serait la salle à manger. Enfin les chambres, **desservies** par un couloir qui se terminait par une porte donnant sur le majestueux escalier de pierre de l'ancien hôtel particulier. Entre la salle à manger et les chambres¹³⁸

133. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

134. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

135. MORGIÈVE Richard « *Ma vie folle* »

136. GARRÉTA Anne « *Pas un jour* »

137. WINOCK Michel « *Jeanne et les siens* »

138. GRENIER Roger « *Andrélie* »

- (226) croire Saint Paul, cette femme est mon amour d'un trimestre. Au fond du hall, sur la droite, un couloir et la chapelle intérieure. Au premier étage, un long couloir **dessert**, sur la gauche, le dortoir dans le fond obscur ; sur la droite, les logements des trois prêtres, et de Mademoiselle Mignot, dont le petit appartement est au fond en ¹³⁹
- (227) éclats de sucre Candi, c'était aussi faire de la Résistance, n'en déplaise à De Gaulle ! J'avais encore peur de sortir, de m'aventurer même au bout de la venelle qui **desservait** notre porte cochère privée. Les Zervos me mirent à l'aise. Les cours de peinture à l'huile, de pastel et de préparation pour le lycée auraient lieu à domicile. Le ¹⁴⁰

dévaler

cf (103).

- (228) enchaîné, grâce à leurs deux courages. Le [vendredi] 17 septembre [1920]. Les longues soirées sous la lampe. Elles vous isolent du monde. On renoue seule, avec les livres et l'encre, des relations étroites, cette parenté cachée qui fait que l'âme se trouve le mieux dans le cercle doré de l'abat-jour, là, sur la page lumineuse où elle se pose irrégulière comme un oiseau. La mer et les bois vont dormir. C'est- à-dire que, pour eux aussi, commence la vie souterraine et des aventures plus cachées que le sang de notre cœur. On entre dans le domaine enchanté de la nuit, et je porte ma lampe comme un explorateur. Allons, c'est une trêve et un début. Le crépuscule est à l'orée des songes ce que l'aube reste à la vie, un arcane d'anges et de plumes épaisses froissées sous nos lourdes épaules. Je m'allonge. Mon visage scrute le silence odorant d'une pépinière de cimes. Elle **dévale** sous ma fenêtre comme une dune ombreuse où la lumière de midi disposerait l'harmonie des herbes longues. Palme... silence, une palme tombe. C'est un oiseau qui s'enfuit avec une branche de myrte au bec. Son aile a rasé ma joue gauche, mon brûlant visage s'enfonce, je respire des souvenirs, et toute la tristesse des prisonniers, qui revoient et ressassent en leur cellule les passages brillants de leur vie libre, monte en moi avec l'odeur nocturne, faisant sur l'horizon des cimes chavirer mon front lourd. Il y eut en moi l'époque de la plaine. J'y allais rêveusement, à l'angélus du soir, prier Dieu. Je m'exaltais d'amour, les yeux aux flancs dorés des nuages, tandis que les clochers de toute la plaine recevaient les cloches nocturnes. Leur chanson convenue s'en allait, de relais en relais, animer d'une voix d'or le petit coq. J'étais éperdument

139. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

140. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

amoureuse de tout, et de moi-même plus que de tout. C'est pourquoi ma peine était à¹⁴¹

- (229) . Je croyais bien avoir tout perdu et, dans la honte amorphe de cette sensation, je laissais aller les choses, dormeuse et cotonneuse comme le papillon dans sa gangue. Mais il est un temps de la lumière après la longue obscurité où s'élaborent en secret les changements profonds. Et c'est à l'instant où l'on espère le moins, que, soudain délivré comme les morts à leur résurrection, on se lève, délié, sensible, de nouveau pleine d'ardeur, et de nouveau prodigue avec quelques sagesses en plus... et quelques instinctives connaissances que l'on rapporte de la nuit et du sein de la terre, comme Aladin sa lampe merveilleuse. Je retrouve le feu dans la chambre plus sombre, il brûle doucement, la fumée de bois embaume. On songe à quelque idyllique crépuscule ainsi parfumé et cher à Virgile. J'ai parcouru la montagne, les hauts coteaux plutôt, ils sont coupés par les plantations d'oeillets et celles des oranges. Toute la côte pierreuse est ainsi coupée comme par un escalier merveilleux de ces grands vergers, **dévalant** vers la mer. J'ai retrouvé le col de Villefranche et l'admirable route dans la forêt au-dessus de Nice toute blanche, dans un brouillard scintillant. Il y avait des compagnies militaires, Alpins en béret bleu, qui s'exerçaient aux sonneries de clairon avec des grands mouvements de cuivre. Un air vif, froid pour ici, qui n'empêchait pas, cependant, l'odeur des eucalyptus ni celle des menthes et de toutes les plantes aromatiques de la forêt. Je marchais dans un réel équilibre physique et une grande paix intérieure, pas de confusion, de rumeur ou d'ennui. Ma pensée était tranquille, sûre d'elle, et ma petite âme retrouvée se laissait envahir par les mille impressions de la route fraîche et du ciel turquoise. Je suis redescendue par le Mont Boron sur Villefranche, promenade que j'aime infiniment car on a la plus prodigieuse vue sur la mer, le Cap Ferrat, le Cap d'Ail et les montagnes violettes et ardoise de la grande Corniche. Maintenant je reprends le cahier ouvert afin de bien mettre à jour¹⁴²

- (230) sous cette lune en deuil qui passe et sourit. Près des meules, nous nous sommes arrêtés, la vallée profonde emplie de brume et de vent. De ce côté, on ne peut voir la rivière qui brille comme une serpe oubliée dans les champs, mais, sous le clair des nuages, monte la buée rouge des usines qui ne cessent pas leur travail, et toutes les cheminées lâchent durant le sommeil des hommes des bouffées infernales sur les coteaux. Triste et diabolique paysage. On y chanterait [[Adieu, ô mon dernier matin]]. Cahier VIII Octobre 1922 - Septembre 1923 [[Souvenirs de Viviez Paris. Troisième voyage du Midi. Versailles et Bobby. Maman. Retour dans le Midi Capri, premier séjour, juillet. Mont-Dore. Capri, deuxième séjour,

141. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

142. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

août 1923]] Paris, le [dimanche] 22 oct[obre] 1922. Les souvenirs de Viviez sont bien vivaces encore. Je ferme les yeux et je vois le grand jardin **dévalant** entre les collines de châtaigniers, l'air humide et vert, le papier blanc criblé de plombs de chasse sur lequel nous avons tiré. La colonnade fumante de l'usine, les fours, symbole d'un purgatoire digne de Dante où les âmes auraient brûlé avec des couleurs différentes comme celles de la Loïe Fuller. La plaque de zinc et leurs floraisons bleues, minuscule jardinage, choux-fleurs de plomb gris. Les pépites d'or dans le verre de l'alchimiste, nos pieds brûlants sur le sol surchauffé et la nuit profonde et pluvieuse à la sortie. Les petites coopératives ouvrières avec de pauvres enfants, des sacs jaunes, des lampes électriques. Un ouvrier et le réflecteur d'une bicyclette qui empestait l'acétylène. Vies obscures. Des visages en pans coupés apparaissent mêlés à la boue. Des casquettes qu'une main plus blanche et happée par la nuit soulevait en passant comme des fantômes près des ingénieurs. La grande maison claire où le feu brillait. Le jasmin éteint et le magnolia engourdi pour l'hiver s'enfonçaient dans la nuit, rappelant des Monte¹⁴³

- (231) journal. De l'entrée, volée d'escaliers vers les deux logements du rez-de-chaussée et autre volée, plus étroite, enserrée entre deux plans sévèrement inclinés, **dévalant** vers le sous-sol. Entrée propice aux jeux avec ses murs qui renvoient bien les balles de mousse et ses marches à sauter. Et les glissades vers les caves et le garage,¹⁴⁴

disparaître

cf (109).

enjamber

- (232) de ces avions qui le percutent, de ces tours qui s'effondrent. Plus que des absents. Le terrorisme, les absents. Il était dix heures cinquante sur le pont qui **enjambe**, à Manhattan, Amsterdam Avenue - au niveau de la cent dix-septième rue qui, à cet endroit précis, n'existe pas. Une amie est venue à ma rencontre. Elle était presque¹⁴⁵
- (233) de l'océan si vaste, dans l'énigme des horizons inconnus que tu es née... que tu es venue à travers les îles et les montagnes, les hommes rudes et les femmes jalouses vers moi qui t'attendais! attentive et penchée sur l'atlas où je suivais

143. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

144. SONNET Martine « *Atelier 62* »

145. BOULOUQUE Clémence « *Mort d'un silence* »

pendant des journées entières l'itinéraire de ton voyage. Première Amie d'orient je tiens ta main. Je regarde ton visage et je sais que toute ton ancienne sagesse et ta sérénité s'accordent avec mon tumulte ! mon imprudence ! ma nouveauté ! N'oublie pas... nous sommes du même âge mais pourtant, tu es de beaucoup l'aînée de beaucoup la plus sage ! de beaucoup la plus cultivée. Et je t'aime déjà, avant de t'avoir dit quoi que ce soit, pour le fond même de ces choses pour ces choses mêmes qui sont la vie ! Maintenant les oiseaux dorment et les vents sont partis secouer d'autres arbres dans d'autres pays. Toutes les étoiles se mirent dans le jardin la grande voie lactée... jetée comme un pont clair sur notre obscurité ! nous **enjambe** nous toutes petites, sur la terre nocturne avec le silence des minutes qui tombent une à une ! Et... prosternée dans l'ombre de son sourire je pense... à combien Elle est belle quand elle danse ! Août 1915 Poème à trois voix et un tableau trois voix l'Espace la maison le voyageur un chœur le chœur des départs Voix de la maison (au voyageur) Ainsi te voilà debout dans cette aurore Ainsi te voilà avec ta grande ombre couchée sur la plaine et que le vent du jour fait trembler comme la soie d'un étendard Ainsi te voilà après la nuit sans sommeil que tu passas à guetter derrière tes persiennes l'envolée superbe de cette aurore qui devait marteler ta fuite comme un coup de gong Ainsi te voilà Voyageur ! Voyageur ! Voix de l'Espace (au voyageur) Le vent se lève ! Le vent se lève ! Il monte de l'océan avec la marée du matin Il vient de l'océan avec la vague salée Couleur de violettes et d'algues mêlées Et le grand reflet nocturne des continents réfléchis¹⁴⁶

- (234) marquis de Sade qui y faisait subir en son temps d'autres supplices. Nous logions rue Émile- Raspail, plus précisément au 13, à mi-distance entre l'aqueduc qui **enjambe** la vallée de la Bièvre et la mairie très kitsch, transformée depuis en annexe. Ma mère tenait un petit commerce d'épicerie-fruiterie. L'arrière-boutique nous¹⁴⁷
- (235) à fruits ramené de New York, le catalogue d'une exposition Modigliani à Venise (comme il était lourd à trimbalier en montant et descendant les degrés des ponts qui **enjambent** les canaux), le pot toscan qui ne leur avait pas vraiment plu ? Rien n'était simple. Chaque objet parlait de leur absence, ravivait le manque, la solitude. La tâche¹⁴⁸
- (236) messe. J'aimais ces deux kilomètres de marche pour quitter la route de Champagne puis descendre le long de la rivière jusqu'au vieux pont à croisillons de fer qui l'**enjambait** et enfin arriver sur la place de ce très joli village de mariniers,

146. HAVET Mireille « *Journal 1918-1919* »

147. WINOCK Michel « *Jeanne et les siens* »

148. FLEM Lydia « *Comment j'ai vidé la maison de mes parents* »

avec sa vieille église à bancs de bois aux dossiers raides et craquants. À la fin de la messe dont je ¹⁴⁹

- (237) à votre pâle bourgeoisisme. J'aime trop la vie! l'aventure! Ah! vivre. Il me semble que mes veines vont sauter comme des câbles, un court-circuit m'embrase! Eclair. Foudre! et cendre. Arlequin regarde par la fenêtre et saute! Son masque voltige! La nuit seule possède ses traits de feu. Mais, dans la nuit, écartant toute influence humaine, seul et détaché comme un spectre, il voit toute droite son échelle rose entre les étoiles... Danseur merveilleux il s'y jette. Les anges entonnent un chant d'évasion. Il se retourne et tout le monde voit, à la place de son visage, un miroir, dans lequel, à cette heure indue, Dieu seul se reflète! Paris, le [mardi] 30 janvier 1923. La vie n'est qu'une gaffe et qu'une honte. La vie n'est qu'une pourriture. Aveugle et le coeur en feu, je cherche asile dans la nuit! Les lentes péniches ont un feu rouge, les ponts vénitiens **enjambent** l'onde. Humide odeur de terre... Les pelouses nocturnes délivrent leur âme, qu'enfant je comprenais. Madeleine! Madeleine! je crie vers toi! Vers toi, tendre et brûlante, je m'essouffle. Que ce cauchemar prenne fin! Est-ce là cette douleur que je suis venue chercher, imprudente, dans ma ville! Madeleine, je donnerais dix années, et des plus belles, de ma vie pour que tu ne partes pas demain, pour que je n'aie pas dans la poitrine ce gouffre de ne plus savoir où tu es. Horreur! tu seras toujours ma plus grande douleur parce que tu es ma vie. Je souffre... Ma vie n'est plus ici, cette ville me tue, je suis perdue, je voudrais partir! te rejoindre, Marcelle, toi qui connais celle-ci, toi qui, près d'elle, des nuits entières, entendis comme moi sa voix miraculeuse et vis son visage de feu et de génie. Une même tendresse pour elle en dehors de toutes les autres nous lie. Toi seule ¹⁵⁰

enserrer

cf (132).

- (238) environ, avions-nous oublié notre histoire? Vézelay? Une place-forte, voyons! Protégée par les remparts de Vauban tant de fois attaqués, toujours debout, **enserrant** la pente montante, étroite et sans issue de notre piton-promontoire rocheux. Nous allions renforcer nos fortifications en nous regroupant derrière nos murs ¹⁵¹

149. CHAIX Marie « *L'été du bureau* »

150. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

151. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

entourer

cf (95), (123).

entrer

cf (114), (121).

- (239) sais pas pourquoi sa mort revient toujours sur mon chemin. Je ne veux pas penser à ce jour, d'ailleurs je n'y pense jamais. Je préfère regarder la mer. Les piquets qui **entrent** dans l'eau, la mousse gluante sur les rochers et mes pieds qui peuvent s'enfoncer dans le sable jusqu'à disparaître. Je me bouche aussi le nez et je disparais sous la ¹⁵²
- (240) surprise des pivoinies flamboyantes, toutes têtes tendues vers nous. Le sureau, énorme et magnifique, grosse mariée en dentelles, a retrouvé sa beauté. La vigne vierge **entre** par la porte. Chant des oiseaux. Calme. Fatigue merveilleuse après une bouteille de mercurey. Enfin seuls. Je m'écroule, j'entends à peine, avant le sommeil, le ¹⁵³

envahir

cf (90).

filer

cf (108).

- (241) , il devient encore plus silencieux. Il prend un air gêné. Bref. C'est Pierrot passant. Dans le rêve, il est sur le balcon, tout habillé de blanc. L'avenue de Paris **file** jusqu'au Belvédère, elle est pour nous le résumé du monde. Il ressemble au jeune Faust. Alors, elles te plaisent ces chaussures, mon doux Pierrot? On s'accoude tous ¹⁵⁴
- (242) chuter le mot prolongation et qui a fait éclater le malentendu des dimanches. Un dimanche donc, par la fenêtre de l'atelier d'amour, sous les grands platanes qui **filaient** jusqu'à l'avenue, il y avait l'auto de mon père. C'était incroyable, mais elle était là, brillante, intacte, posée juste devant l'entrée de l'immeuble de To. J' ¹⁵⁵

152. FELLOUS Colette « *Avenue de France* »

153. CHAIX Marie « *L'été du sureau* »

154. FELLOUS Colette « *Avenue de France* »

155. FELLOUS Colette « *Avenue de France* »

- (243) flotte dans l'air. Je suis au volant du combi rouge, le pied sur le frein, prête à descendre la petite rue qui mène à l'épicerie puis après un virage en épingle à cheveux, **file** le long du Café de France. Je me retourne une dernière fois, passant la tête, le bras et l'épaule dans l'ouverture de la fenêtre. Je lève le bras pour te faire signe.¹⁵⁶
- (244) , entre le coude et l'épaule, avait doublé de volume. La peau paraissait tendue au point de rompre sur la grosseur qu'elle enveloppait. Tout le réseau des veines qui **filait** vers la poitrine avait acquis un relief inquiétant et maladif. Il y avait la douleur surtout. Les doses de morphine étaient régulièrement augmentées mais le mal¹⁵⁷

franchir

- (245) direction de mon village natal. Comment ai-je pu conduire, sans dommage, cet été-là ? Après l'autoroute que je quitte à Andance, dans un tournant de la route, qui **franchit** le piémont du Rhône, j'ai un assoupissement et le véhicule rentre, côté roc, dans un laurier dont je garde, le reste de l'été, une branche fleurie dans mon pare-chocs¹⁵⁸

frôler

- (246) saluer, c'est une belle marque d'honneur pour toute la famille, vous l'accueillerez d'une révérence. Tout cela dans le jardin de la Dar Zakine. Les branches du mûrier **frôlent** la fenêtre du premier étage. Mon grand-père est de dos. Les tables sont installées, nappes de lin et verres de Bohême, les bouquets de jasmin viennent d'arriver¹⁵⁹

fuir

cf (89).

glisser

- (247) vêtements forment de petits tas fragiles. Des choses légères d'été : sur le canapé, ce qui ressemble à une chemise ou un tee-shirt noir, une étoffe bariolée qui **glisse**

156. CHAIX Marie « *L'été du sureau* »

157. FOREST Philippe « *Tous les enfants sauf un* »

158. GUYOTAT Pierre « *Coma* »

159. FELLOUS Colette « *Avenue de France* »

le long du coussin, sur le tapis, une robe ou une jupe du même tissu enroulée à un pantalon beige. Deux mules blanches à talons hauts marchent vers le canapé. Un peu ¹⁶⁰

grimper

cf (93), (127).

- (248) en face la cuisine (elle-même n’ayant aération que par le garage) du chef d’atelier une porte vitrée faisait cloison avec le bureau de mes parents, et un escalier, **grim pant** au premier étage, donnait sur l’arrière de notre propre appartement : je me souviens que, dans cette chambre avec lavabo et baignoire où dormaient mes parents, un ¹⁶¹
- (249) pu nous montrer). La tour du treizième siècle aux marches en spirale permet d’accéder au grenier, où j’ai aussi installé proprement, sur des planches brutes qui **grim pent** dans un angle presque jusqu’au plafond, la totalité de nos livres, que l’appartement trop exigu ne peut accueillir : c’est ma première bibliothèque, le travail ¹⁶²
- (250) décolletée, les doigts qui courent sur le clavier, et ses cousines derrière elle, qui la regardent. Un tableau de Renoir avec les couleurs de l’Orient. Un mûrier **grim pe** jusqu’à la fenêtre en fer forgé du premier étage. C’est sa chambre. Sur le lit de gros coton blanc, il y a Jane Eyre et un napperon à broder, avec des poissons verts et ¹⁶³
- (251) Lozère. Somptueux et sec paysage de pierre et d’eaux torrentueuses. Les villes d’ardoise apparaissaient entre de dures collines roses, plantées d’arbres bas qui me faisaient penser à l’yeuse de Volterra. A Viviez, je ne vis rien. L’intérieur de la maison vaste et sans soin, la chambre presque nue moins le lit et l’armoire. Je posai mes valises. En les ouvrant, mes petites affaires dépayées envoyèrent le dernier souffle, parfumé de cuir et d’eau de toilette, de Paris abandonné. J’étais triste, car j’avais quitté mon amour pour la première fois, et je retenais mes larmes, comme un danger. Avidé du nouveau paysage, je me penchai à la fenêtre. Un arbre heurta mon front d’une branche humide et qui embaumait la nuit où, lasse et le coeur gros, je m’endormais, rêvant à toi. Au matin, je découvris un grand jardin, pelouses et fruits mêlés. Puis l’horizon de montagnes. Le côté usine, et le côté campagne qui est très beau. Les pampres **grim pent**

160. ERNAUX AnnieMARIE Marc « *L’usage de la photo* »

161. BON François « *Mécanique* »

162. BON François « *Mécanique* »

163. FELLOUS Colette « *Avenue de France* »

jusqu'au sommet. Les grappes bleues pendent comme de l'ombre. La curiosité empêche la tristesse. J'employai cette première journée, mon amour, à t'écrire, puis à me promener. A la fin du jour, je montai sur le coteau d'où l'on voit Decazeville et Viviez. Le soleil couchant cuivrait le roc pelé et charbonneux des montagnes. La brume scintillante des derniers rayons se mêlait aux colonnes de fumées. Elles montaient, soudain glorieuses, et dans une bourrasque, marquaient comme un feu qui lève le paysage. La terre des vallées était une chaudière d'où s'échappaient avec magnificence ces volutes mêlées à l'or du soleil d'automne, tandis que, grises et dures, les villes s'évanouissaient. Terre de Volcans. Pays du Dante. Toscane, je songeais à vous dans ce paroxysme de nuages et d'ors. Je cherchais en vain la flamme vive qui aurait dû soudain lécher les cratères sous le ciel. Je cherchais, au fond des vallées, le remous des âmes suppliantes. Lacs chauds ! Terres de feux,¹⁶⁴

(252) fenêtre de nos cellules, la conservent fraîche, même à midi. La nuit, le parfum des fleurs redouble. Comment pourrais-je ne pas penser à d'autres glycines, celles qui **grimbaient** sur la façade de notre maison, sur la terrasse d'où je regardais, enfant, le Rhône scintiller tout en bas de la pente couverte de vignes ? Chaque fois que je sors,¹⁶⁵

(253) et de soleil. On sortit à droite au bout de l'allée ornementale et on se mit à grimper. Au bout d'un kilomètre environ la charrette tourna dans un chemin de terre qui **grimpait** aussi, plus rudement, et bientôt on arriva. Jacques, qui s'était renseigné, apprit à Dora que l'endroit se nommait la Carrière Blanche, nom générique de cette¹⁶⁶

inonder

cf (111).

(254) l'hôtel, Ravel précise au verso que le trou indique sa chambre. C'est beaucoup mieux que Chicago, Los Angeles, l'été y règne en plein hiver, c'est une grande ville **inondée** de fleurs qui chez nous poussent en serre mais qui bordent ici les avenues sous une centaine de degrés Fahrenheit, les grands palmiers y sont chez eux. Et tant qu'on¹⁶⁷

164. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

165. ROUBAUD Jacques « *Nous, les moins-que-rien, Fils aînés de personne* »

166. ROUBAUD Jacques « *Parc sauvage* »

167. ECHENOZ Jean « *Ravel* »

jaillir

cf (120).

- (255) argentée de térébenthine (cette odeur aiguë attire les écrevisses invisibles, elles feront grappes, également luisantes, dans une balance attachée à l'arbuste qui **jaillit** de la roche volcanique), comme le trajet du neutrino depuis le coeur ou origine de l'Univers jusqu'à sa fin courbée en baguette de noisetier, en arceau du berceau¹⁶⁸
- (256) festin et espérant sans doute en récupérer quelques miettes, des vagues successives de martinets s'en venaient du ventre et du bec frôler la surface du bassin et que, **jaillissant** du mur, des fils électriques multicolores, maintenant en eau libre, s'ébattaient au gré du courant comme autant d'anguilles, méduses, pieuvres ou murènes),¹⁶⁹
- (257) sur le dos. Ils sourient quand ils me voient arriver. Ils ont du mérite. Au bout de mon corps effondré, ma tête est une montgolfière, un ballon bouffi et enturbanné d'où **jaillit** une touffe de cheveux jaunes. Je ne dis pas bonjour, je ne dis pas salut, je dis : Je veux un cappuccino. Et là-dessus tout le monde pleure. Nous ne sommes pas de bois.¹⁷⁰

longer

cf (103), (104), (105), (119).

- (258) jusqu'aux abords de l'hôpital. J'ai suivi le long couloir voûté du pavillon Elisa. La première fois je n'avais pas remarqué un kiosque à musique, dans la cour qui **longe** le couloir vitré. Je me demandais comment je verrais tout cela après, en repartant. J'ai poussé la porte 15 et monté les deux étages. À l'accueil du service de dépistage¹⁷¹
- (259) le siège près du hublot ; dans le train, le coin fenêtre. Regret que dans les trains d'aujourd'hui, il ne soit plus possible de rabattre les grandes fenêtres du couloir **longeant** les compartiments, de se pencher malgré l'interdiction en trois langues, quitte à attraper des escarilles. Détestables, ces chambres d'hôtel climatisées avec¹⁷²

168. LUCOT Hubert « *Frasques* »

169. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

170. VIOLET LydieDESPLECHIN Marie « *La Vie sauve* »

171. ERNAUX Annie « *L'événement* »

172. PONTALIS Jean-Bertrand « *Fenêtres* »

- (260) désormais mon regard. Il serait là, presque toujours absent, mais il serait le seul témoin de cette enfance posée au bord de l'eau, au bord de cette ligne tremblée qui **longe** le pays, du Nord au Sud, jusqu'au désert. Le soleil glisse sur les immeubles du cours de Vincennes. La Nation se met à prendre un air de fête. Les bus, les manèges, les¹⁷³
- (261) gêne entre eux ? Pourtant, ils ne se lassent pas de marcher côte à côte chaque soir, main dans la main, dans ce paysage de banlieue, la vallée de la Bièvre, la route qui **longe** le fort des Hautes Bruyères, et, quand la pluie se met à tomber, ils aiment se retrouver sous un même imperméable, joue contre joue. Elle a décidé de l'appeler « Marc »¹⁷⁴
- (262) me ramène chez ma mère, dans le Val-d'Oise. Je me réveille à Orry-la-Ville, à vingt kilomètres de la maison. Pas de taxi. Une gare au milieu des bois. Aucune route ne **longeant** la voie ferrée, je me retrouve marchant sur le ballast durant quatre heures, entre les rails, à guetter le bruit des trains de marchandises qui circulent en pleine¹⁷⁵
- (263) hennissement et partit vers nous au petit galop. Lorsqu'elle l'entendit hennir, Madeleine stoppa. Elle tira le chariot à travers la route jusqu'à la barrière qui **longeait** le bas-côté gauche. Elle avait oublié Jean-Marie, les chiens, les brebis. Elle attendait. Le bai arriva en trottant et s'arrêta en face d'elle. Les deux chevaux¹⁷⁶
- (264) chacune résistant à la vitesse. Devant le bourg, au lieu de la grande entrée par la Nationale, nous prenons la petite entrée, par le bas, chemin puis ruelle goudronnée **longeant** le canal de la Gervonde. Le long de la maison que je revois pour la première fois depuis l'été 1941 - où je suis dans les bras de ma mère -, avec ses contreforts sur la¹⁷⁷
- (265) met un peu de linge dans une petite valise, et nous voici partis dans la camionnette de l'École. Après Saint-Genest, nous prenons le chemin du Bois, qui, en son début, **longe** la Semène en amont de notre lieu de baignade : le Père me dit qu'un barrage est prévu qui bientôt doit engloutir notre vallée. Je reste deux jours auprès de lui qui me fait¹⁷⁸
- (266) de la direction : La prime de 10 % dite prime d'atmosphère, n'intéresse que les ouvriers travaillant à chaud. La situation des ajusteurs installés dans l'allée qui

173. FELLOUS Colette « *Avenue de France* »

174. WINOCK Michel « *Jeanne et les siens* »

175. ERNAUX AnnieMARIE Marc « *L'usage de la photo* »

176. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

177. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

178. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

longe l'atelier d'outillage ne peut se comparer à celle des ouvriers travaillant sur les gros piliers ou manipulant des pièces chaudes. Cette situation fera du reste l'objet ¹⁷⁹

- (267) , ce fut l'effervescence, la précipitation. On me délogea de mon coin-sommeil pour fourbir une chambre accolée à une ancienne grange dans un bâtiment modernisé **longeant** un des côtés de notre jardin, utilisée parfois par des amis. C'est seulement quand on transporta un deuxième lit, semblable au mien, qu'Yvonne me dit en passant : ¹⁸⁰
- (268) , légèrement vers le haut. C'est là que s'ouvrait ma fenêtre préférée, juste en face de ma table de travail, à quatre ou cinq mètres devant moi. Une glycine précoce en **longeait** le bas. Ses sarments bruissaient au moindre vent. Plus loin, la cime d'arbres encore dénudés m'offrait un alphabet à déchiffrer. Mes pensées naviguaient vers un ¹⁸¹

monter

cf (91), (101), (105), (106), (108), (109), (115), (129).

- (269) rétablir cet ordre, installer mon futur, et non pas revenir sur les traces de mon évolution pour la nier, la supprimer - et plus, pour moi, la route **monte** et le paysage s'élève, alors qu'à partir de Castres nous descendons vers Montauban. Chez mes amis, devant leur jeunesse - ils viennent de se marier -, mes forces se réduisent à nouveau et ¹⁸²
- (270) pins, endroit qu'elle avait imaginé comme sa destination matérielle finale, depuis sans doute le moment où elle avait cessé, perdant la vue, de le voir. Sur le chemin **montant** de la colline, en prenant possession du lieu, mon père avait planté une allée de cyprès, qui pendant de longues années restèrent minuscules, n'arrivant pas à extraire ¹⁸³
- (271) être tension vers un bonheur encore concevable. Je sais où il est, ce week-end. Dans le Loiret, près de Châtillon-sur-Loire, dont je revois encore la rue principale **montant** vers l'église, la charcuterie où j'allais avec les enfants (quand, la dernière fois, en 84, 85 ?). Je sais avec qui il est, la famille E. Donc, imaginer, imaginer, ¹⁸⁴

179. SONNET Martine « *Atelier 62* »

180. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

181. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

182. GUYOTAT Pierre « *Coma* »

183. ROUBAUD Jacques « *Poésie : récit* »

184. ERNAUX Annie « *Se perdre* »

- (272) vit là dans un vaste studio aux murs décorés de peintures, de marionnettes, de masques du théâtre japonais et italien. L'étroit escalier entièrement tapissé de coco **monte** également à une salle de 50 m² environ, avec une estrade de scène sous une haute verrière. J'entends des frôlements, des frottements, des éclats de voix gutturaux¹⁸⁵
- (273) footballeurs s'entraînent sous les projecteurs, l'arrière du restaurant se prolonge d'un muret surmonté d'un grillage. Muret en ciment, non pas mur en pierre, l'herbe **monte** très peu, toutefois je vois là le bas du mur herbeux à escargots dont la pensée ne me quitte pas depuis 60 ans, sans que ce soit un souvenir d'enfance. Le mot foin -¹⁸⁶
- (274) éblouissantes couleurs en un fond plat du monde et de nous- mêmes -, Suzanne Jacob isole un chemin d'herbe contre une maison qui pouvait sembler abandonnée... l'herbe **monte**, mouillée, contre la granulosité sable, salpêtre, calcaire du mur aveugle. Il se peut que « nous », vers 1938, prenions cette voie entre des parcelles champêtres¹⁸⁷
- (275) aimable, car le square parisien continue de reposer en moi. Campeurs, plaque d'août Dans l'été 1938, des campeurs sans visage : leur jeunesse. Le champ du bas **monte** d'un cran, surcroît de vie dû à leur tente (que nous ne voyons), à l'herbe fraîche imaginée dans la nuit. « Nous » les avons autorisés à camper dans ce pré. Passant outre¹⁸⁸
- (276) contractuelle qui s'entêtait à me faire traverser en se trompant de prénom : « Alors Laurence, encore en retard. » Tout. Tout pour ne pas faire ces derniers mètres, qui **montaient** vers le bâtiment au fronton austère, « République française - École élémentaire de garçons ». Lorsque j'étais condamnée aux journées de classe, je rentrais¹⁸⁹
- (277) en penses ? Je les prends quand même ? » Sur le chemin du retour, il m'a fait rire, pour une raison qui m'échappe à présent. Il ne me reste plus qu'une sensation ; la rue qui **monte**, la bouche tendue par le froid, la nuit tombée, et nos rires un peu nerveux, ma main dans la sienne. Puis, je revois l'air amusé de ma mère, la boîte à chaussures ouverte¹⁹⁰
- (278) 5. Jacques Jaubert note en introduction : « Georges Perec a affronté sans cravate les assauts de la célébrité. Il avait gardé sous sa veste un chandail et un tricot

185. LANG Luc « *Les Indiens* »

186. LUCOT Hubert « *Frasques* »

187. LUCOT Hubert « *Frasques* »

188. LUCOT Hubert « *Frasques* »

189. BOULOUQUE Clémence « *Mort d'un silence* »

190. BOULOUQUE Clémence « *Mort d'un silence* »

à col **montant**, comme pour prouver que le prix Théophraste-Renaudot ne modifiait pas son attitude en face des "choses ". » Suit un court résumé du roman. * J'ai écrit avec colère,¹⁹¹

- (279) le jardin (assez aberrante folie architecturale qui, au sol, offrait la surface d'une guérite exigüe, mais dont le plafond, constitué d'une plaque de verre dépoli, **montait** jusqu'au toit même de la maison), et celles du rez-de-chaussée, que redoutaient un peu les enfants parce que, pour accéder à la cuvette, il fallait au fond du lieu¹⁹²
- (280) pas dans le département ?, pas en France ?, pas au monde ?) d'escabeau assez haut pour permettre d'atteindre le réservoir à l'endroit assez invraisemblable du boyau **montant** jusqu'au toit où le plombier de l'époque avait cru bon de l'installer, en même temps qu'en ce 1er août 1914 il entendait au loin sonner le tocsin et, distrait dans son¹⁹³
- (281) fabrication. À quoi tiennent les choses, a-t-il songé, s'immobilisant au milieu du chemin, la porte des toilettes sur sa droite et, à sa gauche, le départ du petit sentier **montant** à travers la forêt vers la réserve de bois. Et comme le temps passe, oui, comme il file, a-t-il encore pensé, s'apercevant seulement alors que, dans la partie du¹⁹⁴
- (282) encore que tout ça ? Quoi qu'il en soit, sans bien s'en rendre compte, sans trop l'avoir voulu ni décidé, il s'est retrouvé engagé dans le sentier qui, à travers la forêt, **montait** un peu plus loin sur sa gauche vers la réserve de bois. Sachant bien, au fond de lui-même, qu'une éventuelle présence en ces lieux de Julie (ou d'ailleurs de qui que¹⁹⁵
- (283) et me frayai un chemin comme si je savais exactement où j'allais et que m'y rendre ne me posait aucun problème et je ne me trompai pas car sous un grand escalier en fer qui **montait** à l'étage je trouvai une place d'où je pouvais tout observer sans me faire remarquer ni que personne ne surgisse dans mon dos et il me sembla à cet instant que j'avais¹⁹⁶
- (284) amoureuses, comme dans un merveilleux voyage de noces. C'est ainsi que je vis Arles ! Tarascon, le Paradou et sa halte en plein champ, en pleine Provence, et ces Baux incroyables, hérissés sur la montagne, pendus sur la gorge d'enfer,

191. PEREC Georges « *Entretiens et conférences I [1965-1978]* »

192. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

193. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

194. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

195. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

196. BOUILLIER Grégoire « *L'Invité mystère* »

dans la vallée même des olives. Nous couchions dans la boulangerie, un lit haut sous un édredon rouge, et le vent âpre, le mistral, soufflait la nuit au croisillon de la fenêtre basse. Nous marchions sur les routes entre les carrières qui ressemblaient à des pierres cyclopéennes, et nous éventions de paysage et d'air déchaîné notre grand amour rêveur, qui se vivifiait à la marche et prenait des racines neuves et profondes dans le sommeil raidi des lits étrangers. C'est alors que nous gagnâmes Marseille, Notre-Dame de la Garde ! une prière pour ceux que j'aime, la Canebière colorée, la Joliette infernale, les admirables et lointaines collines et la route de la corniche où je reconnus la Méditerranée, l'hôtel de la Réserve dressé en haut de ce jardin soigné qui **monte** sous les pins maritimes, une admirable terrasse dont le vent de mer fait battre les stores. La table était dehors contre le balcon de pierre, quelques violons rythmaient les rengaines de Paris, et la mer se déployait énorme à nos pieds, énorme, avec de secrètes couleurs, des ondes violettes dans le crépuscule proche. Un phare la balayait, déjà blême. Sa faux coupait les crêtes molles, un tango lointain se brisait sur les lames... J'envisageais la vie faite pour l'aventure ! Marcelle ! Combien l'amour de cette exquise jeune femme, durant notre voyage où elle affichait vraiment un peu trop notre scandaleuse liaison et notre accablant bonheur de jeunesse, ne me donna-t-il pas de joies vaniteuses ? J'avais l'impression d'un enlèvement romantique et merveilleux, et ma vie d'un coup se trouvait comblée et riche de ce cadeau surhumain qu'est un corps avec son âme. Ce soir-là, justement, à la Réserve de Marseille, je sentis en mon cœur une joie aventureuse et folle prendre voile, et tandis que¹⁹⁷

- (285) étais heureuse que tu voies ce qui m'a empoisonné l'âme et les sens, cette grande femme, fleur très élancée à tige souple, cette grande femme voyante, terrible, ridicule et géniale comme la vie même, et je vous unissais soudain dans un même amour de vivre. Vivre. Ah ! certes, et combien Madeleine, combien, quand, de ta voix dure, tu martèles le reniement de ce que j'aime. Tout ceci cependant, s'approche de la mort. Le bas suicide pour te prouver mon amour, et que je ne redoute aucun jeu. Le [mercredi] 10 mai 1922. Aveux. Le bonheur de l'été me vient comme un cadeau. Cette subite joie de vivre dans la chaleur. L'éclosion instantanée des feuillages, prêts dans leur gaine depuis l'hiver. Nos arbres, en une nuit, se sont couverts comme une tapisserie profonde et, dedans, les oiseaux chantent. Les premiers papillons, tulle incertain plus que des ombelles, volent sur la pelouse haute, et les lilas **montent** en gerbe chargée d'odeurs. J'aime la vie. Elle me monte à la tête, elle m'envahit. Elle surpasse ses promesses comme une maîtresse follement amoureuse et qui ne craint plus de trop prouver son amour. J'aime la vie et elle m'aime. Je sens sur mes joues ses longues caresses,

197. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

et dans mon regard, le regard d'ami de sa lumière merveilleuse. La jeunesse que je possède à son maximum est certes mon premier bonheur. Peut-être n'est-il guère exceptionnel, puisque nous l'avons tous, mais je crois que ceux-là sont assez rares qui s'en aperçoivent et s'en réjouissent autant que moi. Le tort des jeunes gens est de vouloir vieillir pour mieux connaître la vie et atteindre plus d'indépendance. Mon seul regret à moi est de ne pas avoir commencé plus tôt. Je n'attends rien de meilleur et je sais que rien de meilleur ne me viendra. Ce moment-là est unique où, solide et sûre de moi sur mes deux jambes souples, âgée de vingt-¹⁹⁸

- (286) , et ainsi, peu à peu, oublient leur rancoeur et leurs déceptions. Ils finissent par croire que, s'ils ont quitté Paris, Rome, Londres, New York ou Vienne, c'est qu'ils n'aimaient point ces villes et non que ces villes ne les acceptèrent pas. Entre eux, ils se racontent mille détails de leur vie antérieure, ils croient que, s'ils voulaient, le monde serait à eux. Rassasiés de tout ce que refusèrent les sociétés, les éditeurs et les carrières, ils pourrissent et germent doucement au soleil de la côte, à l'ombre d'un cactus difforme comme eux-mêmes, tandis qu'un maître d'hôtel échappé du bain leur présente, au son de l'orchestre, une addition de 300 francs pour une côtelette. [10 mai 1923] Les fleurs du jardin sont innombrables, c'est un paysage de fleurs, marguerites jaunes et coquelicots. Le vent doucement les ploie avec un murmure soyeux. Il fait gris et la muraille rocheuse comme une muraille de Gustave Doré **monte** au ciel. Jeudi de l'Ascension partagé entre le sommeil et l'écriture. Le désir du travail renaît soudain en moi avec la précipitation des derniers jours. Dans vingt jours, je serai à Paris. Triste retour, combien j'y vais sentir l'absence de ma mère bien aimée. La vie courte me paraît bien lourde et je m'y avance de force, sans aucune joie. Je suis plus triste que personne au monde ne peut le savoir. J'ai vraiment tout perdu et rien ne me distrait. Il est curieux de penser qu'aussi mauvais enfant que je pouvais paraître, je ne vivais réellement et absolument que pour ma mère, par rapport à elle. La joie de lui raconter mes aventures était toute ma joie. Beaucoup peuvent se prendre à mon apparente gaieté, et ainsi j'évite qu'on me plaigne. Mais pour abandonner même la poésie, il faut que je sois bien lasse de tout. Mère chérie! Mère chérie, qui donc aurait pu deviner, puisque l'une et l'autre nous l'ignorions, que tu étais¹⁹⁹

- (287) buts m'échappent, l'utilisation de la vie m'apparaît bien vaine. Qu'ai-je besoin de lutte, d'argent, de succès? Tu n'es plus là, ma mère, pour t'en réjouir. Mon seul bonheur n'était-il pas ta fierté? Un soleil de fin d'après-midi touche, magique, le haut de la muraille rocheuse où s'agrippent quelques verdures de

198. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

199. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

pins, légères comme des chevelures. Le jardin groupe ses odeurs, les noue d'une herbe comme je faisais autrefois pour les poupées de coquelicots. Longtemps persistera dans mon souvenir l'odeur merveilleuse de la ferme, alors qu'au retour fatigant de Nice, on entrait dans l'avenue sombre, bordée d'eucalyptus, et que les petites giroflées blanches se dégageaient. Après, il y eut l'eucalyptus lui-même et maintenant, les fleurs d'olivier. Blanches étoiles minuscules comme les étoiles que l'on met dans les potages, elles sèment le sol et déposent sur lui cette résille qui tombe des arbres en parfumant la route. Malgré que le chemin **monte**, raide et raboté, toutes les odeurs qui venaient à notre rencontre étaient si fraîches et renaissantes qu'on le gravissait sans peine. La lune au coin des maisons chassait les nuages. Alors, la paix divine qui vient de la campagne, où qu'elle soit, vous pénétrait tellement qu'on ne pouvait pas, soudain reniant la mort, s'empêcher d'être heureux. Calme ! calme petite maison sur sa colline. Les oliviers sacrés poussent au pied de ta forteresse. Les champs fleuris t'entourent. Des massifs de capucines en sentinelle surveillent l'escalier, et l'énorme crapaud invisible chante et vit dans leur ombre, sous une plante piquante comme les plantes du sud et qui donne de grandes fleurs blanches, inquiétantes et sans doute douées d'un peu de poison. Les fleurs du crapaud. Cette petite maison, oui, j'y rêverai longtemps, et sans doute n'y reviendrai plus ! Le train de mardi m'emporte avec mon romantisme vers Paris où je dois vraiment vaincre et vivre. Lassitude et tristesse, mes compagnes ! et toi Poésie qui²⁰⁰

- (288) y étions des personnages de D'Annunzio. Mais ce soir, j'oublie tout pour être inquiète de Marcelle - ô âme changeante des Poètes, vous ne méritez que la confiance du vent. Girgenti. Le 29 septembre 1923. Samedi Ce pays, angoissant déjà jusqu'aux larmes, devient l'enfer lorsque, sans nouvelle de son amour, on se sent délaissé du monde entier et de la bonté humaine. Girgenti, l'ancienne Agrigente ! Te doutes-tu, Marcelle, des larmes que j'y verse ce matin, tandis qu'un ciel plombé et pâle couvre l'horizon des temples. Une incroyable musique militaire joue au tournant de la rue couleur de sable. Ses cuivres, à travers mon sommeil, me déchiraient déjà les nerfs. Je suis revenue à quatre heures dans ma chambre. La lune levée tard éclairait les vallonnements de ce désert qui, face à la mer d'Afrique, garde en ces plis les quatre temples grecs au milieu de ses sables, de ses herbes calcinées, de son infernale splendeur. La ville étagée **monte** à 350 mètres au-dessus de la mer qui regarde la côte d'Afrique. Cette mer est si pâle, bleue à cause de la chaleur et non plus ce bleu soutenu de l'autre Méditerranée européenne. J'aimerais, dit Olga hier, avoir au bord de cette mer une maison avec des terrasses blanches, une grande salle de bain, une chambre pour toi, une chambre pour moi, et des matelas sur le toit. Non,

200. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

elle n'est pas de cette couleur à cause du ciel, comme tu dis, mais à cause de l'extrême chaleur. Je pensais au vers de Baudelaire [[où se prélassent l'éternelle chaleur]]. Notre trajet de Palerme à Girgenti fut insensé. Dès que le train eut quitté la mer pour traverser l'île de la côte européenne à la côte africaine, un orage éclata dans les terres et sur le train. Nous étions entrés dans un pays d'Égypte avec uniquement des vallonements de sable brûlé, sans aucune autre végétation que des oliviers maigres, rabougris par le soleil. Des²⁰¹

- (289) ce regard qui le touche, il se tourne, retourne, contemple à son carrelage une échelle d'argent, et, en vain, essaie de la gravir. Les maisons abritent ces pianos grêles des villas meublées, station d'hiver où ils moisissent et s'enrouent. Un soir, on les ouvre... ce soir, et montent dans la nuit (où le moindre éclat de rire venu de la vieille ville ou des cafés de la place d'armes, sous les palmiers, nous fend le cœur) les nocturnes et les mélodies que ma soeur, jeune fille, nous jouait à la campagne. Un vent d'été faisait osciller les bougies, je me souviens, mon père et ma mère levaient leur visage sous la lampe et la sécurité de leur voix... Se peut-il, mon Dieu, que je ne les revoie jamais, et que leur corps, sous terre, se défasse? Le cimetière de Billancourt, les tombes... Il n'y a plus maintenant que les aboiements des chiens, les grenouilles, un chemin de pierre blanche qui **monte**. Je quitte demain ce paysage... Je verrai la lune du train Elle m'accompagnera comme dans mon enfance alors que, m'ayant suivi pendant toute la promenade, elle revenait nous attendre sur le toit de la maison. Adieu Villefranche... Adieu ma rade... Où trouverais-je cependant un plus beau paysage, plus apaisant, plus poétique que celui-ci? Les clairons des chasseurs sonnent le couvre-feu. Il faut laisser la lune seule. Le sommeil qu'elle dégage est trop près de la mort. Le [jeudi] 1er mai 1924. Paris. Une belle date. Journée romantique et chargée de pluie. Les nouvelles feuilles embaumaient ce vernis du printemps que l'orage leur pose. Les fleurs en exil dans nos vases s'étiolent. Réagir! toujours réagir, comme si agir ne suffisait pas. Un jour viendra-t-il où agir suffira?... Alors cette action s'appellera la mort, hélas... j'espère, nous nous y complairons. Maintenant, c'est la mort des autres qui nous pèse²⁰²

- (290) sauvage du Vercors. Presque pas de circulation : après trente-cinq kilomètres tortueux, parcourus en une demi-heure à peine, nous arrivâmes au chemin de terre qui **monte** à La Coche. C'est là où je voulais commencer à marcher. Le chemin était fermé : exploitation forestière en cours. Ce n'était pas la fin du monde. À cinq kilomètres de là²⁰³

201. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

202. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

203. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

- (291) à la carabine et fabrique de pommes confites, se repose entre les commandes sur une pierre chaude à gauche de sa baraque et ses jambes nues sur le bord du chemin qui **monte** de la plage ; sa grosse bouche rose fané, ses mâchoires avancées en mufle, serrées dans un haillon au blanc encrassé par la friture, ses seins, gros et frais, bondissants²⁰⁴
- (292) écrit. Ils me reçoivent souvent, je me sens bien chez eux - ils viennent chez moi souvent. L'Été, grandes baies ouvertes sur la rue populeuse, qu'on pourrait croire **montant** du Bosphore, avec les boutiquiers, les artisans, travaillant autant dehors que dedans, des enseignes lumineuses orientales, des présentoirs de pâtisserie avec²⁰⁵
- (293) à l'intérieur, de larges pièces, avec de grandes baies vitrées, des verrières, un escalier central, en bois massif, clair et lustré, derrière la maison, le chemin **montant**, au niveau de son toit. Sous l'Occupation, dans les dernières semaines, quand les troupes allemandes, refluant d'Italie et de Provence, remontent vers le Centre²⁰⁶
- (294) Prêtres, chantres et fidèles chantent un office de reconnaissance à Dieu, pour la libération de la France. Entre Condrieu et Chavanay, à l'intersection d'un chemin **montant** entre les vignobles, un chien traîne son arrière-train broyé sur la ligne de terre qu'il déplace jusqu'au milieu de la route bombée : par la vitre baissée, je l'²⁰⁷
- (295) coussins de cuir noir. Cette fois, sur la place au fond de quoi est l'hôtel, notre mère me prend par la main : une foule s'amasse autour de l'escalier en demi-cercle qui **monte** à l'hôtel des PTT ; sur une marche, une petite femme brune habillée de noir, très ramassée sur elle-même, cheveux assez longs, robe assez courte, un bébé entouré de²⁰⁸
- (296) en Ardèche, et, vers le Nord-Ouest, Dunières en Haute-Loire. Au tout début des années 50, la ligne n'est plus qu'une ligne de marchandises ; vers Dunières, la ligne **monte** haut dans le massif qui sépare la Haute-Loire de l'Ardèche : beaucoup de tunnels, une locomotive qui, à des heures régulières, rejette beaucoup de fumée et siffle et²⁰⁹
- (297) , sur la gauche, une fontaine de pierre dans une vasque de pierre avec une Vierge ; en face, un escalier de pierre avec balustrade de fer forgé et hautes

204. GUYOTAT Pierre « *Coma* »

205. GUYOTAT Pierre « *Coma* »

206. GUYOTAT Pierre « *Coma* »

207. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

208. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

209. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

boiseries qui **montent** au palier du premier étage. À droite, on descend par quelques marches de pierre dans la grande cuisine dont le dallage bleuté nous donne le temps qu'il va faire, humide²¹⁰

- (298) est occupé par une grande malle de bois noir avec ferrures dorées, le « trésor » de la maison -, vers le hall. Dans ce petit salon, la bibliothèque, dont les rayonnages **montent** jusqu'au plafond sur deux murs et au-dessus de la porte. Un placard mural contient des cartes, des guides Baedeker, des plans de toutes les villes d'Europe d'entre 1²¹¹
- (299) commode Empire, cheminée Empire avec trumeau à scène romaine, toilette Empire ; le carrelage non vernissé de cette grande chambre aux grosses poutres un peu basses **monte** de l'intérieur de la maison, depuis la porte jusqu'aux deux fenêtres qui s'ouvrent sur les moraines boisées. Au fond du couloir, l'unique et petite salle de bain, un²¹²
- (300) ; mais il faut quitter l'eau, rechausser sur la rive spongieuse les gros souliers de marche, pataugas bientôt, que je sais lacer depuis la Libération. Dans le chemin **montant**, quelques flaques sombres où gigotent des salamandres jaune et noir ; plus haut, les clairières et leurs souches écorchées, au bas desquelles nous choisissons les²¹³
- (301) une étrangeté peu ou mal partagée par d'autres, qu'il faut rendre universelle, comme soi-même. Au Collège, dans la grosse chapelle de style byzantin, avec son autel **montant** vers le doré, et sa chaire suspendue, je suis maintenant placé au milieu de l'assistance : les Minimes, sur le devant, répondent et chantent sans réserves, de leur²¹⁴
- (302) les murs, les fresques que l'artiste enfant y avait certainement laissées. Elles auraient fait notre fortune. La rue Notre-Dame-de-Lorette est en pente. Elle **montait** à ma droite et l'autobus 74 y grimpait, à grand bruit, avec un bruit d'autobus qui gravit une pente. En passant devant le 56, il reprenait son souffle, si j'ose dire,²¹⁵
- (303) et l'eau, un vaste potager. Il fournissait tomates, poivrons, salades, aubergines et tutti quanti. Un puits. Une petite cabane. Sur l'autre rive, une vigne encore, **montant** vers une colline, montée d'une ruine. La rivière, le gros ruisseau, le «

210. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

211. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

212. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

213. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

214. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

215. ROUBAUD Jacques « *Impératif catégorique* »

ru », entre les deux. Quelques pierres plates interrompaient le cours, à quelques pas de la²¹⁶

- (304) l'action, enfin ! C'est un abcès qui crève et me porte au summum de l'euphorie. Instantanément, je sais ce que je vais faire : cacher mon vélo dans la haie du sentier qui **monte** au Croc, courir à travers le champ de maman Phrasie, passer dans celui du père Rousseau, dire ce que j'ai à dire, puis, en douce, redescendre la pente, reprendre mon vélo²¹⁷
- (305) et Georgette... Quelque chose se trame. Il va y avoir des remous. Pas le temps de placer un mot. Il m'a prise aux bras et entraînée vers sa voiture. Le long de la rampe qui **monte** vers la rue, ses paroles chaotiques exposent l'ampleur du désastre. Piqué au vif par l'appel de maître Blumel, il a téléphoné aux Zervos. On a d'abord répondu : "Ces²¹⁸

naître

cf (97).

- (306) était : vieilles pouffiasses, mais les anges féériques que de la salle poivrots prolos vachers mineurs trappeurs au nez gelé VOYAIENT. Sur la très agréable terrasse **née** du trottoir élargi une serveuse vient dans le soleil. Au bord de l'ombre, qui fait COUP DE COUTEAU, elle débarrasse en vitesse des verres un peu sales, éb ranl e une ca²¹⁹
- (307) à monter sur une marche en bois, elle appartient au pont ; au-dessous, le monde est végétal (lotus). Les deux groupes marchaient dans l'herbe ; les marches, le pont **naissent** du vert ; très probablement, la nature tragique de ce bref déroulement (pont mitrailable ? les deux enfants quittent à jamais leur mère, au Sud-Vietnam ?) tient à²²⁰
- (308) alors que j'ai abandonné ce livre pour un retour au salariat offrant à ma fatigue crépusculaire, hors du building de banlieue, Trois Marronniers dans un jet de roses **nées** de l'asphalte devant le Maine-Anjou de Vanves -, le quai de la Rapée érigera ce soir la maison perdue qui diagonalement s'oppose à une enluminure : Notre-Dame-de-²²¹

216. ROUBAUD Jacques « *Parc sauvage* »

217. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

218. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

219. LUCOT Hubert « *Frasques* »

220. LUCOT Hubert « *Frasques* »

221. LUCOT Hubert « *Frasques* »

- (309) eau à Venise est souveraine. Son ciel quand il vient d'être lavé par la pluie est d'une luminosité incomparable : un ciel d'eau pure. Venise, une cité conquise sur la mer, **née** d'elle. Je me souviens d'y avoir accédé par bateau, venant de Grèce ; une émotion intense m'a saisi, accompagnée d'une étrange fierté comme si la Dogana m'accordait ²²²

naviguer

- (310) après l'accablant voyage. Paris-Rome... Etait-ce la présence, au milieu de tant d'hommes, d'une femme blanche et délicate venue des mêmes villes que moi et m'apportant cet adoucissement d'un corps comme le mien et d'une vie frêle. Etait-ce rien d'autre que cet accord soudain avec le bonheur dont on ne se méfie plus, cette trêve qui permet de sourire et de s'étendre sans se soucier de l'avenir, sans songer à la mort. Dès lors, je fus beaucoup plus heureuse et je retrouvai mon Capri du premier séjour. Peut-être avais-je trop désiré d'y être ? Mon arrivée à Naples restera longtemps pour moi un exemple du bonheur. Après, je l'ai dit, cet accablant voyage, mon impatience d'être à Rome, Rome, enfin dans sa campagne blanche qui sentait l'herbe brûlée, l'insolation en traversant devant le musée des Thermes puis le trou nocturne et frais que fut, une fois les portières de toiles jaunes soulevées, le hall du grand hôtel où **naviguaient** au plafond des lustres plus confus, à mes yeux, que de flottantes et impalpables méduses aux yeux d'un noyé. Je commandai du thé au citron et sombrait dans une bergère, comme une brute qui vient de recevoir un coup sur le crâne ou une balle de plomb. Rêves ! Rêves, j'étais à Rome, j'avais quitté Marcelle, Marcelle, mon amour. J'avais sous ma main son télégramme reçu en gare de Rome. Cher amour, une peine était en moi, une angoisse. Encore une fois, j'avais eu ce courage peut-être navrant, peut-être irréparable, de la quitter, et, sous mes paupières fermées passa à nouveau le visage de Maman et le geste de sa main triste alors qu'elle me dit adieu à la gare de Lyon... Qui sait ? Qui peut savoir ? Rome ! Rome, la ville des Papes, la ville de mon Père, le Colisée. Je le devinais, avec les taches dures de ses portes romaines, *accroupi* dans l'implacable soleil, se faisant ombre à ²²³

parcourir

- (311) suit l'oiseau dont il dessine les arabesques. La couleur du trait est celle de son plumage. 312. Trace d'une limace géante, une large ligne visqueuse et incolore

222. PONTALIS Jean-Bertrand « *Le Dormeur éveillé* »

223. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

parcourt une exposition, s'accumulant devant les oeuvres où l'animal s'est attardé. 313. Situé au milieu d'une salle obscure, un projecteur qui tourne lentement sur lui ²²⁴

- (312) bande de papier blanc est installée en ruban dans une lente rotative. Un corps est dessiné. Le mouvement l'anamorphose. La bande est ensuite déployée. Un seul trait **parcourt** la feuille, arabesque d'un sujet méconnaissable. 436. À la recherche du temps perdu est récrit en français académique. 437. Trois murs d'une pièce sont vides. ²²⁵

partir

cf (91), (106), (115).

- (313) est pour Marie-Blanche. Je vais gagner. Autour de nous, les élèves nous cachent du maître qui surveille la cour. Nous sommes derrière les cabinets, là où le sol bitumé **part** en pente douce vers un petit mur en ciment. La cloche vient de sonner. Ceux qui ne mangent pas à la cantine commencent à affluer et viennent grossir les rangs. J'ai peur ²²⁶
- (314) paysage, cachés partiellement par la silhouette d'un homme qui semble tenir un pinceau. Huile sur toile, 359 X 598 cm. - La Danse au Moulin-Rouge : des rayons verts **partent** d'un centre vide situé en haut à droite du quart inférieur gauche du tableau. Huile sur toile de lin brut, 298 X 316 cm. 420. Les visiteurs d'une exposition ont rendez ²²⁷
- (315) lancer le ballon-pomme et la petite fille à chevelure orange à noeuds tend les mains pour le recevoir : le mouvement du projectile est signifié par des pointillés (bleus) **partant** des mains du lanceur, entre lesquels est écrit « HOP » ; c'est beau) étaient très rapidement trempés. Mais, grâce aux rayons du bon soleil skyein, ils séchaient non ²²⁸
- (316) j'ai passé mon enfance il y avait un sureau qui devait être assez vieux. Un vrai tronc, tranché à environ un mètre vingt du sol, formait une sorte de plate-forme d'où **partaient** des branches hautes et fournies, assez robustes puisqu'il était possible d'y grimper. Cet inhabituel sureau était mon refuge, le premier arbre que j'aie jamais ²²⁹

224. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

225. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

226. BOUILLIER Grégoire « *Rapport sur moi* »

227. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

228. ROUBAUD Jacques « *La Bibliothèque de Warburg : version mixte* »

229. CHAIX Marie « *L'été du sureau* »

- (317) réveil je la récupérais en tâtonnant, la réemboîtais sur ma tête. Avant de quitter la chambre, j'ai regardé par la fenêtre : la petite place et les deux rues qui en **partent**, de chaque côté d'un immeuble en pointe, s'évasant à la façon d'un paquebot en train de fendre la mer, dans une perspective de fuite, fréquente dans les grandes villes ²³⁰
- (318) inscription là où je pensais lire en levant les yeux « RENAULT ». Rendu anonyme, comme si c'était possible. Ne doutent de rien. Repéré le bout de la rue du Point-du-Jour, qui **part** en face. Tourné encore une fois à droite, enfilé alors la rue Nationale, du neuf construit déjà, jusqu'à la Seine, et à droite sur le quai de Billancourt, devenu de ²³¹
- (319) devint mon royaume. J'y ai trouvé beauté, luxe, sérénité. J'ai aimé ses boiseries fendues et tordues, ses pans de mur tapissés de toile de Jouy, ses rideaux amples **partant** du plafond pour requinquer sur un plancher brunâtre ciré à outrance, ma table de travail plus longue que mes deux bras écartés et surtout mon lit, à sommier (ainsi nommé ²³²

passer

cf (91), (100), (116), (117).

- (320) couches atmosphériques. Le boîtier capteur-émetteur de ladite sonde a dévalé le ciel, pour s'échouer, accroché entortillé par son antenne, sur un câble THT qui **pass**e juste au-dessus de la route privée, protégée, secret défense, qui relie l'aéroport d'Orly à Paris, pour les convois officiels de ministres, présidents, chanceliers ²³³
- (321) affale sur le tapis, on souffle, on halète, l'hilarité nous prend, sur le dos, les bras en croix, les yeux voguant sur les lambris veinés du plafond. Je vois la route qui **pass**e derrière la maison de campagne de l'oncle Roland, près de Montargis. Robert qui me tient juché sur le trop grand vélo vert, sa main droite sous la vieille selle en cuir ²³⁴
- (322) sa surface. Je bois du rosé de Provence dans un verre au cul carré (CUL CARRÉ, REMPART BLANC), à 17 ans j'étais devenu l'habitué des tavernes rurales. La route d'herbe **pass**e la porte. L'herbe est mer, soleil, pluie. Un vélo brûle contre

230. ERNAUX AnnieMARIE Marc « *L'usage de la photo* »

231. SONNET Martine « *Atelier 62* »

232. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

233. LANG Luc « *Les Indiens* »

234. LANG Luc « *Les Indiens* »

le mur où s'ouvre la porte du bistrot campagnard, maisonnette parmi d'autres. Depuis 45 ans je me répète²³⁵

- (323) main quatre silhouettes s'allongent. La photographie m'a accompagné trente ans partout ; si usée qu'elle se sépare presque en deux morceaux, d'une ligne de fracture qui **pass**e juste au-dessus des yeux. -b- La deuxième de face : souriant, l'été de sa mort. (ii) Trois bulletins scolaires du lycée Saint-Louis : -a- Bulletin trimestriel de l'²³⁶
- (324) rien, moi, c'est pas moi qui l'ai construite, cette fichue baraque : il y avait apparemment des tuyaux, déjà pourris sans doute, encore tout en plomb j'imagine, et ils **passaient**, ces tuyaux, ils **passaient** par le plancher de la salle de bains qui est aussi le plafond de la cuisine, tu veux un dessin ? Quoi ?, mais non je ne m'énerve pas, laisse-²³⁷
- (325) tout. Le problème de cette frontière, c'est que beaucoup de gens sont persuadés qu'elle existe, mais que personne n'est vraiment d'accord sur l'endroit où elle **pass**e, ce qui est rassurant. Il est arrivé qu'on me pose, à la fin d'une conférence où je présentais l'Association pour l'autobiographie (APA), la question suivante, sur²³⁸
- (326) de ma chambre, je n'arrivais pas à dormir dans l'ancien hameau. Il m'avait mise dans une chambre, dans laquelle on entendait les bruits de la chaudière, les tuyaux **passaient** derrière le mur. Alors que lui avait une chambre vaste, calme, avec une grande salle de bains, et des fenêtres sur trois points de vue. Nous étions toujours dans le²³⁹
- (327) une infirmière meretenant la tête sur le cou, m'asseoir au bord du lit. On me transfère de Réanimation en Médecine, par un souterrain garni de tuyaux et de câbles, qui **pass**e sous une grande cour illuminée d'un grand soleil. Ma silhouette bascule comme une caricature sur le fauteuil roulant. En Médecine, me voici dans le même Couloir,. à²⁴⁰
- (328) écoles et des universités. Chaque fois, je me demande qui prête vraiment attention à l'immense et assez immonde bâtiment de l'Institut Gustave-Roussy au pied duquel **pass**e à Villejuif, avec son flot de voitures en vacances, l'auto-route du soleil. « Je n'ai pas toujours pratiqué la médecine, cette merde », écrit Céline. Le « malheur²⁴¹

235. LUCOT Hubert « *Frasques* »

236. ROUBAUD Jacques « *La Bibliothèque de Warburg : version mixte* »

237. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

238. LEJEUNE Philippe « *Signes de vie, le pacte autobiographique 2* »

239. ANGOT Christine « *Rendez-vous* »

240. GUYOTAT Pierre « *Coma* »

241. FOREST Philippe « *Tous les enfants sauf un* »

- (329) , à la posture nonchalante. Les deux photos ont été prises le même jour devant un muret surmonté d'une bordure de fleurs, dans une cour pavée. Au-dessus des têtes **pass**e une corde à linge sur laquelle une épingle est restée accrochée. Les jours de fête après la guerre, dans la lenteur interminable des repas, sortait du néant et prenait²⁴²
- (330) toiture enveloppante, mais pas de clocher. Église bâtie au bord de la large avenue « de la Libération » qui conduit de Paris, par la Porte de Châtillon, à Versailles, en **passant** par un rond-point du Petit-Clamart devenu célèbre en août 1962, quand des coups de feu y sont tirés, d'une estafette en embuscade, sur une DS noire qui file vers²⁴³
- (331) du Moulin, des Loges, ou de Montchauveau, comme sur la si longue route des Taillis qui ne va finalement nulle part, passé la distillerie. Plus tard des circuits qui **passent** par le bourg - réconfortée du peu de vie qui l'anime -, tour par la route de Torchamp ou tour du mont Margantin par celle de la Tafolière. Sur le mont, dans la côte, parfois²⁴⁴
- (332) placards qui n'en avaient jamais vu autant ou l'argenterie à blason inconnu à huiler, envelopper et coincer derrière la baignoire dans une déclivité insoupçonnable où **passait** un tuyau amovible, j'aimais ça. Et pour cause ! Personne n'avait le temps de s'adonner à une conversation suivie. Tard le soir, après un repas fait de rondelles de²⁴⁵

patauger

- (333) bondé, n'arrive à Vannes qu'à 17 h 15 en raison des arrêts incessants et prolongés. À Vannes, Marcel prend un car, pour se rendre à Naizin, petit bourg du Morbihan **pataugeant** dans la boue. Faute de chambre disponible, l'hôtel-restaurant Valy le loge dans le grenier d'une voisine. À l'époque, les clients sont d'autant moins regardants²⁴⁶

plonger

cf (110), (118), (119).

242. ERNAUX Annie « *Les Années* »

243. SONNET Martine « *Atelier 62* »

244. SONNET Martine « *Atelier 62* »

245. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

246. WINOCK Michel « *Jeanne et les siens* »

(334) , à force de tout me pardonner, je ne pardonne plus rien. Ainsi s'ouvre sans doute le désert stérile des âmes bonnes rendues méchantes par la vie. Je suis donc méchante et je souffre donc les tourments des méchants, très ressemblants du reste à la fournaise, au plomb bouillant d'où émergent les faces convulsées des démons infernaux. C'est vraiment abominable. Combien l'âme humaine peut être en déroute, en convulsion et en arrachement de ses plus chères convictions ! Et combien la nature et la vie et même le corps qui accompagnent ce tumulte peuvent être calmes, immuables et consolants ! L'apparence est tout. Que nous importent les luttes intérieures, les batailles, les affres de cette Méditerranée dont les vagues d'azur nous réjouissent et nous bercent d'un luxe infini ! Que nous importe la tragédie du prochain, si son visage est accueillant à ce que nous appelons en secret aussi notre tragédie la plus humaine ! Nous-mêmes et c'est l'échelle tirée sur la multitude informe... Moi-même et la montagne divine aux arêtes brusques qui **plongent** dans la mer comme des coudes de géants (un géant qui songerait, je le vois très bien, et ses bras rugueux s'enfoncent dans le lac qui reflète des vies d'hommes), la montagne sans fin ! Car toujours elle s'ouvre et se fait plus belle et plus attirante, et toujours on monte, et toujours cette mer panoramique se découvre plate, avec ses nuances successives d'horizons et son mystère de pupille démesurée où l'on ne voit plus rien. Le [samedi] 17 avril [1920], le Petit Hermitage. Sincérité. Démence. Détachement. Ce cahier restera vide, sans doute, car je ne m'intéresse plus moi-même, ayant quitté cette période de l'adolescence où l'on s'adore. Je n'ai plus grand-chose à dire et mes émotions les plus douces et les plus clairvoyantes dont je remplissais autrefois des pages se sont pour ainsi dire effacées de moi, comme les rides sur le lac. Depuis un mois que je suis à Villefranche, je n'ai écrit que²⁴⁷

(335) plus de reprendre aujourd'hui. Sur cette photo en noir et blanc, au premier plan, à plat ventre, trois filles et un garçon, seul le haut du corps est visible, le reste **plongeant** dans une pente. Derrière eux, deux garçons, l'un debout et penché se détache sur le ciel, l'autre est agenouillé, semblant agacer l'une des filles de son bras tendu²⁴⁸

ployer

cf (126).

247. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

248. ERNAUX Annie « *Les Années* »

quitter

- (336) , je ne dis pas le contraire), bancs solides et propres tous les cinquante mètres, ...)). La petite route jaune (un exemple) qui, après Lonmore, Fairfield Cottage **quitte**, juste après Herbest, à Roskhill la A863 (que la majesté de cette désignation ne vous égare pas : il ne s'agit pas d'une autoroute, ni même (bien loin de là) d'une 'nationale' ²⁴⁹

ramper

cf (90).

- (337) , mais un bleu bouclé, léger et froid comme une eau sortie en mousse d'une bouche de fontaine. Parfum comme chargé du sucre enclos dans le nom mouvant de la plante qui **rampait** sur les murs, qui se faisait robe des murs, à grappes d'un raisin de fleurs : glycine. seuls : mer, murs - sourd sud, ors - Un pont sur la petite rivière avant la montée ²⁵⁰

redescendre

- (338) de lui révéler sa nouvelle âme, si nouvelle et si décisive que le corps, couché par le soleil sur le sol, en subit la métamorphose. Et l'ombre, bien que le vent soit dur et la modifie à tout instant, l'ombre, dont les paroles s'unissent et se confondent au vent, répond [[Ambiguïté, certes, ni homme ni femme, tout à coup]]. Insexué comme les poètes et sans contour de mode qui [ne] marque aucun préjugé qu'un certain affranchissement et ceci qui te tient à coeur, te distingue des autres! N'être point confondue à leur foule souvent infâme. La jeunesse aussi, bien vive et bien souple, sort de sa silhouette, de la nôtre plutôt (car, comme celle d'Andersen, mon ombre est vaniteuse). Cependant, regarde et souviens-toi de tes anciennes ombres! Combien maintenant je suis plus découpée, plus nette! Non pas la maturité, ni rien de ce genre, tu n'es ni à ton maximum, ni sur la pente qui **redescend**, tu crois encore chaque jour telle une plante. Cependant, un travail s'est effectué, coup de hache et laminoir. Tu t'es, comme entre les mains d'un habile artisan (compagnon), dégrossi, et ton image sort déjà bien plus nette. On la voit qui se dessine, et non plus avec cet empâtement de la jeunesse, de l'enfance, qui font ressembler les très jeunes gens à des petits chiens patauds, mais plutôt avec cette finesse qui conduit l'oeuvre à son achèvement précis. L'ambiguïté vient de cet affinement car, en toi, créa-

249. ROUBAUD Jacques « *La Bibliothèque de Warburg : version mixte* »

250. ROUBAUD Jacques « *Parc sauvage* »

teur futur, les grosses marques de catégories humaines s'effacent. Tu les oublies toi-même. Tu ne réfléchis ni comme une femme, ni comme un homme et, dans les uns et les autres, tu te sens différent. En lisant un livre d'homme, tu penses [[voilà tout de même mes amis]], et, quand tu vois l'auteur en face avec sa laideur, ses poils, son lorgnon, son gros ventre, tu ne²⁵¹

rejoindre

cf (102), (104), (106), (120).

- (339) petits yeux (gros verres cerclés d'or) - domine un assistant effacé devant les trois marronniers qui ornent et ombragent le triangle par quoi l'étroite rue de Lille **rejoint** le large boulevard Saint- Germain au pan coupé. Je me dirigeais en vitesse chez mon employeur Bulier - était-ce le matin ? Malgré mon retard, nous voici au comptoir²⁵²
- (340) intermédiaires entre le seuil 1958 et l'âge ultime 2010 ; aucun arithméticien ne contestera cette vérité. Il fait nuit. Le boulevard Saint-Germain, là où le **rejoint** la rue du Four, entre le Carrefour de l'Odéon et Saint-Germain-des-Prés, est désert ; des taxis attendent- ils ? d'une pâle sonorité Diesel. Jac ne me montre son image²⁵³
- (341) ou la grand-mère du garçon que nous venions voir, en vain, rencontré par mes tantes sur la route de l'exode en juin 1939. Au carrefour Tolbiac-avenue de Choisy que **rejoint** une large rue traversière - close en une pointe lointaine où naissent imperceptiblement les voitures minuscules quasiment immobiles qui à la fin fonceront sur nous²⁵⁴
- (342) de petites fenêtres groupées par 8 ou 64), un puissant HLM, mais là est le travail de mon imagination proposant un substitut géant à la pierre de taille, à la prairie **rejoignant** le fil profond du val, jusqu'à la crête " cimes et ciel ", cette virtualité me semble aimable, car le square parisien continue de reposer en moi. Campeurs, plaque²⁵⁵
- (343) approche, disons, de ma propre histoire, et en fait Je me souviens est né à peu près en même temps. Ce sont des chemins qui ne sont pas tout à fait parallèles, mais qui se **rejoignent** quelque part et qui partent d'un même besoin de faire

251. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

252. LUCOT Hubert « *Frasques* »

253. LUCOT Hubert « *Frasques* »

254. LUCOT Hubert « *Frasques* »

255. LUCOT Hubert « *Frasques* »

- le tour de quelque chose pour le situer. Ce n'est pas donné immédiatement. Ce n'est surtout pas l'événement ²⁵⁶
- (344) le temps de se retourner avant que je lui frappe la nuque avec le bout de mon bâton. Athéna était à l'écoute : la pointe atteignit l'endroit où la colonne vertébrale **rejoint** le bas du crâne. Les bras de Zendol s'écartèrent d'un seul coup ; il tomba en avant comme un arbre qui s'écroule. Je le regardai de dessus : il ne bougeait plus. Ce n'était ²⁵⁷
- (345) . S'ouvre, en haut d'un mur, une fenêtre aux volets de bois peints. Par la croisée béante, je découvre ce qui entoure ma maison. Rien. Rien que le ciel immense, que **rejoint** à l'horizon la mer lumineuse. C'est donc là ce qui m'attend dehors : une plaine infinie et toute bleue qui ressemble au néant. Qu'importe dès lors que je tombe ou que ²⁵⁸
- (346) refusez de baisser la tête. Mais votre corps se tasse. Le poids vous met à genoux, à genoux pour une seconde de rémission. Puis la masse s'affirme, victorieuse : le ciel **rejoint** la terre. S'il reste en vous une parcelle de mémoire qui vous rattache au genre humain, un dernier soubresaut vous vide et vous renvoie au néant. On n'en meurt pas. ²⁵⁹
- (347) imaginables, il ne s'agissait pas d'une flânerie pastorale mais d'une aventure. Pensez ! Aller par-delà Vézelay, vers Avallon, à travers notre forêt qui, au loin, **rejoint** celle de Domecy-sur-le-Vault ! Autant dire aller en pays étranger... Phrasie et Gustave partagèrent les vivres - ce qui devait suffire à Maurice et à moi le temps de ²⁶⁰
- (348) petit hôtel dominait le champ de foire, esplanade large et surélevée, bordée par de beaux platanes. À côté, un ancien pré communal, asphalté, autour duquel se **rejoignaient** routes nationales et routes départementales. La pénurie d'essence avait retiré de la circulation les voitures privées mais les Allemands et la Milice française ²⁶¹
- (349) n'auraient pas fait pire. J'ai eu honte... Mes petites fleurs, bien réalistes, en trompe-l'oeil, c'était pour me moquer d'eux. Le ciel aimable qui, vers le haut, **rejoint** la fenêtre, je voulais une idée d'enchaînement avec le palpable mais ça n'a pas bonne mine non plus... ... Je pénètre dans mon ancien salon et mon ancien atelier ²⁶²

256. PEREC Georges « *Entretiens et conférences II [1979-1981]* »

257. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

258. VIOLET LydieDESPLECHIN Marie « *La Vie sauve* »

259. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

260. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

261. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

262. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

remonter

cf (107).

- (350) bleu ouvre sur le garage avec la porte jaune qui donne sur la cuisine. De l'autre côté de la boutique en façade, avec les distributeurs à essence, un passage en pente qui **remonte** vers le haut de l'atelier et la fosse (à Civray aussi on avait la fosse poids- lourds, étroite tranchée cimentée, couverte de planches bitumées, qui permettait de²⁶³
- (351) possible, et où il remplissait ses fiches horaires et tenait à jour son planning. Fuite : chambre à Paris, rue Lafayette, sixième étage et tout en bas le sens unique **remontant** inlassablement vers gare du Nord, l'escalier à prendre à pied. Une chambre à gauche en mansarde côté cour où vit Blédine (c'est à cause de la couleur de ses cheveux)²⁶⁴
- (352) faisait peur. Il avait eu peur en commençant et puis ça s'était calmé, la peur que sa gorge s'assèche et que les mots ne viennent plus. On prenait le petit escalier qui **remontait** à la loge en se tenant par le bras, on était contents. Il disait : je vais le faire, ça marche, je vais l'adapter moi ça au théâtre, je vais le faire, mais tout seul?...²⁶⁵
- (353) en dessous tant bien que mal sur cinq cent vingt-cinq kilomètres un peu partout (j'ai vérifié), avec, sur l'autre rive, les vignes de Champagne qui commencent et **remontent** au-dessus des labours et du train. Le train qui passe devant les labours qui restent : voilà ce que je peux regarder si je tourne le dos à la tombe, appuyé au muret de²⁶⁶

remplir

cf (129).

(se) rencontrer

cf (101).

- (354) un pin qui poussent autrement que selon deux plans perpendiculaires sont élaguées. L'arbre acquiert une structure géométrique : quatre murs de branches qui se **rencontrent** à angle droit dans le tronc. Vu du dessus, c'est une croix.

263. BON François « *Mécanique* »

264. BON François « *Mécanique* »

265. ANGOT Christine « *Rendez-vous* »

266. CRÉMER Stéphane « *Comme un charme* »

408. Dans un musée, les peintures sont couvertes de papier noir et les sculptures drapées de tissu noir²⁶⁷

- (355) non euclidienne et dont on va étudier les propriétés, qui seront peut-être tout aussi intéressantes que les propriétés de l'espace dans lequel les parallèles ne se **rencontrent** pas. De la même manière, on dit... un Oulipien dit : supposons que la lettre " e " ait disparu de l'alphabet, comment va-t-on écrire une histoire ? Alors, évidemment²⁶⁸

rentrer

cf (113), (130).

- (356) sans qu'aucun cri ne l'arrête, ce fut la guerre. @ 25 L'herbe même où je m'allongeais rouillait. Quelqu'un me dit : va au Mont Fuji. J'allai, mais il était invisible, **rentré** sous les brumes. @ 26 Pourquoi ces désastres ? pourquoi ? @ 27 un coeur qui se respecte ne devrait jamais tuer il n'y a pas d'autre illumination @ 28 rien n'est²⁶⁹
- (357) femme pète le feu, elle est en trop bonne santé. Hier je voulais profiter de la fibro de jeudi matin pour la filmer, un seul gros plan sur mon visage avec le tuyau qui **rentre** dans la gorge. Aujourd'hui cette idée m'écoeure. Je suis soulagé que la productrice n'ait pas réussi à mettre la main sur la caméra qu'elle se fait prêter, par clause²⁷⁰

ressortir

- (358) de la pierre, ou qu'ils s'embrassent avec force, que leurs corps enlacés, l'un sur l'autre pénétrés, font au monument une figure de proue obscène, leurs pieds nus **ressortent** de l'autre côté emmêlés ; leurs ventres, leurs sexes sont absorbés par le vide. L'intérieur est comme un planétarium : sur toute la paroi de la coupole est peinte une²⁷¹

retomber

cf (112).

267. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

268. PEREC Georges « *Entretiens et conférences II [1979-1981]* »

269. ROUBAUD Jacques « *Nous, les moins-que-rien, Fils aînés de personne* »

270. GUIBERT Hervé « *Le protocole compassionnel* »

271. GUIBERT Hervé « *Le Mausolée des amants : Journal 1976-1991* »

- (359) veuille m'accompagner jusqu'à la porte du médecin, je l'ai quitté brusquement à l'arrivée du bus. Juste au moment où je descendais de la table, mon gros pull vert **retombant** sur mes cuisses, le gynécologue m'a dit que j'étais sûrement enceinte. Ce que je prenais pour un mal à l'estomac était la nausée. Il m'a tout de même prescrit des²⁷²
- (360) la nuit. Il s'agit en réalité d'une lampe de chevet très ordinaire dont l'ampoule a été coiffée d'un verre à dents lui-même recouvert d'un gant de toilette qui **retombe** sur un côté. Je ne saurais plus dire si c'est le verre ou le gant qui donne la couleur verte. Dans cette chambre à l'éclairage brutal, nous n'avons trouvé que ce moyen²⁷³
- (361) demain matin. - Merci Madame et excusez-moi.]] Victor à ce moment vint me chercher. Pleine d'une satisfaction insolente, je me retirai, mais elle me tendit la main, chose inouïe, que je fus forcée de prendre. Je m'inclinai seulement devant le pseudo-mari qui avait l'air fort contrarié, n'avait pas dit un mot, et trouvait cette conversation grotesque, et nous sortîmes avec le Chinois et Blanche qui plaisantait avec Willy. Je ne regrettais pas ma soirée, je revoyais la lâcheté de cette femme abandonnant Fred si facilement, reniant toute intimité avec elle, afin que je ne pense pas qu'elle était cocue (ce joli mot vieille France !), étant fort en colère au fond de mon abordage. Le [dimanche] 11 octobre [1919] Les asters sont fauchés aux jardins d'autrefois. De grandes fumées lourdes comme des anges, et qui se seraient damnés en vivant près des hommes, montent vers le ciel automnal à souhait. Les asters sont fauchés et les iris **retombent**, un sang noir comme le poison s'exsude de leur calice compliqué et divin. Paris. Fontaines. Bois morts. Les feuilles glissent, encore une feuille et Louis XIV contre la France... fait le geste éternel du commandement. Il y a la foire. Cochons, voiturettes, chevaux piaffant alternent. Le gai manège tourne au bruit du Danube bleu, plus loin ce sont des crêpes et là, la noce classique que l'on abat, ennemis du mariage, voici les carabines françaises et les pipes élyséennes qui tournent dans le vide, rêve de fumeur d'opium, ossement qui s'agite sur la nuit fiévreuse. Il n'y a pas de farine et je le regrette, mais des chiens savants et de la confiserie. Nous errons dans la foire en fumant d'américaines cigarettes et nous attablons, au grand café de Versailles où s'entrechoquent les billards, notre fatigue fardée de rose devant des portos dorés. Jean [Femiliaux] est en beauté, les yeux larges et les paupières bistrées, amoureux de lui-même et de son vice élégant²⁷⁴
- (362) les pièces qui le composaient ne tenaient plus ensemble. Comme si la peau lâchait, et révélait qu'à l'intérieur tous les bouts de chair étaient désaccordés

272. ERNAUX Annie « *L'événement* »

273. ERNAUX AnnieMARIE Marc « *L'usage de la photo* »

274. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

et **retombaient** en lambeaux déphasés, dans une grimace de souffrance terrible. C'était laid et surtout étrange. J'allais tomber amoureuse d'un homme de soixante ans, tant mieux²⁷⁵

- (363) les boutons de la braguette et le bas d'une chemise blanche laissée entrouverte. Non, les pans de la chemise à l'intérieur du pantalon, avec un peu du tissu blanc **retombant** sur la flanelle rouge, oui, de façon lâche et artiste, afin de voir un buste et une poitrine imberbes... Je fus vexée de l'avoir vexé en lui disant que papa Edgar,²⁷⁶

revenir

cf (97), (121).

s'agglutiner

cf (88).

s'agripper

- (364) cela, aucun départ ne m'était pénible ! Maintenant ! maintenant... Ah ! atroce appréhension de cette gare de Lyon matinale et qui va me réapparaître comme lors de ce dernier voyage, alors que, pour constater ta mort, ma mère ! ma mère... je revenais le coeur déchiré vers toi déjà disparue ! Vraiment en proie à toutes les plus graves questions de mon adolescence, je suis soudain bien hésitante et perdue ! Paris m'effraie parce que je sais, plus là qu'ailleurs, y être en constant contact avec la mort, cette infidélité éternelle, dit Bossuet. Partir ! Partir... mais pourquoi ? mais en vue de quoi, mais pour où ? Les buts m'échappent, l'utilisation de la vie m'apparaît bien vaine. Qu'ai-je besoin de lutte, d'argent, de succès ? Tu n'es plus là, ma mère, pour t'en réjouir. Mon seul bonheur n'était-il pas ta fierté ? Un soleil de fin d'après-midi touche, magique, le haut de la muraille rocheuse où **s'agrippent** quelques verdure de pins, légères comme des chevelures. Le jardin groupe ses odeurs, les noue d'une herbe comme je faisais autrefois pour les poupées de coquelicots. Longtemps persistera dans mon souvenir l'odeur merveilleuse de la ferme, alors qu'au retour fatigant de Nice, on entrait dans l'avenue sombre, bordée d'eucalyptus, et que les petites giroflées blanches se dégageaient. Après, il y eut l'eucalyptus lui-même et maintenant,

275. ANGOT Christine « *Rendez-vous* »

276. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

les fleurs d'olivier. Blanches étoiles minuscules comme les étoiles que l'on met dans les potages, elles sèment le sol et déposent sur lui cette résille qui tombe des arbres en parfumant la route. Malgré que le chemin monte, raide et raboté, toutes les odeurs qui venaient à notre rencontre étaient si fraîches et renaissantes qu'on le gravissait sans peine. La lune au coin des maisons chassait les nuages. Alors, la paix divine qui vient de la campagne, où qu'elle soit, vous pénétrait tellement qu'on ne pouvait pas, soudain reniant la mort, s'empêcher d'être heureux. Calme !²⁷⁷

- (365) une incertitude fluide comme l'eau, qui nous porte sur les nerfs, à nous autres, les montagnards. Nos maisons, à l'encontre des leurs, font face à la montagne, s'y **agrippent**, cachent dans le roc les caves les plus réputées. Nous nous tenons droits sur nos jambes, la tête haute. Nous grimpons sur les crêtes pour embrasser de l'oeil le²⁷⁸

saillir

cf (130).

s'aligner

- (366) bagages vers un autre train. Enfin nous voilà de retour à Arcueil. Là, stupeur : nous avons été dévalisés. Plus rien dans le magasin, plus rien dans le cellier où s'**alignaient** les tonneaux de vin. Ma mère avait laissé les clefs de la maison à une voisine impotente, incapable de prendre le chemin de l'exode. Tous les magasins étant fermés²⁷⁹
- (367) une connaissance de mon quartier. C'était un jour d'hiver gris, pas vraiment froid mais frais et humide. J'étais surpris par le nombre de grands arbres qui s'**alignaient** dans les rues alentour, tristement squelettiques dans cette saison mais malgré cela faisant valoir la présence réconfortante de la nature parmi les sombres²⁸⁰
- (368) ruraux. On ne voyait aucun personnage. On ne devinait de présences humaines que dans les voitures circulant sur la chaussée. Les tirages couleur grand format s'**alignaient** de façon aussi anonyme que les lieux qu'ils représentaient. Il était

277. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

278. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

279. WINOCK Michel « *Jeanne et les siens* »

280. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

difficile de distinguer un photographe de l'autre. Les cadrages étaient frontaux, les²⁸¹

- (369) petits doigts en alerte. Chacun calcule ses mouvements pour déposer vite et sans faire de bruit l'assiette à dessert ou l'encombrante soucoupe sur la table où s'**alignent** des sucreries, "de la confiture ou de la marmelade maison, que préférez-vous, mes chers ?". Brusquement, elle se lève, se dirige vers une chambre à gauche de l'entrée²⁸²

s'allonger

- (370) rouge, fruit sanglant que je regardais si fixement que, bientôt, reposant mes yeux fatigués ailleurs, je ne vis plus sur le pont et la mer qu'une série infernale de petites tâches violettes. La Corse, de l'autre côté du pont, déroulait comme un film tourné au ralenti ses kilomètres sombres de verdure, sa végétation sévère, ses maisons microscopiques accrochées dans la terre comme les huttes de quelques fourmis, tant les habitations humaines vues de la mer paraissent naines et perdues dans l'étendue des terres sauvages, et ceci sur toutes les côtes, car au retour, voyant les premiers villages et stations de la Riviera française et italienne, j'eus la même impression... des fourmilières dans un désert de montagnes et de grèves. La terre, vue de la mer, paraît inhabitée, inculte et inabordable, un autre élément absolument aussi dangereux et inexploré que la mer où l'on navigue. A sept heures du matin, Bastia nous apparut ! C'est une ville blanche, avec de hautes maisons percées de régulières fenêtres comme des casernes. Elle s'**allonge** au bord de la mer et sur le port à moitié démoli par les vents. Toutes les cloches sonnaient car c'était dimanche, et cette ville paraissait, dans son mortel silence, uniquement habitée de cloches religieuses. Le débarquement fut long et agaçant. On est debout, serré sur le pont avec ses valises, attendant la passerelle que, toujours, quelque incident retarde. Les gens de la terre vous regardent avidement et envahissent le bateau dès que la passerelle est mise. C'est à ce moment que nous avons vu une chose affreuse, dont le souvenir m'a constamment poursuivie en Corse. Parmi les porteurs qui se jetaient sur le bateau et les gamins qui vous arrachaient vos paquets et que nous repoussions furieusement car ils nous empêchaient absolument de descendre, un tout jeune soldat habillé de la veste kaki et coiffé du fez des coloniaux franchit la passerelle, bousculé et invectivé de partout, en sanglotant. Je reverrai toujours son visage levé, maigre et jaune, avec une expression enfantine de désespoir, et

281. LEVÉ Édouard « *Suicide* »

282. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

où ruisselaient littéralement deux ruisseaux de larmes, si bien²⁸³

- (371) deux mains, en un signal à la serveuse encore invisible. Marcher vers l'Oise, croissant épicerie couleur orange et encadreurs à odeur de bois (une ligne s'**allonge** dans la vitrine transparente). Par dizaines, des formes tournantes - seins fesses chevelures slips membrés - mènent, à la vitesse de la lumière, dans des catégories²⁸⁴
- (372) gauche du jean, la doublure rouge d'une veste rouge étalée comme une serpillière. Posés dessus, un caleçon bleu à carreaux et un soutien-gorge blanc dont la bride s'**allonge** vers le jean. Derrière, une grosse chaussure masculine, style botte, est renversée à côté d'une chaussette bleue en boule. Restés debout, éloignés l'un de l'²⁸⁵

s'arrêter

cf (119), (121), (122).

- (373) cloutées, avec verrou, remonter au dix-septième siècle (à preuve qu'elle est bien trop basse, les adultes doivent se pencher pour entrer), mais devant, où s'**arrêtent** les marches, un raide escalier de bois qui donne sur la pièce ronde, de diamètre moins de deux mètres, avec un fenestron sur la place, par-dessus les arbres, plein²⁸⁶
- (374) », m'a dit une dame de 1947 après un goûter), le vide de la fenêtre donne un idyllique déjeuner sous les arbres du jardin, parc dont on ne voit pas (je le sais) qu'il s'**arrête** à la ruelle sableuse, vaguement je fais effort pour que le carré de papier rentre dans l'oblique du blouson, devant les rayonnages COMPLÉTÉS, comme à Evora, par la²⁸⁷
- (375) aurais pas été choisie si mon handicap avait été visible. Les escaliers du métro, les voitures folles, les grèves dans les transports, les rampes d'escalier qui s'**arrêtent** à six marches du sol, les vélos qui roulent sur les trottoirs, tout m'incite à rester chez moi au lieu de m'obstiner à vivre comme si j'étais encore un être humain²⁸⁸
- (376) l'train". Le beau linge, quelle découverte ! À même la peau, une liquette, sorte de gilet de corps en lin grenu l'été, en flanelle l'hiver, à manches courtes, s'**arrêtant**

283. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

284. LUCOT Hubert « *Frasques* »

285. ERNAUX AnnieMARIE Marc « *L'usage de la photo* »

286. BON François « *Mécanique* »

287. LUCOT Hubert « *Frasques* »

288. GAULT Vanessa « *Le corps incertain* »

à la naissance des cuisses - ses cuisses à elle... deux demi-cerceaux de barrique se touchant aux genoux avec courant d'air au milieu ! Par-dessus, la chemise à encolure²⁸⁹

se boucler

- (377) élèvent, vois le feu qui embrase ce qui ne peut plus produire que des cercles imparfaits qui ne peuvent te ramener à aucun centre. Le cercle imparfait, celui qui ne se **boucle** jamais et qui ne peut que te diriger vers un autre cercle tout aussi imparfait, c'est là où tu es arrivé : sur tes propres pas dans la recherche de la compréhension de toi²⁹⁰
- (378) chose qui me fascine depuis 60 ans : “ Ne bouge pas ! Je vais poser un point sur ta couture, elle bâille. ” Non pas ponctuel mais gros comme le bout de mon doigt, le motif se **boucle** en lettres bleues dessinant Denis et Patricia sur fond de coeur rose. Le premier graffiti textile créé par un humain durera-t-il moins que les blasons d'amour gravés²⁹¹

se cacher

- (379) , l'abat-jour orné des spirales de deux rubans de papier tue-mouche, éclairant juste ce qu'il fallait pour donner toute son ampleur au trou noir, sur la gauche, où se **cache** sous un plancher la cuve ancienne par laquelle montent les inondations... Maman a placé sa corbeille à ouvrage, quelques chaussettes et l'oeuf aux reprises. Papa²⁹²

s'échapper

cf (98), (99).

- (380) Univers et le bout de mon doigt, qui reçoit ses radiations - m'indiquent qu'une force aiguë a agi sur mon destin vers les 20 ans comme on tire un élastique ou le fil qui s'**échappe** d'un pull-over. Moins de deux ans après, dans une autre ère, j'appris que de telles métaphores n'étaient plus autorisées (par Robbe-Grillet). Un après-midi, à²⁹³

289. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

290. MORGIÈVE Richard « *Ton corps* »

291. LUCOT Hubert « *Frasques* »

292. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

293. LUCOT Hubert « *Frasques* »

- (381) adolescente à la pose provocante de la photo précédente d'il y a deux ans à peine dans cette fille qui porte à nouveau des lunettes, les cheveux tirés en un catogan d'où **s'échappe** une mèche dans le cou. Une frange frisottée n'atténue pas l'aspect sérieux. Aucun signe sur sa figure de l'envahissement de tout son être par le garçon qui l'a²⁹⁴

se dégager

- (382) , des Parisiens alertes poursuivent leur marche entre bars, serrureries, tailleurs virtuels, voire mangues, foulards), une cavité dans le mur de l'hôpital se présente à ma diagonale de citadin avançant, puis **se dégage** l'homme de pierre qui l'emplit : coiffe tombante, jarre, mollet sportif, l'Égyptien est une figure bien connue²⁹⁵

se déployer

cf (131).

- (383) dans une petite maison nouvelle sur les rives d'un lointain pays, sans âge et sans tempête, doux comme le visage et la grâce de mon amie. Mais les soirs où nous fumions, quelle merveille ! C'était des soirs, vraiment, où les âmes avaient des ailes de plumes blanches pour mieux se caresser dans leur vol, au-dessus de la petite lampe jaune où grésillaient les pipes libératrices de la vie ! Le feu de bois pétillait dans la cheminée claire. Un éléphant de bronze surmonté d'une petite pagode, dont une femme écartait d'un geste doux le rideau d'entrée, faisait mes délices. Il conduisait mes rêves. Marcelle avait glissé dans son ventre creux une lampe électrique enveloppée de soie jaune, ce qui illuminait toute la pagode comme une vraie petite lumière aperçue à la fin du jour dans une maison, sur les chemins. Après les trois premières pipes, je me tournais toujours vers l'éléphant. Il se détachait, avec son harnachement et ses petites sonnettes de bronze, sur le fond miroitant de la tenture où se **déployait**, bien plus profond que d'habitude, le paysage des roseaux, des fleurs et des dragons. Alors, non seulement le lourd éléphant commençait à marcher dans sa jungle, mais sur la porte de la pagode lumineuse, la petite odalisque faisait des signes, et des ombres passaient mystérieuses et attirantes le long de petites fenêtres. Marcelle était couchée contre moi, son corps presque nu dans la robe lâche épousant les formes de mon corps, son bras soutenait ma nuque, et quand, doucement, je tournais la tête, ce sont ses lèvres que je rencontrais à la hauteur des miennes,

294. ERNAUX Annie « *Les Années* »

295. LUCOT Hubert « *Frasques* »

épanouissant en moi le merveilleux baiser qui dissolvait ma vie entière jusqu'à cet amour mouvant et chaud où la fumée de l'opium faisait voguer des éternités de compréhension muette, de fraternité bienheureuse et de chair divinisée. J'ignore le nombre de ces soirées et des nuits voluptueuses et folles qui les suivirent, mais elles me firent à Marcelle mieux et plus souverainement que des années de jours ordinaires et de bonheur régulier. Malheureusement, ma santé et mon activité s'en ressentirent ²⁹⁶

- (384) montagne, pendus sur la gorge d'enfer, dans la vallée même des olives. Nous couchions dans la boulangerie, un lit haut sous un édredon rouge, et le vent âpre, le mistral, soufflait la nuit au croisillon de la fenêtre basse. Nous marchions sur les routes entre les carrières qui ressemblaient à des pierres cyclopéennes, et nous éventions de paysage et d'air déchaîné notre grand amour rêveur, qui se vivifiait à la marche et prenait des racines neuves et profondes dans le sommeil raidi des lits étrangers. C'est alors que nous gagnâmes Marseille, Notre-Dame de la Garde ! une prière pour ceux que j'aime, la Canebière colorée, la Joliette infernale, les admirables et lointaines collines et la route de la corniche où je reconnus la Méditerranée, l'hôtel de la Réserve dressé en haut de ce jardin soigné qui monte sous les pins maritimes, une admirable terrasse dont le vent de mer fait battre les stores. La table était dehors contre le balcon de pierre, quelques violons rythmaient les rengaines de Paris, et la mer se **déployait** énorme à nos pieds, énorme, avec de secrètes couleurs, des ondes violettes dans le crépuscule proche. Un phare la balayait, déjà blême. Sa faux coupait les crêtes molles, un tango lointain se brisait sur les lames... J'envisageais la vie faite pour l'aventure ! Marcelle ! Combien l'amour de cette exquise jeune femme, durant notre voyage où elle affichait vraiment un peu trop notre scandaleuse liaison et notre accablant bonheur de jeunesse, ne me donna-t-il pas de joies vaniteuses ? J'avais l'impression d'un enlèvement romantique et merveilleux, et ma vie d'un coup se trouvait comblée et riche de ce cadeau surhumain qu'est un corps avec son âme. Ce soir-là, justement, à la Réserve de Marseille, je sentis en mon cœur une joie aventureuse et folle prendre voile, et tandis que le phare de la pointe continuait sa mélancolique randonnée de faucheur lunaire sur la mer violette que le vent du large ondulait, je voguais longtemps vers l'amour et la mort. Dimanche 24 avril 1920 ²⁹⁷

- (385) étranger à toi-même, mais familier de cet endroit peuplé de défunts. Tu avais rarement éprouvé ce sentiment : être déjà mort. Mais, en regardant les collines qui se **déployaient** en contrebas du cimetière, où les lumières des maisons

296. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

297. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

scintillaient travers les fenêtres, tu revins soudain au monde des vivants. Un instinct de survie guida²⁹⁸

se diriger

- (386) sur une structure qui tourne en suivant le soleil. Un seul côté est exposé à la lumière directe. Dissymétriques, elles forment une masse de feuilles et de branches se **dirigeant** confusément dans une même direction. 327. Une peinture représente, à droite, la moitié gauche de la France, et à gauche, son double spéculaire. Au milieu : la mer²⁹⁹
- (387) du “ cosy ”. Elle sortit sur le palier, hésita un instant. Elle se rappela que pour atteindre les “ cabinets ” il fallait aller, à droite, sur le balcon. Le balcon se **dirigeait** vers la gauche, vers la salle de bains, une excroissance, une pièce rapportée collée à la maison à la hauteur de son premier étage, et supportée par le couloir d’entrée³⁰⁰

s’élancer

- (388) dont toujours on ignorera le visage... (Ah ! que je voudrais donc te retrouver mon âme, ma façon de sentir d’autrefois, mais peut-être, au gré des mots, reviendras-tu apprivoisée, car tu ne peux être bien loin. Je te devine, je te pressens dans l’ombre de mes phrases, et, pour toi, dans la crainte et le désir de toi, je tâtonne, comme un qui, dans la nuit d’une pièce, cherche un objet fragile, une fine coupe de verre filé.) Ainsi ce soir, sur la route sombre où les odeurs commençaient à tendre leurs filets, j’ai rencontré une forme blanche, silhouette de femme affinée par le crépuscule qui est le maître des amours aveugles, bien plus que Cupidon aux yeux bandés. C’était l’heure des lanternes allumées et des méprises. Naturellement que je ne pus même pas distinguer son visage, mais j’avais déjà tout imaginé. Dans sa maison blanche, au-dessus de la mer, le jardin en terrasse, les cyprès **s’élancent** et des touffes argentées de bruyère croulent dans l’interstice des murs. C’est toujours le même rêve de feu clair et d’amour, figure unique et qui revêt pour moi la grâce fugitive et variable des silhouettes de hasard. Nous irions ensemble. Il y aurait dans l’allée sombre, sombre à cause des cyprès, le baiser silencieux sur la bouche. Le voici : à mes côtés, l’amie présente vient de m’offrir sa bouche vivante. Elle ne sait pas qu’alors mon désir même la trompe car c’est cette inconnue, celle de mon rêve, que j’embrasse sur

298. LEVÉ Édouard « *Suicide* »

299. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

300. ROUBAUD Jacques « *Parc sauvage* »

son visage comme une chère absente retrouvée. Etre toujours accompagnée, ne plus pouvoir jamais souhaiter l'amour sans qu'il ne vous soit immédiatement donné. Le désir inassouvi crée seul l'exaltation et le secret désespoir propice à l'éclosion de toute poésie. Ainsi maintenant, alors qu'elle est près de moi, cherchant sans doute ce qui m'absorbe à ce point, je m'enferme, je m'isole dans l'illusion que je suis seule comme autrefois, alors que³⁰¹

- (389) Le boulevard de Latour-Maubourg prend sa source dans la Seine, comme il se doit, face au pont des Invalides. Origine du nom : Marie Victor de Fay, marquis de Latour- Maubourg, 1768-1850, général français, pair de France, gouverneur des Invalides. Long de 950 mètres, planté d'arbres, il s'**élance**, perpendiculairement au fleuve, en plein dans le coeur du septième arrondissement, en direction des Invalides, qu'il pourfend sur une bonne partie de son épaisseur³⁰²
- (390) vers le ciel. Considère l'enchaînement de la vie... Le terreau, la bruyère, les buissons, la ronce et le houx au ras du sol, puis le gaulis, le taillis, la futaie et, s'**élançant** vers le firmament, le tronc, la charpente, la ramure, la ramille. De l'un à l'autre, les racines, les fleurs, les fruits et les parasites qui s'imbriquent. Ils s'³⁰³

s'élargir

cf (108).

s'élever

cf (96), (104).

- (391) un léger flottement de la façade Tolbiac, je ne me souvenais pas de cette ondulation, qui aujourd'hui s'amplifie : un homme marche dans les feuillages des arbres s'**élevant** jusqu'au 3e étage, je devine, comme en transparence, le fer noir d'une longue rambarde ajourée, celle du balcon du 2e étage, l'homme marche le long de la façade, en³⁰⁴
- (392) mon mari. " Un cimetière La porte en fer ferme un escalier de pierre menant à un terre-plein qui se révèle un petit cimetière discontinu contre une forte église s'**élevant** au-dessus de la campagne. Sur la porte peinte en vert bouteille,

301. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

302. ROUBAUD Jacques « *Impératif catégorique* »

303. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

304. LUCOT Hubert « *Frasques* »

mon oeil détache une bretelle de fer avec une émotion s'intensifiant. Je pense d'abord : la porte³⁰⁵

- (393) , je ressens : fer, peinture râpée sur le fer... bientôt volley-ball, “ filles ”). La maison que Didier Vergnaud songe à louer présente un étrange jardin en ciment s'**élevant**, scène de théâtre, contre l'immense living-room où A.M. renonce à construire une surélévation supplémentaire, elle dit cela dans la voiture nocturne qui éveille³⁰⁶
- (394) sont conduits vers les points cardinaux. Les nouvelles pousses sont aplaties ou élaguées. Après trente ans, le chêne occupe un vaste terrain circulaire, sans s'**élever** à plus d'un mètre. 363. Debout, un homme en plastique regarde son ombre au sol. Captée au coucher du soleil, l'anamorphose horizontale mesure dix mètres pour un modèle³⁰⁷
- (395) la petite route pimpante surveille d'abord un étang, le Pool Roag (trop modeste pour avoir droit à l'appellation contrôlée de 'loch' (toutes les baies, tous les langues-fjordesques de mer sont des lochs ; mais il y a aussi de petits 'lochs de pays' à l'intérieur des terres)), sur sa gauche, puis s'**élève** entre les maisons de Roag, disposées l'une après l'autre en son bord. Là, au centre d'une hernie d'une demi-douzaine (j'exagère peut-être) de maisons, une cabine³⁰⁸
- (396) -il, aurait bien pu trouver le moindre intérêt à slalomer ainsi entre d'innombrables et vacillantes piles de vieux journaux et de livres jusque dans le couloir s'**élevant** du sol au plafond, toutes époques, tous pays, tous genres, toutes collections, tous papiers, tous formats, toutes couvertures, toutes jaquettes, tous caractères³⁰⁹
- (397) à plonger sous l'eau pour longtemps, il lève la tête et contemple aux dernières lueurs du jour, aux premières ombres de la nuit, la façade tous volets fermés qui s'**élève** de l'autre côté du jardin. Riant comme une petite fille, battant des mains (et il s'était souvenu que jamais il ne la trouvait aussi gracieuse et touchante que dans³¹⁰
- (398) par jour et... Dans la nuit qui petit à petit s'installe, il s'est assis, un peu frissonnant, sur le muret qui clôt le jardin à l'arrière de la maison. Derrière lui s'**élève** en pente douce le talus broussailleux menant, cinq mètres plus haut, à

305. LUCOT Hubert « *Frasques* »

306. LUCOT Hubert « *Frasques* »

307. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

308. ROUBAUD Jacques « *La Bibliothèque de Warburg : version mixte* »

309. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

310. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

la chaussée en remblai dissimulée par des arbres sur laquelle a été construite l'ancienne voie³¹¹

- (399) , serait le terme le plus exact pour décrire la ruine qui, rongée et envahie par tout ce qui sur terre peut ronger et envahir, sauf peut-être la lèpre et les Huns, s'**élève** là, en bordure du jardin. Ce genre d'édifice, avait-il songé, ne se construisant pourtant pas tout seul, ne poussant pas, comme un champignon vénéneux, de lui³¹²
- (400) quelqu'un, on allait sans attendre davantage donner un toit. Cette décision prise, quelqu'un également avait dû réfléchir au meilleur emplacement où pourrait s'**élever** la cabane en question, hésiter pour sa construction entre les divers matériaux possibles, opter en définitive pour le bois, s'emparer de ses outils, cracher dans³¹³
- (401) pour le bois, s'emparer de ses outils, cracher dans ses mains et voir enfin, coquette, pimpante, quelque chose de la maison en pain d'épice de Hänsel et Gretel, s'**élever** cette cahute dont, modeste, il avait dit, on l'entendait d'ici, qu'elle ne méritait peut-être pas de figurer parmi les chefs-d'oeuvre des compagnons du Tour de France³¹⁴
- (402) édifice, tout en prenant bien garde qu'un des côtés du plat ne vienne pas, butant sur elle, rompre l'équilibre instable d'une pile haute comme ça d'assiettes sales s'**élevant** déjà à l'extrême bord de la partie supérieure du réfrigérateur. Bonne chose de faite. En quête de compagnie, il a cherché des yeux le transistor et, au milieu de la³¹⁵
- (403) aussi claire que ce feu de bois, pétillant, neuf, destructif comme la mort, et, cependant, créateur ? Le bûcher flambe, couronne d'étincelles. Le martyr l'enveloppe et danse avec lui une parade glorieuse comme une pièce d'artifice, la dernière révérence du monde lumineux. Mais le bonheur, mon Dieu, comme tout paraît simple devant la table de travail, une fois les livres rangés, le papier neuf à portée de main, l'encre ou gît l'idée que l'on pêche et apprivoise comme un poisson surprise et comme un écureuil. On possède, d'un coup d'oeil sûr, toute l'étendue du futur travail, la régularité des heures, le silence qui monte de la mer, le bavardage du feu, les lampes. Qu'il est long, le voyage de Paris à Villefranche ! Le train s'essouffle, cependant, à travers le plus extraordinaire, le plus lyrique des paysages, les oliviers, les montagnes, les fermes, la Crau désolée

311. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

312. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

313. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

314. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

315. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

comme une terre volcanique, la soudaine abondance des vergers où s'**élèvent** en touffe les arbres à pommes d'or. Je suis restée contre les vitres du couloir à voir se dérouler, film d'argent, médailles des branches, cette campagne provençale qui doit tout de même beaucoup ressembler à celle de la Grèce classique dont nous voulons toujours hériter. J'ai retrouvé avec joie la petite maison de Villefranche où je ne songeais pas revenir si tôt. Mes souvenirs ne m'avaient pas trompée, ce pays est admirable, fait pour la méditation, exaltant, par ses lignes pures, le désir d'une création sereine et simplifiée. J'ai quitté Paris, où j'avais retrouvé l'amusement de vivre, entourée d'amis intelligents et divers, la grande rumeur, les controverses soulevées par les oeuvres, et les êtres, avec regret. Je ne me sentais pas lasse de cette vie bruyante où naît tout de même, dans le perpétuel choc des idées et des passions et des exemples, l'ambition de créer et de vaincre et le désir violent de se mêler à la mêlée, d'être là où se joue la partie la ³¹⁶

(404) noire de suie, dans laquelle des fenêtres ouvertes vomissaient déjà des literies. Au milieu du puits noir, tout en bas, une plante grasse, une espèce de palmier s'**élevait**. Il ne recevait d'air que de ces chambres puantes d'amour. Ses palmes bruissaient doucement. Elle le regarda un long moment, ferma la fenêtre et partit. * Il avait ³¹⁷

(405) travaillons déjà sur la terre qui dégèle. Le jardin est rectangulaire, en pente douce, bordé sur sa gauche par notre torrent, sur le fond par le parc de chez nos amis S. où s'**élèvent** de très grands arbres, deux cèdres où nous croyons que des oiseaux extraordinaires, du Monde, de l'Histoire, de la Bible, sont retenus ; sur le côté droit, par ³¹⁸

s'éloigner

cf (95).

s'emboîter

(406) au bout d'une promenade sur le petit lac ou sur sa rive. Grenier géant posé sur le sol, telle une chaumière, la halle de Vitré et la cave de terre et de salpêtre s'**emboîtent**. J'ai ressenti comme une halle l'aéroport de l'atoll Rengiroa vu du

316. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

317. DURAS Marguerite « *Cahiers de la guerre et autres textes* »

318. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

petit avion encore en vol, mon émotion fut d'autant plus grande que le chaume avait forte épaisseur³¹⁹

- (407) de cuivre abstraite. Haute d'environ quatre-vingts centimètres, elle a la forme d'un pain de sucre. Elle est constituée d'une série de pièces circulaires qui s'**emboîtent** les unes dans les autres. Il s'agit de tamis à perles. Celui qui coiffe l'ensemble, le plus petit, a des trous de près d'un centimètre de diamètre. Il ne peut retenir³²⁰

s'empiler

- (408) de Chagnaud, celle où on récupère et stocke l'huile de vidange, celle où on recharge les batteries, où on stocke celles qu'on a vidées de leur acide, et une autre où s'**empilent** des bloc- moteur sans culasse, des boîtes de vitesses ouvertes, une caisse que j'aime bien : celle des roulements à bille qu'on décortique au burin pour récupérer³²¹
- (409) elles étaient à sa disposition, dans la boîte, je les relisais contre lui, je les échangeais contre son corps, sa bave, et il m'interdisait de les déchirer, elles s'**empilaient**, je lui disais : « Je t'ai écrit, là », en désignant la boîte, qu'il allait ouvrir, pour laquelle il laissait mon corps. Les lettres ont cessé, le cahier a pris le³²²
- (410) et, à force de le répéter, cela fait onze ans sonnés, je « n'écris pas » et cela me fascine. Certes, je ne veux pas dire que je n'écris « plus du tout » - et dans ce « du tout » s'**empilent** des dizaines de cahiers -, mais, il faut bien en convenir, si j'en extrais ici ou là des « petites choses » pour consoler mon angoisse, je n'écris rien de montrable ou³²³

s'en aller

cf (104), (110), (133).

- (411) droite ce qu'on sait, parce que rien n'y a changé, que c'est toujours là, sous l'immensité du ciel, avec juste un peu plus de rouille, un hangar de tôle et le chemin qui s'**en va** vers la mer, avec les pelleteuses. « Pour avancer il fallait

319. LUCOT Hubert « *Frasques* »

320. PEREC Georges « *Entretiens et conférences I [1965-1978]* »

321. BON François « *Mécanique* »

322. GUIBERT Hervé « *Le Mausolée des amants : Journal 1976-1991* »

323. CHAIX Marie « *L'été du bureau* »

rouler sur un tapis de perches, une pression mini de quatre cents grammes au centimètre carré, on avait des³²⁴

s'encastrent

- (412) entrées et les corridors sentent le moisi, il n'y a pas de jardins, sur la place une fontaine de laquelle sort un petit filet d'eau. Les devantures y sont rares, elles s'**encastrent** dans des fenêtres, il y a des chaussons, des berlingots, des cartes postales, des blouses de travail. Tout croule dans ces villes, les chaussées sont défoncées³²⁵

s'enfoncer

- (413) lève les yeux le long de la modeste façade de l'église Sainte-Marguerite, soulignant verticalement l'arête de la tour carrée, noire, " tout au fond " (elle s'**enfonce** dans le ciel), au-dessus du chœur, noir dû à des écailles de bois ou d'ardoise. Cette couleur chthonienne de la Kaaba inscrit ici le début de ce livre comme une persistance³²⁶
- (414) sous la lune) pendant des décennies. Rentré chez moi, j'eus un doute : n'avais-je déjà peint la tour noire de l'église Sainte-Marguerite qui depuis le ciel blanc s'**enfonce** entre des immeubles dont la masse me rappelait celle des pins ? Sans repère, je me perdis dans mes papiers abondants, où soudain je découvris tout autre chose : J'³²⁷
- (415) fil rouge dans l'inextricable labyrinthe de la mégapole) mais sur une avenue pluvieuse et déserte qui en est déjà à son numéro 3 000 et dont, à la voir à perte de vue s'**enfoncer** entre tours et gratte-ciel, on se doute qu'elle n'hésitera pas à monter jusqu'aux 12000 au moins. À vol d'oiseau, la chambre qui vous attend, chaude, rassurante,³²⁸
- (416) verglacée, les ronds de bâtons dans la neige de part et d'autre marquant le passage essoufflé des skieurs de fond, ni celle, disons, d'une autoroute à perte de vue s'**enfonçant** dans un désertique paysage arabe, Rolls-Royce klaxonnant avec rage pour faire se ranger sur le côté un troupeau de chameaux faméliques, rien, pourtant, rien³²⁹

324. BON François « *Mécanique* »

325. DURAS Marguerite « *Cahiers de la guerre et autres textes* »

326. LUCOT Hubert « *Frasques* »

327. LUCOT Hubert « *Frasques* »

328. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

329. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

- (417) portes rabattantes vers l'extérieur. Ils ne contenaient guère de secrets, mais surtout des pelotes de laine et autres instruments de tricot. L'oreiller **s'enfonçait** un peu sous le meuble et à sa gauche. Dans le creux entre le divan et le mur, elle avait glissé un livre de contes. Elle en avait lu plusieurs avant de s'endormir, maintenue³³⁰

s'enfuir

- (418) la tête, mais je reste avec eux, je fais partie de leur histoire, même si je suis étrangère. La ville aimait répondre en chœur à l'appel de ce ciel de septembre qui **s'enfuyait** jusqu'au désert : présents, présents, nous sommes bien là, nous avons compris ce que tu demandes, nous sommes d'accord, nous sommes tous venus jusqu'ici, regarde³³¹
- (419) pointes de blanc acide que je m'administrerais en un vertige- suicide, aujourd'hui mon esprit module avec plaisir le comptoir-bastingage, la courbe bastangante **s'enfuyant** dans la profondeur d'une lumière rouge, longe du cheval, laisse du chien, celle-ci et celle-là dans la cour de ferme à la brune. Notre-Dame du fleuve Mon retour³³²
- (420) heures, etc... j'arrangerai autre chose...]] Crispée comme si elle allait pleurer de déception, elle m'embrassa pour me dire bonsoir, me laissant prendre une bouche d'enfant, humide, entrouverte et passionnée comme un petit animal. Je l'embrassais avec plaisir. Un désir brusque de la coucher avec moi, de dévorer sa fraîcheur saine, brûlée de coups de soleil malgré qu'elle soit très blonde, ses épaules musclées par la nage et la périssière, et puis de m'endormir comme après un bain ou une course à pied, sans trouble, et même sans souvenir. Mais je dus la renvoyer : [[venez plutôt l'après-midi, dis-je, ou l'autre nuit]]. Elle cachait dans son coude couleur abricot un visage convulsé de contrariété et de désir, ne parlait plus qu'anglais, et, revêtue d'une robe pailletée de somnambule et de bas de coton, s'enfuit dans les couloirs ensoleillés. J'ai dansé sur les toits comme une princesse des contes orientaux. Tout l'horizon lacté **s'enfuyait** dans la mer. Chère Grande Ourse, attelage de Dieu, de tous les points d'Europe, je te cherche et, cette nuit encore, t'ai retrouvée au bas de la botte italienne, là, contre cette mer où tu semblais descendre, afin d'accompagner le bateau de Sicile qui passe à minuit. Le maître de la maison, charmant, au visage sournois de bête, me serrait contre son smoking et trébuchait avec émoi en me serrant les mains. [[Ceci est bien poétique, n'est-ce pas, monsieur ?]], disais-je... Des

330. ROUBAUD Jacques « *Parc sauvage* »

331. FELLOUS Colette « *Avenue de France* »

332. LUCOT Hubert « *Frasques* »

terrasses inférieures, argent clair et habit noir, les autres ombres blanches des femmes parées nous regardaient en s'éventant. Plus bas, on jouait aux cartes. Coupe de la vie aux différents étages, à ciel ouvert, on voyait se composer les couches diverses des invités. Brave amiral Diaz qui me poursuivait d'un sourire paternel. [[Dois-je lui dire mon amiral ?]], demandai-je. Personne ne savait. Dansé. Dansé.³³³

s'engager

- (421) au pied du mur, je m'y engage, j'y grimpe, je tombe, je regrimpe, je retombe, je reste assis dans le clair de lune, devant cet arbre non adulte, dont une branche s'**engage** de l'autre côté du mur, vers le cimetière. De la rosée, sur mon visage ?, la sueur de l'angoisse ? À nouveau, contre l'arbre : sur le tronc, de la rosée - résine ? confiture³³⁴

s'enliser

- (422) et au fond ne m'occupe guère. C'est une femme pour laquelle je n'ai point d'amour. Une grande tendresse, une surprise, des souvenirs agréables, l'émotion de la volupté réciproque, une intelligence cultivée et une bonté pleine de grâce. Cela suffit au fond pour entretenir un sentiment très agréable et qui, moins la naissance divine, peut ressembler à l'amour comme un frère. Chère Bobby, à l'encontre de vous, je ne vous aime pas tout entière, ni parce que vous êtes telle que vous êtes. Si vous n'aviez pas couché avec moi, je n'aurais pas même ressenti l'illusion de l'amour. Je ne découvrais pas au fond que je vous aimais, mais décidais de vous aimer et de vous obtenir. Ma trop facile réussite faillit tout perdre. Le [Jeudi] 4 janvier 1923. La nouvelle année m'a souri au ciel rose de ce même Cap Ferrat où nous étions venues déjà voici deux ans passés. Splendide paysage. La montagne, avec les villes couchées, s'**enlise** dans la mer. C'est jusqu'à l'Italie ce défilé de caps illuminés le soir par leur casino et leurs villas. Le [vendredi] 5 Janvier [1923]. La nuit opaque dans laquelle je descends. Tombe ! Ce sentier est celui de l'Enfer ! La rocaïlle grise de la montagne plantée de pins est digne du Dante. Je souffre de vivre et de cette jeunesse qui à chaque pas me fuit, je souffre de ne pas assez créer, de ne pas assez comprendre, de ne pas assez savoir, je souffre du temps perdu et du temps passé. La nuit d'encre au ciel bas... Les phares coupent le sentier où je tombe d'inférieures zébrures qui me replongent dans l'obscurité. Pitié, mon Dieu ! Il y a des jours où je comprends

333. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

334. GUYOTAT Pierre « *Coma* »

tout ! Des jours où je pourrais tout entreprendre, des jours où votre intelligence est en moi comme un rayon, et d'autres où, bête et obtuse, d'autres où, comme tout le monde, mes instincts les plus bas m'entraînent³³⁵

se redresser

cf (95).

se retourner

(423) peintre dont on ne voit aucun tableau. 279. Les contours de tous les pays du monde sont dessinés, superposés sur une grande feuille. 280. Un escalier en forme de pont se **retourne** en son milieu comme une lanière tordue d'un demi-tour. Le marcheur finit tête en bas. 281. La silhouette d'un tireur est dessinée sur un mur à coups de revolver.³³⁶

s'étaler

cf (99), (131).

(424) minute dans l'eau glaciale, sur la rive le soleil nous brûlait, et ce moment, ce lac m'étaient une clairière. Souvenir plus ancien d'un rond-point entouré de chênes où **s'étalait** la nappe blanche attendant le pique-nique à l'abri dans ses paniers d'osier. Souvenir tout récent du visage de Claire, visage souvent maussade, fermé, que venait³³⁷

(425) dessus d'une gorge étroite, profonde -, et se termine en une route plus large récemment bitumée. Un panneau à l'entrée du double virage limite la vitesse à 30 km/h. Le S **s'étale** sur 300 mètres, mais lorsque j'entame la première boucle, paf ! plein cadre ! trois gendarmes en guet à la sortie de la seconde boucle, de l'autre côté du pont, à vol³³⁸

(426) raser en 1974, lui préférant un bâtiment vert pomme, d'une laideur devenue commune, qui abrite encore aujourd'hui un cinéma associatif. Les champs qui, en 1961, **s'étaient** autour du château sont aujourd'hui des barres et des cités HLM où l'on s'ennuie jusqu'à l'émeute sur des kilomètres. Mes parents logeaient dans une aile, mon³³⁹

335. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

336. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

337. PONTALIS Jean-Bertrand « *Fenêtres* »

338. LANG Luc « *Les Indiens* »

339. BOUILLIER Grégoire « *Rapport sur moi* »

- (427) sur d'énormes caillasses. Cognait dans les nids de poule. Je ne pouvais accélérer davantage sans risquer de verser dans le fossé ou casser une roue. À perte de vue **s'étalait** la plaine et il n'y avait aucun secours à espérer. Nulle âme qui vive à des dizaines de kilomètres. Je me sentis infiniment désolé pour elle. Ce qui allait suivre ne³⁴⁰
- (428) avais beau chercher nulle part n'apercevais-je d'objet qui me donnât la sensation d'incarner autre chose qu'un profit et un gain et dans toutes les directions **s'étaient** des produits n'exprimant en définitive qu'une idée dégradée et même contraire et pour tout dire hostile à celle du don et je ne voulais pas arriver à cette soirée en³⁴¹
- (429) balcon du studio était ouvert sur la vallée - cette gigantesque vallée de cent kilomètres de long, de trente kilomètres de large, de mille mètres de profondeur qui **s'étalait** sous notre balcon avec forêts, lacs, champs, clairières - et de laquelle nous avions une vue aérienne, cosmique et qui faisait dire à D. : " Notre mère la Terre est³⁴²
- (430) sont friands d'humus. Persévérez. Voilà la ramure d'un saule. Attention ! Ne mettez pas le pied sur le tapis de mousses rampantes et de filaments verdâtres où **s'étaient** des feuilles rondes ! Vous y perdrez pied et boirez une tasse dont on ne connaît pas le fond ! C'est une eau de résurgence, dit papa. Elle vient de loin de dessous la terre³⁴³
- (431) : "M'Yvette ! M'Yvette, fais-moi un sourire de printemps !" Amadouée en dépit de moi et n'étant pas boudeuse de nature, je la laissai m'entraîner vers la table où **s'étaient** les restes du pique-nique. Quoi, pas de soupe, ce manger qui tient l'estomac au chaud jusqu'au milieu de la nuit ? Pour saisir mécaniquement une olive, j'eus à ouvrir³⁴⁴
- (432) champs au corps formé, aux membres musculeux tavelés et recuits par le soleil. Elles cachent leurs seins à peau de lait caillé derrière les avant-bras hâlés où **s'étale** parfois une légère fourrure. Les plus âgées, quatre, habituées à la cérémonie, laissent baller leurs bras le long du corps. Pour deux d'entre elles, qui seront majeures³⁴⁵

340. BOUILLIER Grégoire « *Rapport sur moi* »

341. BOUILLIER Grégoire « *L'Invité mystère* »

342. DURAS Marguerite « *Cahiers de la guerre et autres textes* »

343. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

344. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

345. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

s'étendre

cf (114), (121), (122), (123), (132).

- (433) au mien, entouré seulement de désirs et de suggestions d'objets (je refuse toujours de constituer une collection). Il faut s'habituer à ce cahier : le lignage s'**étend** davantage. C'est une surface moins resserrée, moins secrète que celle des carnets. Le principal est d'avoir réussi à lui faire un sort, à apposer du noir en haut, ³⁴⁶
- (434) ; désormais il n'aurait plus que deux doigts à prendre pour dire son amour. La victime lui confie qu'il est allé, seul, enterrer ses trois doigts dans la forêt qui s'**étend** au-delà du village. Cette nouvelle est insupportable à l'amoureux, il veut retrouver ces doigts, sans expliquer pourquoi il supplie le plus jeune de l'emmener dans ³⁴⁷
- (435) café, j'en considère le dessus chaud, et moi-même : j'ai ordonné qu'on porte une portion d'espace à une température bien supérieure à celle de la croûte de sable qui s'**étend** depuis l'embouchure de la Gironde jusqu'au Pays basque. J'aurais pu enduire de peinture rouge une portion d'espace : un tronc échoué, venu d'un pyrénéen alpage ou ³⁴⁸
- (436) cuivre où les pèlerins venaient prélever les vapeurs de l'encens pour en frotter comme un savon de fumée, leurs joues, leurs fronts, leurs cheveux. De chaque côté s'**étendaient** des comptoirs avec de minuscules tiroirs que les fidèles tiraient au hasard pour y dénicher une 123 " () DOULEUR J-61 " papillote renfermant une prémonition ³⁴⁹
- (437) métaphore ? Là encore, il m'a fallu du temps pour comprendre quelque chose à L'Étrange Histoire. J'ai repensé au chêne et à son ombre portée. Oui, elle était immense, elle s'**étendait** j'aurais presque dit à l'infini, mais elle était dépourvue d'épaisseur, elle était sans surface, sans couleurs, aucun bruissement de feuillage ne l'animait, ³⁵⁰
- (438) vacances dans la villa de sa grand-mère. À la fin de la journée, il descend les marches de l'escalier en bois qui mène à la plage, une longue plage normande de sable qui s'**étend** sur des kilomètres, bordée de dunes où poussent des herbes folles. Elle est presque déserte en ce mois de septembre proche de la rentrée des classes. Un promeneur qu' ³⁵¹

346. GUIBERT Hervé « *Le Mausolée des amants : Journal 1976-1991* »

347. GUIBERT Hervé « *Le Mausolée des amants : Journal 1976-1991* »

348. LUCOT Hubert « *Frasques* »

349. CALLE Sophie « *Douleur exquise* »

350. PONTALIS Jean-Bertrand « *Traversée des ombres* »

351. PONTALIS Jean-Bertrand « *Le Dormeur éveillé* »

- (439) ce deux-pièces partiellement meublé, une reproduction sur le mur du salon : La tour rouge, de Giorgio De Chirico. Le tableau représente un donjon au pied duquel s'**étend** un espace quasiment vide, hormis quelques détails. J'aurais pu, bien sûr, remiser la toile à la cave ou bien dans une autre pièce, mais l'idée d'être confronté jour³⁵²
- (440) dore maintenant le phare du Cap Ferrat. Il fait tiède. Il fait pur. Je suis heureuse - et libre. Là, devant ma table, devant ma fenêtre. Dans mon coin où les journaux de Paris apportent encore comme une mauvaise et incendiaire étincelle. Mais ma nostalgie bien romantique ne répond à rien d'autre, en vérité, qu'à l'amour extrême du souvenir, en face de ce présent lucide où je sens déjà s'effriter mon bonheur. Le [mardi] 25 mai [1920]. Ce temps me rend infernale. Des désirs naissent en moi et s'épuisent immédiatement dans la plus souveraine déception. Je suis plus orageuse que l'orage, plus sensuelle qu'un chat lunaire, plus méchante et brûlante que Satan. Je m'ennuie et m'amuse des mêmes choses. La volupté me tourmente et m'attriste. La cocaïne ne me soulage pas. La chair et les caresses de mon amie me rendent dédaigneuse et morale. Il fait un temps d'huile bouillante. La mer, ce lac ridicule, s'**étend**, irisé comme un miroir. Le ciel blanc se confond à son horizon pâle et ignore ce que j'attends. Mes mauvais désirs me reprennent. Je voudrais faire la noce, m'encanailler avec des inconnus ou paradoxer avec Madeleine. Marcelle est trop simple et m'aime trop. Je voudrais ardemment qu'elle me fasse souffrir comme je le mérite, et je ne reconnais plus le bonheur où s'enlissent mes facultés, je lui en veux de tout et de moi-même, et je la désire mortellement. Sa chair me donne soif, et ses baisers ouvrent en moi un abîme incendiaire, où je sens fuir mon pauvre cerveau déjà bien entamé par les drogues et l'amour sans issue qui nous torture. Elle pleure souvent de ne pouvoir me donner du plaisir et s'applique et s'essouffle dans mes jambes que j'écarte pour mieux sentir sa bouche et saisir, au moment exaspéré de la jouissance, toutes les nuances et les oscillations du baiser défendu. Mon vice, ici, ne fait que croître et, sensuellement, je m'effraie de mes³⁵³
- (441) , de ne pas assez comprendre, de ne pas assez savoir, je souffre du temps perdu et du temps passé. La nuit d'encre au ciel bas... Les phares coupent le sentier où je tombe d'inférieures zébrures qui me replongent dans l'obscurité. Pitié, mon Dieu! Il y a des jours où je comprends tout! Des jours où je pourrais tout entreprendre, des jours où votre intelligence est en moi comme un rayon, et d'autres où, bête et obtuse, d'autres où, comme tout le monde, mes instincts les plus bas m'entraînent et je ne comprends rien. Ô lassitude! Ô réveil, où est ma vaniteuse assurance! Je suis pauvre et tristement humaine, comme vous tous,

352. ERNAUX AnnieMARIE Marc « *L'usage de la photo* »

353. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

moi qui me croyais clairvoyante et douée du mal et de la joie de tout pouvoir résoudre vite et raconter avec des images neuves ou du moins le paraissant. J'ai travaillé tout le jour. J'ai attendu ta lettre, mon amour... Je n'ai rien reçu, et dans la tombe je tombe. La mer s'**étend** sous le ciel bas, elle est comme lui chargée de nuages qui l'étouffent. On ne l'entend pas. Les tramways de la côte brillent à la corniche et se croisent en sonnant. Les grosses voitures entrelacent le soufre et le vert pâle de leurs phares. J'ai mal à la place de la Concorde, où seule sous des cieux pareils, parce que Paris est tout autour comme un trèfle ceinturé d'or, on n'a pas le cœur déchiré. Cette côte mystérieuse où l'on ne sait rien de personne, où les villas recèlent tant de visages et d'ameublements baroques et sauvés de quels désastres. La côte est comme la légion, le refuge anonyme de tous ceux qui ont une tare quelconque et qui ne peuvent plus habiter leurs villes et pensent leurs blessures et leur humiliation avec le luxe faux de la côte, la grâce de la lumière, et ce climat fait pour rattacher à la vie les désenchantés. Des tangos tristes, des violons s'échappent quelquefois entre deux persiennes et viennent sur l'aile du vent trouver l'étranger de³⁵⁴

- (442) Moret-sur-Loing pour arriver bientôt au club. C'était un gentilhomme Louis XIII située au milieu de bâtiments de style néo-Art nouveau. Un terrain de golf qui s'**étendait** dans le crépuscule produisait un effet pastoral. Jeannine descendit devant l'entrée. Pas de voiturier en vue, je laissai donc la Mercedes dans un champ à côté.³⁵⁵
- (443) du crépuscule ? Au quinzième green on tailla un chemin à travers l'herbe haute jusqu'à un autre green, celui-ci plus près du début du parcours. En contrebas s'**étendait** un petit étang à la surface noire et vitreuse. " Une espace petit, une profonde grand. Peut deux cents mètres être. Et : pas vide ! Une animal à fond. Gens dire, golfman³⁵⁶
- (444) Provence. Il ne plut pas une seule fois. Un jour, tard dans l'après-midi, nous approchions du défilé de Saint-Ferréol-Trente-Pas. À gauche de la route une prairie s'**étendait** jusqu'aux collines à huit cents mètres de là. Nathalie me tenait compagnie pendant que je me cramponnais à Madeleine ; en vérité sa présence semblait calmer la³⁵⁷
- (445) côté gauche par un libraire nommé Barbier, successeur de Millan. Je travaille chez Lusson et mon ami Hugo chez Barbier-Millan. Les bureaux de chaque négociant s'**étendent** au-dessus de leurs magasins. Le libraire demeure au premier,

354. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

355. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

356. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

357. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

- le papetier au second de la maison située sur la rue. Lusson neveu, beaucoup plus commissionnaire en³⁵⁸
- (446) océan produisait un bruissement ininterrompu, sans modulation, comme un fracas assourdi. Du petit balcon de la chambre, le couple me désigna l'esplanade qui s'**étendait** juste en dessous : ç'avait été la piscine la plus chic de Casablanca, le Kontiki, c'était d'ailleurs la piscine qu'ils fréquentaient eux-mêmes, mais un raz de marée³⁵⁹
- (447) , me chuchota le professeur, en transpirant avec nervosité. Le couple voulait m'emmener dîner dans un restaurant de poisson, La Mer, sur le terrain vague qui s'**étendait** sous le phare, à égale distance de la mosquée du prince saoudien et de la mosquée du Roi en construction. Le restaurant était fermé pour le Ramadan, il fallait en chercher³⁶⁰
- (448) aurait dit des petits phares. Brusquement, en renversant la tête, pour voir le monde à l'envers, j'ai réalisé l'harmonie merveilleuse des couleurs du paysage qui s'**étendait** devant moi, le bleu du ciel, le bleu doux des collines, le rose, le sombre et les verts embrumés des champs, les bruns et les ocres tranquilles des toits, le gris³⁶¹
- (449) te faisait plus souffrir que décider. Tu sortis dans la rue, un plan à la main. Tu étais au centre de la vieille ville. Tu pris une grande rue piétonne, qui s'**étendait** sur des centaines de mètres. Tu regardais les boutiques de mode, les pâtisseries, les magasins de tous genres qui se succédaient. Aucune surprise ne t'attendait³⁶²
- (450) . Longtemps. Aucun bruit. Aucun mouvement. L'anxiété me retenait. Puis la curiosité fut la plus forte. Je poussai la porte, entrai, mis le loquet. Le cimetière s'**étendait** là, devant moi, vide. Avec précaution, je longuai les caveaux de famille : il aurait pu s'aplatir entre deux monuments funéraires. Ça alors ! C'est trop fort ! Il n'³⁶³
- (451) Debout. La lune, il faut bien qu'elle se pose quelque part ! Là-haut ? Non ! Dans le paysage de nuit et d'étoiles, au bout de l'ancienne voie romaine, la ville d'Auxerre s'**étendait**, rutilante de lumières, de vie. Goguenarde, appuyée sur le clocher de l'église Saint-Germain aux toits verts, la lune nous regardait. Sur la droite, au creux de³⁶⁴

358. ROUBAUD Jacques « *Nous, les moins-que-rien, Fils aînés de personne* »

359. GUIBERT Hervé « *Le protocole compassionnel* »

360. GUIBERT Hervé « *Le protocole compassionnel* »

361. BERR Hélène « *Journal 1942-1944* »

362. LEVÉ Édouard « *Suicide* »

363. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

364. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

- (452) elle jouait de l'antique boulier. Derrière sa basse et longue maison aux sols dénivelés, enfoui profond dans une couche de végétation spontanée jamais taillée, s'**étendait** son jardin "sur le penchant du soleil et du ru", disait-elle. Elle n'y travaillait plus depuis longtemps. D'anciens plants d'artichauts, d'asperges, des choux³⁶⁵

s'incliner

cf (95).

s'insérer

- (453) gratuite et involontaire : " l'ennui de la ville pendant les dimanches de printemps ". Considérant dans le vide de mes vingt ans l'espace désert Saint-Germain là où s'**insère** la rue du Four, dans Venise passionnément riche la gigantesque paroi de ferraille d'un cargo de l'Est, je cherche à détecter quelques particules montrant mieux la³⁶⁶

s'interposer

- (454) de mon lit en fait contrebalance en partie la première car, dans l'espace qu'elle laisse libre entre la bibliothèque et le matelas, le coussin rectangulaire s'**interpose**, et mes pieds se trouvent moins menacés de dévoilement et exposition aux risques de refroidissement. Mais il faut pour cela qu'il soit en arrière-plan des cous-sins³⁶⁷

se loger

cf (88).

- (455) prendre la même attitude devant un médecin, au cours d'un examen. Les trois soeurs avaient une particularité. Alors que les dents de la mâchoire inférieure se **logent** en général sous celles de la supérieure, c'était l'inverse. En fait, ce léger prognathisme ne se voyait pas. Mais parfois Andrée semblait fière de se trouver originale³⁶⁸

365. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

366. LUCOT Hubert « *Frasques* »

367. ROUBAUD Jacques « *La Bibliothèque de Warburg : version mixte* »

368. GRENIER Roger « *Andrélie* »

se lover

- (456) tanière d'un bûcheron, peut-être, à juger d'après les fûts de bois en grume ou pelard qui jonchent la cour-jardin, ces corps tronqués-grossiers contre lesquels se **lovent** ceux des fins écuissés dont les branches lèvent les bras au ciel en un sursaut d'espérance ou, si l'on regarde par le bout opposé, offrent des jambes aux pieds ³⁶⁹

se perdre

cf (89).

- (457) être enceinte d'après la méthode Ogino, elle n'est que sentiment. Entre le sexe et l'amour, le divorce est total. Au-delà du bac, sa vie est un escalier à gravir qui se **perd** dans la brume. Dans la pauvreté de mémoire nécessaire à seize ans pour agir et exister, elle voit son enfance comme une espèce de film muet en couleurs, où surgissent et ³⁷⁰

se précipiter

- (458) fit des promenades sur un chemin de campagne proche de sa maison. À Saint-Sernin on trouve de tels chemins aux barrières ondulantes et à la terre rase. Le ciel s'y **précipite** comme un petit enfant au-devant de vous. En 1860, à trente ans, Emily ferma sur elle la porte de sa maison puis elle monta dans la chambre nuptiale de son âme et n'en ³⁷¹

se présenter

- (459) trench-coat dont la ceinture pend. Une lumière de flash éclaire la scène, blanchissant les dalles et le radiateur, faisant miroiter le cuir de l'escarpin qui se **présente** de profil. Sur une autre photo de la même scène prise sous un angle différent, depuis le chambranle d'une porte, on voit l'autre chaussure d'homme et l'autre ³⁷²
- (460) la mémoire enregistre tout, mais que nous ne sommes capables d'en restituer qu'une partie, selon ses caprices. Entre les deux prochaines rues, neuf immeubles se **présentaient**. Seuls trois t'étaient familiers. Ils possédaient chacun un détail

369. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

370. ERNAUX Annie « *Les Années* »

371. BOBIN Christian « *Prisonnier au berceau* »

372. ERNAUX AnnieMARIE Marc « *L'usage de la photo* »

remarquable. La porte cochère de l'un était ornée d'une tête de lion peinte en bleu. Un PMU³⁷³

se rapprocher

cf (95).

- (461) des disques. J'ai pris une feuille de papier et j'ai dessiné le passage Cardinet tel qu'il m'était **apparu** en descendant de chez l'avorteuse, de hauts murs se **rapprochant**, avec une déchirure au fond. C'est la seule fois de ma vie d'adulte où j'ai eu envie de faire un dessin. Le dimanche après-midi, j'ai marché dans les rues froides³⁷⁴
- (462) la montagne et ses neiges aussi vieilles que le déluge mais toujours de la blancheur immaculée des premiers temps du monde. Les hauts pics semblaient s'être **rapprochés** de nous pendant la nuit. On aurait pu, croyait-on, les atteindre en moins d'une heure de marche. Et le père Jean, qui vit ici depuis plus longtemps que moi, et connaît³⁷⁵
- (463) à l'Espagne. Parfois, le matin, l'air était particulièrement transparent et, de la fenêtre du grenier, on apercevait les montagnes, comme si elles s'étaient **rapprochées** pendant la nuit. Elles avaient des tempes minces, couvertes de blancheur. La neige. Les neiges éternelles. Dora rêvassait. Ils partiraient dans la montagne,³⁷⁶

se retrouver

- (464) de ma lampe d'architecte. Le châle, tissé de laines fines, mesurait 170 centimètres sur 90 ; une fois plié il avait la taille d'un gros livre. Tous mes dessins s'y **retrouvaient**. Il me fallut un moment pour déceler les tracés bleus et rouges si importants : ils avaient été réduits à des fils de soie simples qui fondaient dans le lainage.³⁷⁷

se suspendre

cf (110).

373. LEVÉ Édouard « *Suicide* »

374. ERNAUX Annie « *L'événement* »

375. ROUBAUD Jacques « *Nous, les moins-que-rien, Fils aînés de personne* »

376. ROUBAUD Jacques « *Parc sauvage* »

377. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

serpenter

cf (94).

- (465) d'Alex, les paniques claustrophobes de la petite Jacotte, les jambes du père Louis à déplier trois minutes sur le gazon autoroutier, enfin ! la petite route qui **serpente** dans les bocages, les vaches qui beuglent, les oiseaux qui s'enfuient à l'approche du convoi, une pluie drue depuis cinq minutes, une côte en courbe, Do-zu-lé !³⁷⁸
- (466) quasi mutique. Je me réveille sur la banquette arrière de la 403, la neige tombe à gros flocons, le brouillard est dense, nous sommes au milieu des montagnes, la route **serpente** en d'interminables épingles à cheveux, Robert a la nuque tendue, les yeux rivés sur la nuit, la chaussée blanche, jaune et grise, son regard ne porte pas à plus de 2³⁷⁹
- (467) turquoise, l'île Tahaa vaut par une courte vallée transversale ; venu de fermes élégantes, le doigt des enfants pollinise une à une les gousses de l'orchidée vanille **serpentant** une plante tutrice. Notre chambre véranda aurait donné le bonheur si, tout autour, le dénuement polynésien - par référence à quelle Touraine ? - ne frappait le³⁸⁰
- (468) , disparaissaient, porteuses d'une joie passagère comme la vie. Jour après jour je m'absentais dans un pays qui n'avait pas de nom, tandis que l'usine qui **serpentait** autour de la maison avalait sa ration quotidienne d'hommes et de chagrin. Debout devant la fenêtre, les yeux dans le ciel pur, j'attendais quelque chose ou³⁸¹
- (469) -accoudoir est tombé du canapé. Il y a toujours dans la photo un détail qui happe le regard, un détail plus émouvant que d'autres : une étiquette blanche, un bas qui **serpente** sur le carrelage, une chaussette en boule, solitaire, un soutien-gorge dont les bonnets sont posés bien à plat sur le parquet, comme exposé dans une vitrine. Ici³⁸²
- (470) du magasin d'électricité générale devant la télévision. Des cafés investissaient dans l'achat d'un poste pour attirer la clientèle. Au flanc des collines **serpentaient** des pistes de motocross et l'on regardait monter et descendre les engins assourdissants la journée entière. L'impatience grandissante du commerce avec ses³⁸³

378. LANG Luc « *Les Indiens* »

379. LANG Luc « *Les Indiens* »

380. LUCOT Hubert « *Frasques* »

381. BOBIN Christian « *Prisonnier au berceau* »

382. ERNAUX AnnieMARIE Marc « *L'usage de la photo* »

383. ERNAUX Annie « *Les Années* »

- (471) colline la plus haute, s'écria : "Je vois la poussière qui poudroie..." De Druyes à Fougilet, l'ennemi avait six kilomètres à parcourir sur une route non goudronnée, **serpentant** entre les prés, les vignes et les bosquets. L'apparition d'Éloi, le rétameur ambulant, bonhomme farfelu qui n'aurait pas fait de mal à un moustique et avait l'³⁸⁴
- (472) mes chers parents nourriciers. Aux Chaumots, chez les Guerrault, le matin, en allant à l'école, ma pèlerine prit le temps de boire la rosée tombant de la forêt **serpentant** entre nos jachères, nos champs de pommes de terre et quelques rares cépages oubliés par le phylloxéra. Des croûtes de pain moisi soustraites aux cochons m'assurèrent³⁸⁵

sillonner

cf (100).

sortir

cf (91), (98), (124), (133).

- (473) d'hôpital, sans jambes, du moins hors service, les nerfs ne conduisent plus le courant, deux tubes de peau, viande et os, lourds, mous, doigts de pied violacés qui **sortent** de sous les draps blancs, marionnettespis de vache, mais ça va droit à la guérison, totale, sans restes, clament les médecins et spécialistes qui défilent à mon chevet³⁸⁶
- (474) York, 13 juillet 1977. Faisait partie des cas d'école évoqués en formation. Pénurie et non surplus cette fois. Un banal orage d'été, la foudre tombe sur un câble THT **sortant** de la centrale nucléaire d'Indian Point. La compagnie Consolidated Edison diminue la tension de 5 puis de 8 %. Balle-peau ! 38°, chaleur étouffante, demande énorme³⁸⁷
- (475) J'ai été en poste à Bagdad pendant trois ans. Quand je regarde la nourriture que nous achetons ici, j'ai honte. » Une grille d'arbre arrachée (jeunes brins d'herbe **sortent** d'une plaque de bois enterrée) imprime en moi la vieille détresse qui succède au matin heureux. Pour mon plaisir, le mot « vieille » désigne le matin de ma vie, mais la³⁸⁸

384. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

385. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

386. LANG Luc « *Les Indiens* »

387. LANG Luc « *Les Indiens* »

388. LUCOT Hubert « *Frasques* »

- (476) verte, et une cheminée d'angle sur laquelle est gravé le mot « Lutron ». Vêtue d'un pantalon en lycra blanc, une jeune femme est assise dans l'oeuf. De son nombril **sort** une corne noire dressée vers le haut. Elle reste immobile pendant de longues minutes, puis se lève, pose les mains sur le « U » et le « O » de « Lutron ». Elle ferme alors³⁸⁹
- (477) , comme s'il le dénonçait. Photographie. 151. Au Louvre, un homme au visage bandé regarde un portrait de Philippe de Champaigne. Photographie. 152. Une main **sort** de la fumée blanche d'un brouillard artificiel pour dire bonjour. Son pouce porte une bague noire. Photographie. 153. Sur une table en pierre noire polie dont les³⁹⁰
- (478) tenant dans une bâche rouge. Sa contreforme lui est juxtaposée, reliée où s'achève la coupe. 289. Les yeux d'un visage en silicone sont des oeufs de poule. Leur pointe **sort** nettement de l'orbite. 290. Un téléviseur au tube cathodique endommagé diffuse des programmes hertziens zébrés aux couleurs altérées. 291. Lâchée du trentième³⁹¹
- (479) monstrueux que méconnaissables. 459. Un enfant habillé en noir tient en laisse un singe de sa taille qui tend les mains vers l'avant. Du milieu de chacune de ses paumes **sort** un nez rose. Bois polychrome. 460. Dans une ville, équipés d'audio-guides, les visiteurs suivent un parcours qui les conduit devant des objets urbains qui sont³⁹²
- (480) obscurité. L'être double portait une jupe ample comme celles des paysannes russes, des seins ronds très blancs au-dessus du décolleté et deux étranges bras lui **sortaient** du ventre, comme deux sexes érigés, doigts ouverts en direction de la chèvre malicieuse aux pattes triangulaires. Ce tableau respirait une joie nourrie de³⁹³
- (481) enfoncements réguliers tout en bas - sur lequel est fichée une prise électrique carrée. À la place d'un jean assis, on peut aussi bien voir les deux bras tendus d'un tronc **sortant** du parquet. La vie qui se dégage des vêtements tombés dans une posture humaine a quelque chose de menaçant. Monstres du film Freaks. Forme vide du corps de M. De³⁹⁴
- (482) plus meurtrières, plus tyranniques. Ayant hâte de rejoindre mes compagnons de damnation, ceux-là que je suis forcée de voir maintenant et toujours, car

389. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

390. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

391. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

392. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

393. FLEM Lydia « *Comment j'ai vidé la maison de mes parents* »

394. ERNAUX AnnieMARIE Marc « *L'usage de la photo* »

nous descendrons ensemble dans l'enfer qui nous guette, et la haine d'un sort horrible et partagé par nos fautes nous réunira bientôt dans cette mort. A cinq heures, je fais mon entrée dans le Récamier bleu où fument les théières, où s'agitent les chapeaux, les gants, les cannes, et les potins qui enveniment une destinée. Je m'assieds à gauche sous la pendule qui avance d'un quart d'heure, je commande un thé de Chine, j'ôte mes gants, et j'attends. Alors, au bout d'un instant, je vois arriver Raymond [Gibert de Cardonne] sur ses hautes jambes, son uniforme kaki-horizon burlesque, américain par la veste, français par la culotte, son polo de côté. Il porte là-dessus un visage endormi, ivre, avec des yeux qui tournoient, des joues enfiévrées, tandis que sa cravate molle et sans tenue **sort** comme celle d'une femme de son col entrouvert ! Il s'assied ! non, il tombe de biais sur une chaise bleue Empire (Ô Madame Récamier !) et parle avec volubilité de nos amis (non : complices), d'argent introuvable chez les notaires et les usuriers, et de coco. Je le fais taire comme je peux. Il se lève, titube, et va téléphoner à Emilienne ou se refaire une beauté dans le cabinet de toilette. Je vois arriver Jean [Femiliaux], soigné, brun, tendre, qui me baise les doigts comme un amoureux. Je vois arriver enfin Laverny Robert, plus ivre encore que Raymond, mais plus drôle, lettré, fin et dangereux parce qu'intelligent, plus âgé et plus malade. Un porto après le thé de Chine semble indiqué. On l'enfile, en parlant du dîner, en comptant nos fortunes. Autrefois - je dis autrefois quand c'est la semaine dernière ! même pas - je voyais arriver Fred, mince dans sa robe, ses bras nus, avec le gant fermé³⁹⁵

- (483) revoyais son image, j'imaginai son sexe énorme dans son pantalon. Ses fantasmes. J'en connaissais certains, j'en imaginai d'autres. Je voyais une grosse queue qui **sortait** de la braguette d'un pantalon en flanelle grise comme chez Mapplethorpe, les photos où on ne voyait pas le visage. C'était la première fois que je m'intéressais³⁹⁶
- (484) , sans doute à cause de sa jeunesse et de la fragilité de sa peau, elle n'en souffrait pas, la chose s'était faite insensiblement, sans souffrance : l'articulation **sortait**, nue, propre, et les bords de la peau s'étaient endurcis et ne formaient pas de plaie. Ni de son ventre, elle ne souffrait pas non plus, duquel on avait sectionné, un³⁹⁷
- (485) haut corps ensoutané, de l'ayatollah Khomeyni occupe nos yeux et nos rêves. Sa voix presque inaudible, dans cette face inquiète, ce front buté dont, pour moi, **sortiraient** non les cornes de Moïse, mais celles du Diable. La figure du

395. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

396. ANGOT Christine « *Rendez-vous* »

397. DURAS Marguerite « *Cahiers de la guerre et autres textes* »

juge religieux, faux tourmenté des tourments qu'il inflige, faux prêtre parce que marié ; avec la ³⁹⁸

- (486) vêtus des filles ; la lèvre supérieure d'un garçon s'est fendue au milieu dans le rire et il se la lèche dans l'oreille d'une fille sur le sein de laquelle il pose sa main **sortant** d'une manche fourrée. Dans la nuit du 8 au 9 Décembre, une amie du voisinage m'apporte un bol de soupe ; je ne couche plus alors que sur mon lit de camp de l'armée, près ³⁹⁹
- (487) absence de chair sur la charpente, cela avait commencé par une ligne transversale sur les joues, selon certains reflets qui l'accusaient, et maintenant l'os semblait **sortir** hors de la peau, à fleur de peau comme de petites îles plates sur la mer. La peau reflue en arrière de l'os, il la poussait. Cette confrontation tous les matins avec ⁴⁰⁰
- (488) , le père, très brun, souvent pris de boisson, travaille à la scierie d'à côté de la gare, plus loin sur la même route, la mère, très brune, avec une peau très blanche **sortant** d'une robe à pois noire usagée, deux garçons, l'un son père en petit, avec un visage un peu bistre sous une lourde mèche noire, l'autre, mon âge, un visage pâle et tendre ⁴⁰¹
- (489) avec les poches sous les yeux et le fin réseau de rides sur le front. L'ampleur du manteau ne permet pas de déterminer la corpulence mais les mains et les poignets qui **sortent** des manches pour soutenir le chat sont maigres, avec des articulations marquées. C'est une photo d'hiver, la lumière d'un soleil pâle sur la peau du visage et des ⁴⁰²

suivre

- (490) de Caen était que le champ de courses s'y trouvait en pleine ville. À Pau, il était dans la campagne. Il était desservi par un petit chemin de fer à voie étroite qui **suivait** la route de Bordeaux. On s'y entassait joyeusement. Cela fut bientôt une de ses distractions favorites. En toute innocence. La beauté des chevaux, les casaques ⁴⁰³
- (491) un poil de renard ou de fouine. Sur la mousse ou le gravier, Roland déchiffrait la crotte du chevreuil ou l'empreinte pointue du sanglier. La piste du blaireau,

398. GUYOTAT Pierre « *Coma* »

399. GUYOTAT Pierre « *Coma* »

400. GUIBERT Hervé « *Le protocole compassionnel* »

401. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

402. ERNAUX Annie « *Les Années* »

403. GRENIER Roger « *Andrélie* »

elle, **suivait** en parallèle celle du lapin de garenne. Assommer à coups de bâton sur la tête un renard ou un petit marcassin, patte prise dans un piège à dents ou dans un collet, qui ne⁴⁰⁴

surgir

- (492) voiture au bord d'une route : les trois passagères, toutes trois mortes, mais sans mutilation, sans même la trace du sang, sont trois bonnes soeurs dont les troncs **surgissent** absolument intacts à travers les vitres cassées de la petite voiture (une 2 chevaux : c'est un rêve réaliste, car les bonnes soeurs voyagent toujours en 2 chevaux)⁴⁰⁵
- (493) fois voisinent, que le blanc du papier marque le reflet pictural d'un verre de rosé dans le banlieusard Maine-Anjou, devant lequel des gerbes de roses potagères **surgissent** de l'asphalte. Ou : ma vie - et celle de mes contemporains d'Occident - aura consisté à produire des tonnes de déchets : coke crevé, le mâchefer sous la route m'attire⁴⁰⁶
- (494) muettes des blockhaus au flanc des falaises, des monceaux de pierre à perte de vue dans les villes. Des objets rouillés, des carcasses de lit en ferraille tordue **surgissaient** des décombres. Les commerçants sinistrés s'installaient dans des baraquements provisoires à la lisière des ruines. Des obus oubliés par le déminage éclataient⁴⁰⁷

tomber

cf (125), (128).

- (495) et inégal, et deux pièces sur la gauche, côté rue : l'une réservée aux pièces mécaniques et l'autre aux pneus neufs, et tout au bout un troisième escalier, celui-ci **tombant** directement dans le garage côté pont- élévateur, comme si la greffe de la maison au garage multipliait ainsi des passages presque secrets puisque interdits, en tout⁴⁰⁸
- (496) , où la mémoire cesse d'être précise. Là aussi il fallait tourner une clé dure, côté chambre, et ce grenier de l'autre côté on y accédait par une échelle de meunier **tombant** dans la cour cimentée au-dessus des citernes, celle où on tournait

404. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

405. GUIBERT Hervé « *Le Mausolée des amants : Journal 1976-1991* »

406. LUCOT Hubert « *Frasques* »

407. ERNAUX Annie « *Les Années* »

408. BON François « *Mécanique* »

avec le tricycle : et pourquoi de tout cela le souvenir est plus précis que de ce qui meublait notre ⁴⁰⁹

- (497) brûlait, qui fondait... sans parler des poumons. Tu sais bien, un an de préventorium sur le Plateau d'Assy. Ah, j'étais dorloté là-bas ! Les oreilles d'Auguste **tombent** en effet, les branches de ses lunettes tiennent mal, la monture trop lourde glisse sans cesse sur son nez et le blesse. Il hoche la tête encore, cette fois à l'horizontale ⁴¹⁰
- (498) basse, il a la chevelure raccord, longue, grise, paille séchée, vaguement clodo. Nous avons dîné ensemble trois semaines avant l'accident. Elle avait des cheveux **tombant** sur les épaules, il les avait courts, avec une barbe soignée, rase. Suis de nouveau frappé par les variations capillaires où Salsmann entraîne sa femme à présent. ⁴¹¹
- (499) invention. Lorsque je lis cette page, j'ai un choc. Ce petit homme barbu, portant chapeau et lunettes qui surgit sur le pas de la porte vêtu d'une gabardine verte lui **tombant** jusqu'aux pieds, oui, j'en ai immédiatement l'intuition : il est déguisé. Il n'est pas qui il prétend. Hergé a toujours affirmé qu'il s'était inspiré pour le ⁴¹²
- (500) contre la voiture. Elle se laissa faire. Je suffoquai d'émotion et me reculai pour reprendre mon souffle. Je la contemplais : elle était dépoitraillée, sa capeline **tombait** sur ses épaules, elle me regardait d'un air étrange, tout était d'une beauté indescriptible. Sans cesser de caresser ses seins, je me mis à lui raconter n'importe ⁴¹³
- (501) meublait la pièce (lui s'y cognant sans cesse la nuque ou les épaules, Sarah, bras tendu, sautillant sur place pour tenter de l'attraper), cette prise téléphonique **tombant** du plafond au bout de son fil tirebouchonné. - Et pourquoi l'avoir fait installer dans la cuisine, dis-moi, l'unique téléphone fixe du rez-de-chaussée ? Et au mur, ⁴¹⁴
- (502) tournant à droite par la salle de séjour, est revenu sur le devant de la maison à cette pièce qui, de son temps à lui, ne comportait pour tout meuble que la prise téléphonique **tombant** du plafond au bout de son fil tirebouchonné, et il a entendu le rire de Julie lors de leur tout premier séjour ensemble, son rire quand elle a dit : Écoute, écoute, ⁴¹⁵

409. BON François « *Mécanique* »

410. LANG Luc « *Les Indiens* »

411. LANG Luc « *Les Indiens* »

412. BOUILLIER Grégoire « *Rapport sur moi* »

413. BOUILLIER Grégoire « *Rapport sur moi* »

414. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

415. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

- (503) l'a trouvée ravissante tandis que l'ordinateur jouait sa musiquette d'ouverture et que, bras tendu, elle sautillait sur place pour attraper le fil tirebouchonné **tombant** du plafond, et elle a relié la prise à l'un des fils qui pendaient sur le côté de l'appareil et à nouveau il a demandé : Mais qu'est-ce que tu... ? et, répétant : Attends-⁴¹⁶
- (504) quelque chose survienne et me sauve et que le flamant rose cesse de se tenir toujours sur la même jambe lorsqu'une femme avec des boucles d'oreille compliquées qui lui **tombaient** presque sur les épaules s'approcha de moi et elle voulait trinquer et je n'avais pas grand-chose à lui dire ni envie de parler mais pour ne pas la laisser comme une⁴¹⁷
- (505) des lecteurs. Cergy, 22 octobre 2004 Sur la photo, on ne voit de M., debout, que la partie du corps comprise entre le bas de son pull gris, à larges côtes torsadées, **tombant** au ras de la toison rousse, et le milieu des cuisses sur lesquelles est baissé son slip, un boxer noir avec la marque Dim en grosses lettres blanches. Le sexe de profil⁴¹⁸
- (506) claires en son centre et deux mocassins d'homme, décalés, dont l'un est posé sur quelque chose de bleu. Au premier plan à gauche, un grand pan de couvrelit damassé blanc **tombe** avec des plis, comme un rideau. Au bas du couvrelit, deux écharpes, l'une bariolée, l'autre bicolore, emmêlées. Une troisième de couleur beige, entortillée⁴¹⁹
- (507) salle. Nous passâmes devant un homme assis à une table entre la fenêtre et le comptoir qui me regarda fixement. Il était trapu et impassible ; ses cheveux noirs lui **tombaient** sur les épaules. Je l'avais déjà vu quelque part, des années auparavant. Jean-Louis dit : « Notre espion lambertiste. - Lambertiste ? - C'est un groupuscule⁴²⁰
- (508) de plan large attirant le regard. Elle était avec une fille aux cheveux au carré, blonde, les cheveux lisses, la première avait des mèches bouclées, longues, qui **tombaient** sur son dos nu. Au-dessus de nous une immense vitre transparente donnait sur une cour intérieure refaite et éclairée aussi. Ce n'était pas l'endroit qu'il nous⁴²¹
- (509) ridicule, je ne me distinguais pas par la beauté. J'étais petite et assez mal faite, maigre, criblée de taches de rousseur, accablée de deux nattes rousses qui

416. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

417. BOUILLIER Grégoire « *L'Invité mystère* »

418. ERNAUX AnnieMARIE Marc « *L'usage de la photo* »

419. ERNAUX AnnieMARIE Marc « *L'usage de la photo* »

420. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

421. ANGOT Christine « *Rendez-vous* »

me **tombaient** jusqu'à moitié des cuisses (je dis nattes et ce serait câbles qui conviendrait tant ma mère serrait et tirait mes cheveux), j'étais brûlée par le soleil car à la ⁴²²

- (510) . - Merde, dit le garçon. La mère vint voir le cheval et le considéra. Elle était pieds nus dans le sable, et portait un grand chapeau qui enfermait ses oreilles et lui **tombait** jusqu'aux sourcils. Sa robe était de cotonnade grenat, elle était usée à l'endroit des seins, elle avait encore de gros seins, elle avait eu beaucoup d'enfants. Elle ⁴²³
- (511) parle déjà beaucoup lorsque naît mon frère, Régis, le 23 Mai 1942 : nous entrons dans la chambre de ma mère, où elle repose avec le bébé. Mon ventre est contre le drap qui **tombe** sur le côté du lit. Mes larmes coulent sur son décolleté. Volets clos sur le Soleil, icône russe de la Vierge au-dessus du lit. Elle tremble, mais il faut rester digne ⁴²⁴
- (512) taille pour le jeter sur le lit, ni sur ses seins petits, hauts, à la pointe très rose, agités de mouvements variés. Elle était aussi brune sous les bras et ses cheveux **tombaient** très bas dans son dos. Dora trouvait Jacques plutôt benêt. La nudité de Teresa ne lui paraissait pas mériter une réaction aussi spectaculaire. Essoufflée, ⁴²⁵
- (513) cousent si peu et leurs regards, ailleurs. Petite photo, au premier plan, c'est bien lui qu'on a voulu prendre. Le forgeron, mains enfoncées dans les poches, mégot **tombant** au coin des lèvres, béret sur crâne parfaitement lisse. Crâne à mystères, changeant, disparu sous le béret les jours ouvrables, sous le chapeau les dimanches. ⁴²⁶

toucher

cf (134), (136), (138).

- (514) élégante - dans le strict et sombre lui ôtant beauté, jeunesse que probablement elle avait - m'emmène goûter avec son fils, Bernard Dupon, dans l'étroit salon de thé qui **touche** presque la Danse de Carpeaux, face au Grand Hôtel. Il se nomme l'X. Les deux petits gâteaux sur ma grande assiette - je vois uniquement leur petitesse insolite - ⁴²⁷

422. DURAS Marguerite « *Cahiers de la guerre et autres textes* »

423. DURAS Marguerite « *Cahiers de la guerre et autres textes* »

424. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

425. ROUBAUD Jacques « *Parc sauvage* »

426. SONNET Martine « *Atelier 62* »

427. LUCOT Hubert « *Frasques* »

- (515) dans un fragment de rire, dans une emphase s'appliquant à un détail infime : « boucherie fermée à 19 h 30 ? je dis, MOI, à 20 h ! » Au pied de la grande table carrée qui **touche** la fenêtre au-dessus d'une cour carrée non loin du Champ-de-Mars un gros enfant au nom royal. Contre la jambe en bois de la table, Stanislas se traîne sans se dresser⁴²⁸
- (516) homme laisse mollement tomber sur mes épaules : « Pourquoi vous obstinez-vous à placer votre poubelle dans le carré assigné par la municipalité ? », puis : « Le carré **touche** la maison de votre voisin le banquier, il faut rentrer votre poubelle avant le lever de cette personne » dont je sais depuis des années qu'il s'accompagne d'un acte⁴²⁹
- (517) sur la partition, sont traversées par un trait du dessin qui y a été réalisé. La même partition est ensuite interprétée en jouant seulement les notes qu'aucun trait ne **touche**. 93. Installé dans la campagne, un homme dessine en dirigeant la mine de son crayon vers les endroits d'où viennent des sifflements d'oiseaux. Du début à la fin de la⁴³⁰
- (518) sorte de damier bleu et beige, des années 50 - près du placard d'où elle a été sortie, une poubelle pleine avec des écorces d'oranges pressées sur le dessus des ordures. **Touchant** la poubelle, la flaque sombre d'un vêtement épais étirée sur le damier du carrelage comme une peau d'ours. À côté une pantoufle blanche avec une inscription. Au⁴³¹
- (519) et rouler dans l'obscurité dangereuse, redescendre dans le bourg, ou remonter plus haut dans le massif. Une fin d'après-midi de la mi-juillet, le pan de forêt qui **touche** au village et qu'on nomme la Châtaigneraie rebrûle comme tous les étés. Depuis là-haut, nous voyons l'incendie dans le jour qui va baisser. La rivière qui, en bas, dans⁴³²
- (520) être un par semaine. Parmi la suite des champs à traverser pour atteindre la voie unique - d'un côté Domfront, de l'autre Mayenne -, après « le plant » aux pommiers qui **touche** la maison, deux autres terres nous appartiennent, des pièces détachées : « le pré » et « le Pot-à-beurre ». Un nom qui dit la chance que c'est que de le recevoir en⁴³³
- (521) . Mais, avant, boire un verre d'eau ! J'aimais sa spacieuse cuisine, meublée antique et changée en jungle de ficus, bambous, plantes exotiques dont la luxu-

428. LUCOT Hubert « *Frasques* »

429. LUCOT Hubert « *Frasques* »

430. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

431. ERNAUX AnnieMARIE Marc « *L'usage de la photo* »

432. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

433. SONNET Martine « *Atelier 62* »

rianche **touchait** le plafond... Porte ouverte, je restai paralysée. La pièce, totalement vidée, offrait au regard une table en bois blanc et quelques chaises éparses, points d'orgue⁴³⁴

tourner

cf (92), (93), (106).

- (522) , des chiens, des cochons des chèvres et tout et tout (à chaque couplet d'ailleurs on récapitule les précédents et les cris d'animaux déjà expérimentés))), la route **tourne** et, par Bolvean et l'Orbost Gallery (soulignée en bleu comme point d'intérêt sur la carte, et qui offre, semble-t-il de l'art skyein, que nous laissons soigneusement⁴³⁵
- (523) vitrine, dont le haut se dessinait en arc de cercle. Je l'avais habillée de métrages de dentelles chinées sur le marché de Saint- Tropez. Un escalier de pierre raide **tournait** jusqu'aux deux chambres à l'étage. La fenêtre de notre chambre donnait sur la place aux vieilles maisons étroites et sur la boulangerie odorante, à côté des⁴³⁶
- (524) Belle au Bois Dormant. Chaque bruit parvenait distinct à l'oreille comme lorsque l'on fume l'opium et, sans élever la voix, d'une rive à l'autre on aurait pu se parler. Puis le crépuscule vint, très long, par nappes de fumée odorante. Une étoile apparut au-dessus du ciel coloré dans l'air pur et blanc. Au trot des carrioles rentraient. Elles avaient le temps, d'ici la ferme, de ne pas allumer de lanterne. Dans ces enfants y a-t-il des poètes?... Je devinai le retour, la cour, la maison sous la vigne. On dételle en criant après le cheval. Le garçon las monte à sa chambre, en soupente sous le toit. C'est un peu le Grand Meaulnes. Il allume une bougie, se couche en silence. Des oiseaux frôlent d'une aile coupante et mystérieuse le rebord de sa petite fenêtre. Le ciel est vert, maintenant, au-dessus des bois. Es-tu enfin couché, crie la mère dans l'escalier qui **tourne** comme celui d'un clocher. Tu vas user toute la bougie... à quoi bon de la lumière... on y voit bien assez. Il éteint sa bougie avec impatience, ôte sa rude veste où sont collés des herbes et des chardons, s'étend sur son petit matelas de paille, attend la tête appuyée sur sa main et son bras plié que tout le monde repose. Maintenant, la nuit est tout à fait venue. Il devine, dans le carré sombre de la fenêtre, les chevaux étincelants de la Grande Ourse. Alors, rallumant sa bougie dont il abrite la flamme, sous son drap levé, il se fabrique une espèce

434. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

435. ROUBAUD Jacques « *La Bibliothèque de Warburg : version mixte* »

436. CHAIX Marie « *L'été du bureau* »

de tanière nocturne, isolée du sommeil de la ferme, et, passionnément appuyé sur son livre, il découvre, comme on épelle, ses autres frères, les poètes morts. Au 14 juillet, des roulottes vinrent près de l'église. Il y en avait de belles et de pauvres, mais c'était plutôt des commerçants tourangeaux que des bohémiens véritables. Lentement, sous des bâches qui les dissimulaient à⁴³⁷

- (525) était pas la fin du monde. À cinq kilomètres de là il y avait une autre piste. Juste avant le col de Rousset nous quittâmes la nationale en prenant une route goudronnée qui **tournait** autour d'une colline, la Grande Serre, avant de finir sur la montagne de Beure. Je rappelai à Loulou : pas un mot de tout cela. À moins que la police s'y intéresse,⁴³⁸
- (526) chiottes ou de la mer ? -, cinq, sept paillasses où dorment d'autres corps sous couverture, sauf le bras, pansé ou pas. Encore plus au fond, dans un haut réduit à l'angle **tournant**, mon pied touche trois paillasses ; nous nous couchons sur une, tout habillés, sous un édredon crevé... le sang de ses narines a séché. Réveillé avant l'aube, je⁴³⁹
- (527) du village, jusqu'au carrefour de la route de Lyon, de celle de Valence et de celle de la montagne ardéchoise. À l'entrée de la route de montagne, sous le trottoir **tournant**, une maison est construite sur le roc qui surplombe l'un des trois torrents du bourg, son toit est presque à niveau de la route. C'est l'un des taudis de la localité⁴⁴⁰
- (528) morceaux de poésie favoris (Chénier, Lamartine, Hugo, Coppée, Péguy), scènes de pièces de Schiller, traductions de l'anglais (Milton). La montée de l'escalier **tournant** à angle droit est ornée de gravures Empire, dans des petits cadres noirs : sujets de batailles antiques et napoléoniennes : la première dans le bas, c'est l'une des⁴⁴¹
- (529) ; glisser. Un jeu. L'essence de ce jeu est d'être absorbé dans la spire du mouvement. La pression du bois, le moment de l'accélération sensible est là où l'escalier **tourne**, où le frottement commence à chauffer les paumes, les cuisses. Une vitesse parfumée de cire, centrifuge. Ou bien, autre jeu : remonter sur la première marche, sauter⁴⁴²
- (530) grande table en bois rectangulaire, qui semblait n'être qu'un prolongement de la cuisine. La cuisine était éblouissante de propreté. Dans le fond, par un escalier

437. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

438. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

439. GUYOTAT Pierre « *Coma* »

440. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

441. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

442. ROUBAUD Jacques « *Parc sauvage* »

tournant aux marches de pierre, on descendait dans une cave encore plus fraîche que la maison, qui semblait presque froide quand on venait du dehors. Dans le fond de la cave⁴⁴³

tournoyer

- (531) mètres du bord du lac, elle est reliée à la terre par une passerelle assez large pour qu'y passent les voitures. Un immense parc entoure le château. De longues allées **tournoient** entre les arbres aux essences les plus rares, les hautes serres où s'épanouit une végétation luxuriante, les roseraies parfumées. " Voici ce que j'écrivais en⁴⁴⁴

traîner

- (532) cette pagaille. Et encore, je ne dis rien de l'odeur des chats, des perruches, des poissons exotiques, du mulet bouilli, des serviettes souillées de sang qui **trainaient** dans le bas du placard. Je n'ai retenu que la beauté du ciel, la musique cachée dans les objets les plus ordinaires, et surtout l'éclat de leurs yeux singuliers,⁴⁴⁵
- (533) terrasse, il faisait gris nuit, je suis restée immobile, je n'ai pas enlevé mes lunettes de soleil, je pensais à tous les cahiers d'histoire et de géographie qui **traînaient** partout dans le monde, avec le papier-calque et l'odeur des crayons de couleur, j'avais envie de pleurer, je retrouvais ce que mes yeux avaient approché la⁴⁴⁶
- (534) habite le coeur des gens de la Marsa et, sur la plage, il faut maintenant baisser les yeux et marcher plus vite, le sable s'est levé dans toute la région, les algues **traînent** au bord de l'eau et forment des petits tas brûlés, il y a quelques jours on a même hissé le drapeau noir près du pont et les premiers châles de coton ouvragé apparaissent⁴⁴⁷
- (535) autre. Il attendait que les microbes s'en aillent. Je lui proposais de venir le voir mais il ne voulait surtout pas que j'attrape son virus. Parmi tous les objets **traînaient** des tubes d'homéopathie bleus, du magnésium, des boîtes

443. ROUBAUD Jacques « *Parc sauvage* »

444. CHAIX Marie « *L'été du sureau* »

445. FELLOUS Colette « *Avenue de France* »

446. FELLOUS Colette « *Avenue de France* »

447. FELLOUS Colette « *Avenue de France* »

d'ampoules, de la potion cuivre-or- argent. Il remisait les graines et légumes secs dans des pots⁴⁴⁸

- (536) à présent d'une réputation que personne ne s'avise même plus de contester. À tous je dissimule qu'elle repose à présent sur du vide. Encore aujourd'hui, une bille **traîne** toujours dans le fond de ma poche. Elle roule dans ma main chaque fois que je sors de la monnaie au moment de payer. Par ailleurs, j'ai, des années durant, été fidèle à⁴⁴⁹
- (537) étaient partis travailler. Je restais seul dans ma chambre d'enfant. Mais tout était métamorphosé. Pour la première fois depuis longtemps j'étais calme. L'Odysée **traînait** au pied de mon lit. Je n'avais pas coché une seule ligne. C'était inutile. N'était-elle pas enfin trouvée la route où s'était perdu mon chemin ? Une nuit entière⁴⁵⁰
- (538) la leur révèlent, cette étrangeté, révélant du même coup que toute langue, à commencer par la maternelle, est une langue étrangère. * Parmi les quelques livres qui **traînent** dans la maison louée pour les vacances d'été, je trouve un recueil de nouvelles de Colette (je n'ai presque rien lu d'elle) et l'envie me vient de relever ces deux passages⁴⁵¹
- (539) est modeste, intermittente, négligente. Je lis négligemment, je prends des notes négligentes, sporadiquement, je remplis des feuilles de brouillon que je laisse **traîner** sur mon bureau comme sans importance ; je ne fais rien qui puisse lui laisser penser que je prépare une embuscade, un coup fourré, une offensive. Et surtout, rien de ces⁴⁵²
- (540) dans un avenir très proche, la toison avait une tendance nette à se détacher, laissant des lacunes peu élégantes dans leur revêtement et de larges touffes de laine **traînaient** partout, arrachées par les barbelés des clôtures, emportés par le vent jusque sur les rochers, les bords de ruisseaux, la route même. On avait une grande envie de ramasser⁴⁵³
- (541) trop précieux ou pédant), il n'était guère vraisemblable que : un livre oublié sur le manteau de la cheminée (bibliothèque ?), l'emballage d'un esquimau glacé **traînant** sur le plancher (garde-manger ?), un punching-ball pendant à côté du fil téléphonique (salle de sport ?), un vase à l'eau croupie contenant une branche desséchée⁴⁵⁴

448. MRÉJEN Valérie « *L'Agrume* »

449. BOUILLIER Grégoire « *Rapport sur moi* »

450. BOUILLIER Grégoire « *Rapport sur moi* »

451. PONTALIS Jean-Bertrand « *En marge des jours* »

452. ROUBAUD Jacques « *La Bibliothèque de Warburg : version mixte* »

453. ROUBAUD Jacques « *La Bibliothèque de Warburg : version mixte* »

454. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

- (542) laquelle on accédait par une petite marche de pierre, aussi agaçante pour les joueurs de boules que, pour leurs homologues au billard, l'aurait été une boîte à biscuits **traînant** en plein milieu du tapis. Le bruit sourd et continu qui s'échappait en permanence par l'entrebâillement de cette porte n'évoquait peut-être pas les chutes du ⁴⁵⁵
- (543) par le vide et remarquant que, sous l'évier qui saignait du nez, le sac plastique faisant office de poubelle était déjà au bord de l'implosion, a pris alors, qui **traînait** sur un tabouret, un sac marqué Bricolora, l'a secoué, en a extrait une ampoule électrique incrustée dans sa gangue de plastique, a déposé le tout dans le tiroir de ⁴⁵⁶
- (544) habituel désordre donnant l'impression que la maison vient à l'instant même d'être abandonnée pour fuir quelque cataclysme, remarque maintenant seulement que **traînent** : une demi-douzaine de tasses à café, leur petite cuillère, parierait-il, tenant debout toute seule dans le mélange de marc et de sucre fondu qui en constitue le fond ⁴⁵⁷
- (545) , une invraisemblable quantité de mouchoirs en papier roulés en boule et un stylo plume auquel on n'a pas pris la peine de remettre son capuchon qui, tout cabossé, **traîne** un peu plus loin. Capuchon. Éteignoir. Éteignons. Dans l'obscurité revenue, il fait trois pas en direction de la porte-fenêtre. S'immobilise. Bordés de... ⁴⁵⁸
- (546) volonté, d'efforts, on l'acceptait dans la famille. Bon, au début c'est vrai, elle ne savait pas bien s'y prendre, elle laissait déborder le lait, des affaires qui **traînaient** partout... Et puis la mère apprend qu'elle est malade alors elle met un peu d'eau dans son in et à la fin ils fêtaient Noël tous les cinq. Ah j'en avais la chair de ⁴⁵⁹
- (547) murmurez : - On s'appelle ? Je vais me recoucher. Avant, je passe par la salle de bains. Je remarque que vous avez étendu délicatement mon pantalon et ma culotte qui **traînaient** par terre en boule. Ça me touche. Je sais que d'autres hommes ne l'auraient pas fait, peut-être moi non plus pour eux d'ailleurs. Vous, si. Vous ramassez, vous ⁴⁶⁰
- (548) . C'est une photo du matin, sans soleil. Dans mon journal, « Ce matin, jouissance dans la cuisine ». Sur toutes les photos, nos vêtements, tailleur, chemises,

455. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

456. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

457. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

458. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

459. MRÉJEN Valérie « *Eau sauvage* »

460. BROCHET Anne « *Trajet d'une amoureuse éconduite* »

traînent par terre, exhibent ce qu'on ne voit presque jamais, les étiquettes avec leurs conseils de lavage, la doublure, le gousset des collants. On les a jetés dans l'urgence ⁴⁶¹

- (549) consiste pas à transformer spontanément l'expérience en description.] Dans le hall d'attente pour la radiothérapie, à la clinique de Pontoise, j'ai longtemps vu **traîner** un Madame Figaro où figurait sur la couverture une fille aux seins nus sous une robe en voile. Il y avait écrit en gros caractères OSEZ LA TRANSPARENCE ! En France, 11 ⁴⁶²
- (550) un sorbet au cassis. Les vins : meursault 66, château canon 59, Krug sans millésime. Le dimanche je payai toutes mes factures et répondis à la dernière lettre qui **traînait** sur mon bureau. Je cirai toutes mes chaussures. C'était enfin l'heure : à 18 h 30 je me trouvais devant l'entrée de service de la galerie Chapazian. Jo m'ouvrit : un ⁴⁶³
- (551) , les conducteurs ne songent qu'à s'en tirer au plus vite. Donc je faisais des bricoles pour Jean-Marie, fendais du bois pour le poêle, rangeais des outils qui **traînaient**. Avec la permission de Chantal, je piquai même une pomme au garde-manger pour l'apporter à Madeleine. Je ne sais pas si mon application y fit grand- chose ; mais ⁴⁶⁴
- (552) exemplaire de Huis clos de Sartre qu'il allait monter en mai 1944 au Vieux-Colombier et dont le titre initial était « Les Autres ». Cette dactylographie des « Autres » **traînait** encore au fond d'un placard de ma chambre du cinquième étage du quai de Conti quand j'avais quinze ans. Badel pensait que ma mère gardait des contacts avec les ⁴⁶⁵
- (553) Amours jaunes, Le soleil se lève aussi . Dans d'autres livres, je retrouvais le fantastique des rues : Marguerite de la nuit, Rien qu'une femme, La Rue sans nom . Il **traînait** encore dans les bibliothèques des infirmeries de collège quelques vieux romans qui avaient survécu aux deux dernières guerres et qui se tenaient là, très discrets ⁴⁶⁶
- (554) lui. Le son de l'appartement lui-même avait changé, le son et la lumière, la densité. Moi qui pendant quatre ans et demi m'étais plainte de voir des journaux qui **traînaient** partout, là il n'y en avait plus. C'était déagagé. Il avait laissé sur

461. ERNAUX AnnieMARIE Marc « *L'usage de la photo* »

462. ERNAUX AnnieMARIE Marc « *L'usage de la photo* »

463. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

464. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

465. MODIANO Patrick « *Un pedigree* »

466. MODIANO Patrick « *Un pedigree* »

le palier une énorme poutre en bois très lourde, qui avait servi de socle à une statuette⁴⁶⁷

- (555) hurlé, en larmes, que j'avais fait l'erreur de ma vie, que je n'avais jamais aimé que lui, au bout de deux semaines j'étais soulagée qu'il soit parti. Les journaux ne **traînaient** plus. Il y avait plus de place, les murs ne vibraient plus des mauvaises ondes de nos disputes. Les derniers mois, je rentrais toujours à la maison avec une vague⁴⁶⁸
- (556) était en placement libre. À moins de le repérer et de le gérer dès son arrivée au guichet. Il était onze heures du soir, je m'apprêtais à aller me coucher. Mais un magazine **traînait** sur la table, je le feuilletais. Il y avait un article sur le tueur en série Fourniret. Chaque détail me rappelait le banquier. Une peur rétrospective me prenait.⁴⁶⁹
- (557) défoncées, le balayeur public dort de une heure à trois heures, il n'y a qu'un seul balayeur pour toute la ville car la municipalité est pauvre, et dans les caniveaux **traînent** des ordures. Ces villes sont balayées par le vent de mer qui se lève vers trois heures de l'après-midi et alors sur les places vides, la poussière s'envole dans des⁴⁷⁰
- (558) , pour remettre en grande pompe à Ravel son buste sculpté par Léon Leyritz. On se répand d'abord dans la maison qui est assez en désordre mais, comme toujours, rien ne **traîne** dans le bureau de Ravel qui met un point d'honneur à n'y laisser nul signe de travail. Ni crayon, ni gomme ni papier réglé sur sa table ou, sous le portrait de sa mère, sur⁴⁷¹
- (559) me conduisit à la réception, où elle raconta son histoire et la patronne m'expliqua, avec un sourire bonasse teinté d'ironie, qu'il ne fallait plus que je laisse **traîner** mon argent dans des sacs plastiques, ni mes sacs plastiques par terre. Claire rêvait d'un voyage en montgolfière. Moi pas. Je reconnaissais la poésie de la chose⁴⁷²
- (560) israélo-palestinien. En raccrochant, je vais chercher une chemise de nuit dans ma chambre, il est temps de me préparer à dormir. Sur la serviette de bain turquoise qui **traîne** par terre, une forme brune se déplace, je cherche mes lunettes. J'ai toujours détesté les araignées, mais celle-là, c'est le genre à faire de la figuration chez⁴⁷³

467. ANGOT Christine « *Rendez-vous* »

468. ANGOT Christine « *Rendez-vous* »

469. ANGOT Christine « *Rendez-vous* »

470. DURAS Marguerite « *Cahiers de la guerre et autres textes* »

471. ECHENOZ Jean « *Ravel* »

472. LEGENDRE ClaireBONNETTO Jérôme « *Photobiographies* »

473. LEGENDRE ClaireBONNETTO Jérôme « *Photobiographies* »

- (561) , mais aucun sens ne se dégagait des phrases que tu lisais. Le texte était opaque comme une surface monochrome. Tu refermas le dictionnaire et tu pris un bonbon qui **traînait** sur une étagère. Tu en ôtas le papier et le plaças dans ta bouche. Une forte odeur de menthe irrigua ton palais et se répandit dans tes poumons. Sa violence poivrée te⁴⁷⁴
- (562) en vacances avec mon premier amoureux en Italie. En arrivant, nous étions affamés. Je me souviens encore qu'il a pris un yaourt et une banane et qu'il a tout laissé **traîner** sur la table. Je lui ai dit : tu ne ranges pas tes trucs ? Il a bredouillé qu'il le ferait plus tard. À ce moment-là, je me suis très précisément formulé : quelqu'un va devoir⁴⁷⁵
- (563) types', dans le titre, par exemple, est devenu 'titres'. À cause des 'événements' il n'y eut aucune relecture des épreuves, aucune correction. Les exemplaires **traînèrent** pendant des mois dans des cartons où j'allai en chercher certains à l'automne. Voué naturellement à être inaperçu, ce travail bizarre reçut, en quelque sorte, une⁴⁷⁶
- (564) reconnu les deux petits détectives. Il avait donc, dès le lendemain, changé son « fourbi » de place et mis dans la cabane un vieux Pathé- Marconi désaffecté qui **traînait** dans un cagibi. tout dur dort - ai radio : dora Ils' attendirent deux jours et deux nuits. Les Allemands étaient venus un beau matin, vers dix heures. Ni Dora⁴⁷⁷
- (565) caristes, c'est à tort qu'on les accusait de « démolir les murs, les rambardes, de forcer comme des brutes », alors qu'ils demandaient en vain l'évacuation de ferraille **traînant** dans les allées face aux tuyauteurs. L'encombrement des allées aux forges (qui empêchait les caristes de faire demi-tour : obligés de rouler en marche arrière⁴⁷⁸
- (566) - on avait vite un vrai brasier dont le type avait du mal à s'extirper. Les postes de travail en permanence encombrés de caisses, de pièces et de tout un tas de bazar qui **traînait**. Au Comité d'établissement du 18 septembre 1959, on avait évoqué un autre problème relatif à l'évacuation des blessés : les 4 cv utilisées ne se différenciaient pas⁴⁷⁹

474. LEVÉ Édouard « *Suicide* »

475. LINHART Virginie « *Le jour où mon père s'est tu* »

476. ROUBAUD Jacques « *Impératif catégorique* »

477. ROUBAUD Jacques « *Parc sauvage* »

478. SONNET Martine « *Atelier 62* »

479. SONNET Martine « *Atelier 62* »

traverser

cf (94), (96), (116), (134), (135), (138).

- (567) , dont nous avons mené il y a trois ans l'enterrement), et l'endroit d'où elle regardait, là devant la boutique à bec de cane, en face la place de l'Église, la route **traversant** comme partout le village en son milieu, lui perché tout là-haut, vingt-cinq ans et pas d'enfants, sa mère loin encore de l'âge d'être grand-mère, lui à hauteur du ⁴⁸⁰
- (568) rotation, puis on lâchait le câble, après il s'enfonçait de son propre poids : on avait un câble de tirage plus un câble de levage. Maison : au milieu de la grande rue **traversant** l'ancienne île, le rocher émergé du marais, la maison imbriquée au garage, sur la place en face de l'église avec au milieu son monument aux morts poilu bras levé, le ⁴⁸¹
- (569) est une tension, l'amour est un fantasme, l'amour est irréel et l'attente résiliée m'émancipe de cet amour). Je rêve d'un mausolée rond, en forme de coupole, **traversé** de part en part par les gisants des amants qui y sont enterrés. Ainsi leurs corps, côte à côte, écartent la pierre comme pour se frayer un passage vers le ciel, une fuite ⁴⁸²
- (570) des bagnoles, à mesurer l'accélération au 100, 400, et 1000 mètres départ arrêté, de ses voitures ou de celles de ses amis, sur une route neuve, droite et large qui **traverse** les champs à l'arrière de Gonesse, la R8S, à défaut de la Gordini, demeurant pour lui un modèle d'exception. Elles le mettent debout et comptabilisent, chrono en ⁴⁸³
- (571) Bogart) ne boit plus, loin de New York et de Paris ; il accepte de perdre l'aimée (I. Bergman). Une touche de craie Le grand restaurant de notre banlieue de Papeete - que **traverse** une route lugubre un peu à l'écart du littoral - s'ouvre largement sur le côté. Sa cuisine semble un empâtement gigantesque de la touche d'un terrain de football ⁴⁸⁴
- (572) , de la forêt de Villers-Cotterêts et longe en hauteur un val-village dont je n'ai pas la certitude que c'est Montgobert. Doux et bien dessiné, ce creux bâti que ne **traverse** aucune route est une unité idéale manifestant sous la forme pierres la foi (église ancienne) et la force politico-militaire (tour carrée). Le seul nom Montgobert ⁴⁸⁵

480. BON François « *Mécanique* »

481. BON François « *Mécanique* »

482. GUIBERT Hervé « *Le Mausolée des amants : Journal 1976-1991* »

483. LANG Luc « *Les Indiens* »

484. LUCOT Hubert « *Frasques* »

485. LUCOT Hubert « *Frasques* »

- (573) le monde est un film en noir et blanc, des archives photographiques de la W.P.A. Une route à deux voies - du Michigan, de l'Illinois? - que plus personne ne prend, **traverse** encore des petites villes d'un autre temps, solennelles quand elles dorment, qu'on voit arriver de loin, précédées par des églises perdues en plein champ. Une⁴⁸⁶
- (574) naissant à Grand Rapids, Minnesota Ol'Man River? ça? Vers la fin de ma première semaine de marche, lors d'une pause matinale sur un banc dans une petite localité **traversée** par la route (je n'ose dire 'village', le terme étant notoirement inadéquat), au milieu de quelque chose qui pouvait vaguement faire penser à une place, située plus ou⁴⁸⁷
- (575) avait permis que ne lui vienne pas spontanément à l'esprit la vision, disons : mer scintillant à l'horizon et bêlements de chèvres en voix off, d'un sentier qui aurait **traversé** une oliveraie au sommet d'une falaise de roches rouges, ni celle, disons, en pleine montagne d'une piste verglacée, les ronds de bâtons dans la neige de part et d'⁴⁸⁸
- (576) maître. » Le maire d'un village organise une consultation de ses administrés sur l'enfouissement d'une ligne de voie ferrée d'un train à grande vitesse qui doit **traverser** sa commune, malgré une ordonnance en référé du tribunal administratif demandant la suspension de ce référendum. Une enquête révèle que 57 % des skieurs ignorent⁴⁸⁹
- (577) Jeanne d'Albret, la mère d'Henri IV. L'appartement offrait l'avantage d'être de plain-pied, dans le prolongement du magasin, et derrière, il dominait le ravin qui **traverse** la ville et que l'on appelle le Hédas. Rez-de-chaussée d'un côté, deuxième étage de l'autre. Curieusement, elle retrouva la même disposition dans son dernier⁴⁹⁰
- (578) la voix humaine. C'est un très long crépuscule où la douleur s'attarde, s'abrège puis se glisse en mélancolie presque heureuse vers le ciel de la plus longue journée. La peine et l'amertume fondent dans la lumière éternelle. Hommes innombrables abrités au pli de la montagne immense et que garde la mer comme un autre rempart. Vos tortures et vos départs et vos orgueils, que sont-ils? Je vois bien, en effet, vos maisons construites et charpentées par des ouvriers humains comme moi-même. Je vois les fumées de vos foyers, je vois vos rues et j'entends le bourdonnement de vos incessantes paroles. Il y a aussi les cloches

486. GARRÉTA Anne « *Pas un jour* »

487. ROUBAUD Jacques « *La Bibliothèque de Warburg : version mixte* »

488. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

489. LEVÉ Édouard « *Journal* »

490. GRENIER Roger « *Andrélie* »

qui forment le dernier angélus du jour pour amener un peu de paix et de plus aérienne douceur dans vos esprits prisonniers. Mais la montagne sur vous est immense et, devant vous, la mer est immense, elle recèle tant de choses que vous ne cherchez même pas à connaître, des poissons merveilleux, des coquillages, des plantes et des navires, avec leurs grandes carcasses fracassées et **traversées** d'une flore bien étrange. Et puis le ciel ! Ah ! le ciel ! Levez donc un peu la tête, et voyez l'ironie de cette lune en profil, faucille des grandes moissons célestes, rêves amoureux, rêves de poètes, rêves d'adieux. Elle coupe, coupe, finesse d'une cisaille d'or, comme celle avec laquelle on tranchait le gui. Elle vous nargue éternellement. Ô les hommes, et vous êtes si las de vos besognes terrestres, le front si attiré par où marchent vos pieds de plomb, vos gros pieds plus lourds que ceux du scaphandrier dans la mer, que vous ne regardez même pas ce terrible sourire d'un astre témoin de toutes vos monstruosité nocturnes. La plus longue journée, à voir ainsi votre ville couchée dans sa fumée quotidienne et sa rumeur, on ne dirait vraiment pas que vous y prenez garde. Et la plus courte nuit, qu'en ferez-vous sinon dormir ! dormir comme on voudrait boire au désert ou bien faire l'amour comme des bêtes. Absolument vautrés dans un rut universel ⁴⁹¹

- (579) passage de Paris à la banlieue se fait par les seuls boulevards des Maréchaux. La banlieue est alors plus proche de Paris qu'aujourd'hui. Et les localités ne sont pas **traversées**, déchirées par les autoroutes. En trois semaines, j'apprends, dans l'urgence, à connaître Paris et sa banlieue. J'entre dans les intérieurs à toute heure du ⁴⁹²
- (580) par endroits sur de la terre noire, des silhouettes, jeunes, emmitouflées, errent d'un pilier à l'autre. Très au fond, sur un plancher plus élevé et au bord d'un trou **traversé** d'une planche - de l'eau, dessous, de chiottes ou de la mer ? -, cinq, sept paillasses où dorment d'autres corps sous couverture, sauf le bras, pansé ou pas. Encore ⁴⁹³
- (581) aime (nombreuses celles qui le désirent en secret), l'Été venu, se couche sur le dos, sur le bord et aussi sur le milieu, quasi convexe, de la nationale surchauffée qui **traverse** le village, chantant alors des chansons plus rudes, extirpant enfin son dos et ses fesses du goudron ramolli par la chaleur... ... plus tard, quelques semaines ⁴⁹⁴
- (582) Quelques jours après le passage des troupes de la 1re Armée Française par la montagne ardéchoise, des unités de l'Armée Américaine remontent par la

491. HAVET Mireille « *Journal 1919- 1924* »

492. GUYOTAT Pierre « *Coma* »

493. GUYOTAT Pierre « *Coma* »

494. GUYOTAT Pierre « *Coma* »

nationale 82 qui **traverse** en direction du col de la République et de Saint-Étienne notre village et s’y arrêtent. Les GMC, les jeeps, et les chars en grand bruit de chenilles, stoppent au⁴⁹⁵

- (583) elles arrivent, à pied, vingt vivantes sur deux cents. * De mes grands-parents paternels qui vivent dans notre village, en une maison sur la route nationale qui le **traverse**, au commencement d’un faubourg nommé Almandet sur la route d’Annonay, je sais alors que mon grand-père, médecin lui-même, est né en « Bourgogne », à Autun, et ma⁴⁹⁶
- (584) pas un internat, je retourne à midi et le soir à Saint-Louis, pensionnat secondaire tenu par les Frères des Écoles Chrétiennes, de l’autre côté de la Grand-Rue qui **traverse** la ville. Nous sommes cinq ou six de Saint-Michel à prendre pension à Saint-Louis. Au début, nous y sommes conduits à chaque fois par un ancien, puis la surveillance⁴⁹⁷
- (585) de fleurs. La porte en claquant faisait un bruit de bungalow. C’était un endroit silencieux, à découvert sous le ciel d’Île-de-France, en bordure d’un champ **traversé** par un défilé de pylônes. Plus loin, il y avait des espaces herbeux, des immeubles de verre et des tours administratives, une dalle piétonne, d’autres lotissements⁴⁹⁸

venir

cf (104), (136), (137).

- (586) de la calandre. La cabine du tracteur est simplement recouverte d’une toile. Derrière il y a la remorque. Sur la remorque, la pelleteuse à chenilles, dont la flèche **vient** vers l’avant juste par-dessus la cabine du tracteur. Le monde de fer est simple, géométrique, dépouillé. Tout au fond, la route fait une courbe vers la gauche qui⁴⁹⁹
- (587) rien n’échappait à l’emprise mécanique. J’en connais aussi les murs, où on grimpe : dans un des jardins mitoyens, il y a un figuier dont on aime à attraper ce qui **vient** à portée de main. À main gauche, c’est la cour vide et cimentée du boucher, avec un jet d’eau pour nettoyer ses bassines, et une cuisine d’où sort de la vapeur. À droite⁵⁰⁰

495. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

496. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

497. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

498. ERNAUX Annie « *Les Années* »

499. BON François « *Mécanique* »

500. BON François « *Mécanique* »

- (588) de la plume et de la main le corps du cahier sur lequel j'arrondis des mots, c'est rejoindre l'espace de plaisir auquel appartient le cerisier qui, proche du puits, **venait** dans la fenêtre et sur mon pupitre au rabat de huche, quand Tata m'apprit à lire non loin des prés et de l'étang. L'année suivante, 10e au lycée Buffon, je retrouvai,⁵⁰¹
- (589) un couple de jeunes Parisiens assis sous une frondaison taillée au fer dessine une perspective abstraite dont la réalité, bientôt, est celle d'une allée rugueuse **venant** jusque sous mes pieds. J'ignore que l'an dernier, dans une lumière noire, le poète C. Tarkos habita ce même square... puis, ayant fait de l'humble station un étrange⁵⁰²
- (590) estompe. Je ne puis pas dire que j'aime ce paysage. Il est grand, démodé comme Victor Hugo, et me fait peur comme ces pièces de théâtre où l'on voit des fous habillés d'or et de sang qui ricanent sous leur grelot. Cependant, j'aime les pierres et je croyais aimer Notre Eglise. D'en bas, certes, elle ne donne pas cette impression d'être seule, abandonnée comme une épave par son siècle de gnomes, de sorciers, de chèvres et de quasimodos. On approche respectueusement du porche et, le nez contre la façade et ses saints mystérieux en bas-reliefs, on ne voit plus les tours carrées ni la grande rosace, ni les vitraux. Autour de soi, on a encore la ville, les piétons habillés comme vous-même en XXe siècle, les autos, la vie quotidienne où cette grande pierre n'est plus qu'un froid visage architectural. Du balcon où j'étais hier, on est seul avec l'église et nos habitations d'hommes groupées autour comme un village et qui lui **viennent** à la taille. Elle devient effrayante comme une momie dans les catacombes. On a peur qu'en cendres, elle tombe et engloutisse la cité. J'aimais mieux derrière elle un horizon d'arbres que je pensais être la campagne, mais dont on me dit que c'était une nécropole, l'énorme Père-Lachaise. Et, dégoûtée d'un si mortuaire paysage, je préférerais la pièce intérieure avec ses meubles vus pour la première fois, le crépuscule déformant les choses, et le sourire vivant de mes amis. Amboise, le [mercredi] 5 juillet 1922. Le poète mécontent des choses et que torture le désir d'écrire. On est une plaque photographique qu'il faut éternellement développer. Sans cela, elle se voile, et malheur au poète qui ne porte plus en lui, par négligence, que des images voilées. La poésie ne souffre pas de retard ! Maîtresse impérieuse qui ne tolère pas sans elle de repos ! Se reposer, certes, pour le corps ! mais l'âme, mais l'esprit, Sainte colombe toujours⁵⁰³
- (591) sandales, attacha sa jupe à sa ceinture, mit un doigt de pied dans l'eau, le retira. Fit la grimace. Jacques pataugeait déjà résolument. Au milieu du courant, l'eau

501. LUCOT Hubert « *Frasques* »

502. LUCOT Hubert « *Frasques* »

503. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

lui **venait** au-dessus du genou, pas plus. « Alors, tu viens ? » Dora s'enfonça. Le froid de l'eau lui coupa le souffle et elle devint toute rouge. Mais elle résista à l'envie de⁵⁰⁴

Figures de style

Métonymie

- (592) séduit que par son obscurité et l'invite au voyage qu'offre l'écran entre les fils d'une absurde intrigue. L'amertume de tout me monte aux lèvres. Mon égoïsme même me défend mal de la tristesse et de la gêne que me donnent l'insatiable misère et petitesse humaines. Quoi ? Il n'y a jamais rien : quelques noms, quelques manies, et des individus qui n'en sont pas et me rappellent assez ces pièces de charcuterie montée, où le veau, le porc, l'ail et le pâté de foie alternent leurs arômes, sans jamais faire une bête. Mais je crois que le mal de la critique est en moi. Infernale épine dont la douleur continuelle me fait découvrir la tare de chacun, le défaut propre qui empoisonne la joie entière. Je ne peux plus être heureuse en paix et sincérité à moins d'étourdir la vie profonde, de blinder la vie profonde avec des calembours, des moqueries, de l'éloquence ! Quel ennui ! mon Dieu, quel ennui que cette terre, cette France, ce Paris vicié et **claudiquant** où tout le monde triche. Je voudrais le franc jeu. Je voudrais des amis, pas des relations, pas des liaisons, des amis. Cette chose introuvable, digne des anges, sans doute. Alors, affolée de solitude et de nombre, de sympathie et d'indifférence, je tâche de transformer les choses, de faire naître des aventures. Je deviens mon barnum. J'ai poursuivi Edna Nicoll jusqu'au moment où je me suis aperçue, premièrement, qu'elle n'était pas libre, deuxièmement, qu'elle ne me comprendrait guère, et nous sommes retombées dans la plus banale des camaraderies. Je me suis amusée de Suzanne Avril jusqu'à ce qu'également, son inintérêt m'apparaisse, ainsi que sa laideur gênante et équivoque, et j'ai cru un soir, au bras de Germaine Dermoz trouver une amitié, mais rien. Toujours rien. Sauf l'impossible. C'est-à-dire Tania [Stall]. Sa fraîcheur de petite fille, sa simplicité adorable, son innocence, et sa sincérité. Et, vis-à⁵⁰⁵

Réification

- (593) - Viens, Chantal, voyons, approche. La petite fille entend que c'est un ordre et va jusqu'au berceau : blotties dans la superbe broderie d'un oreiller rose, une tête de nouveau-né et deux ravissantes menottes potelées s'**échappent** d'une

504. ROUBAUD Jacques « *Parc sauvage* »

505. HAVET Mireille « *Journal 1918-1919* »

brassière de dentelle et reposent sagement sur leur drap de fin coton. Le petit visage de porcelaine paraît plongé dans un paisible et profond sommeil. C'est donc ça son petit frère !⁵⁰⁶

Personnifications

- (594) spirale, s'arque, câbles et haubans, replonge sans fin le frêle ruban d'acier et de béton d'un vertige. La falaise contre quoi le Tappan Zee Bridge semble vouloir se **jeter**, l'élégante esquivé de sa courbe au ras de l'abîme. Rose Sélavý avait raison : le grand art américain, ce sont les ponts. Dans le froid si vif des montagnes, dans⁵⁰⁷
- (595) sans grade transperçait ce papier brun, faisant de lui une irréprochable icône des jours ordinaires. Dans le Morvan dont la lourde main de granit gantée de fougère se **pose** près du Creusot, à Uchon, des moines orthodoxes fabriquent des icônes. Ils peignent des madones aux robes de libellules et des christes hypnotiques portant une cape⁵⁰⁸
- (596) conformément aux règles piétonnières en plaine, dans les situations ordinaires, de bonne visibilité (de toute façon, il n'y avait quasiment ni montées, ni tournants : la route **va** droit devant elle ; elle peut se le permettre). Et l'avantage en était que cela diminuait beaucoup les tentations des automobiles de s'arrêter pour me proposer un '⁵⁰⁹
- (597) automnale. Ce ne sont pas des micocouliers, bien sûr. Les rares micocouliers qui, en direction du nord, tentent de **franchir** la Loire **font quelques pas** encore, **titubant**, puis **s'effondrent**, squelettiques, morts de froid. Dès lors, que sont-ce ? Arbres, arbustes et plantes, ce sont, de part et d'autre du chemin, de nombreuses espèces⁵¹⁰

Exemples problématiques

- (598) mal. Puis je m'aperçois que la manche est à l'envers, et je la déboutonne pour la remettre à l'endroit, et j'y enfle mon bras, et effectivement la manche a du mal à m'**arriver** à l'épaule, ce devait être une chemise d'enfant, je pense y introduire mon sexe, et je remets à plus tard le moment de la sacrifier, je déchire un autre morceau de la⁵¹¹

506. CRÉMER Stéphane « *Comme un charme* »

507. GARRÉTA Anne « *Pas un jour* »

508. BOBIN Christian « *Prisonnier au berceau* »

509. ROUBAUD Jacques « *La Bibliothèque de Warburg : version mixte* »

510. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

511. GUIBERT Hervé « *Le Mausolée des amants : Journal 1976-1991* »

- (599) nous, m'attardant sur la coiffure défaite d'une femme, la flamme d'un briquet qui s'allumait, un toast entamé dans une assiette et sous sa chaise le chat empaillé **bondissait** toujours vainement et l'homme au panama avait changé de place et finalement je la regardais de nouveau et elle me parlait à travers une sorte de brouillard et ses⁵¹²
- (600) , une étoffe bariolée qui glisse le long du coussin, sur le tapis, une robe ou une jupe du même tissu enroulée à un pantalon beige. Deux mules blanches à talons hauts **marchent** vers le canapé. Un peu à l'écart, une paire de mocassins havane, le soulier de gauche monté sur le droit, comme ceux des adolescents en classe quand ils réfléchissent⁵¹³
- (601) . (Aucun ennui avec T., au moment où nous baisons, mais de l'ennui entre-temps, en pensant à ces moments où nous avons baisé : pensée commune.) (Rêve que l'oeil n'**entre** plus dans la paupière.) Faire un livre (début des Lubies d'Arthur), c'est aussi m'occuper de moi au lieu de m'occuper des autres (les articles). Dans le livre, la⁵¹⁴
- (602) cette contrainte-là), il me fallait donner à entendre et à voir quelque chose du point de départ. Les vers dans l'écriture originelle étant verticaux descendants et **progressant** de droite à gauche, je les fis tourner dans la page, je leur substituai leur transcription 'romaji' et je les fis commencer en des points différents de la ligne, comme⁵¹⁵

512. BOUILLIER Grégoire « *L'Invité mystère* »

513. ERNAUX AnnieMARIE Marc « *L'usage de la photo* »

514. GUIBERT Hervé « *Le Mausolée des amants : Journal 1976-1991* »

515. ROUBAUD Jacques « *La Bibliothèque de Warburg : version mixte* »

Annexe B

Exemplier Type II

Nous avons, dans cette catégorie, intégré des exemples où une personne mouvante se conceptualise comme immobile, et les autres entités qu'elle perçoit comme mouvantes, alors qu'elles sont en réalité immobiles. Mais nous avons aussi ajouté des cas d'inversion entre la cible et le site (où aucun des deux n'est le locuteur) où la cible est dite mouvante alors que c'est en réalité le site qui l'est, et quand même, bien souvent, le verbe utilisé pourrait être employé dans l'énoncé assertant le rétablissement de cette inversion entre cible et site. Voici quelques exemples simplifiés de ce que nous entendons par là :

- (603) a. Le soleil se cache derrière les nuages.
b. Les nuages cachent le soleil.
- (604) a. L'usine se noie dans la fumée.
b. La fumée noie l'usine.

On remarquera que l'aspect accompli, réputé typique de cette catégorie, n'est pas si présent que cela.

Les verbes d'apparition sont particulièrement bien représentés, et illustrent bien la frontière parfois difficile à établir entre dynamisme et accès à la perception.

Exemples mixtes

- (605) et des manuscrits. L'autre, à Paulette, tout le matériel et la drogue. Nous étions fous ! Un changement de train trop brusque, avec nos douze valises à quatre, provoqua cet oubli. Au moment même où les deux trains glissaient en sens inverse l'un contre l'autre, nous nous apercevions de notre erreur. Ce fut un

joli chahut, nous étions désespérés. Il fallut télégraphier de la prochaine station et puis, sans rien savoir, attendre jusqu'à Syracuse. Le crépuscule tombait, un désir brusque d'Olga m'envahissait, avec l'obsession de ces valises perdues. [[Portez-moi chance. Les retrouverai-je ?]], lui avais-je dit. Elle avait dit : [[oui, et quand même, j'arrangerai tout pour toi.]] Il est vrai que son regard bleu me console de tout. J'étais contre elle, brûlée de désir, dans ce train de Sicile qui longeait les plaines au pied de l'Etna, et bientôt les baies successives en bas de la montagne où **réapparut** la mer Ionienne bien glacée par le soir. La lumière triste du wagon décomposait nos visages. Il y a aussi pour les voyageurs des moments durs. Nous étions muets, las, sales, poussiéreux, et aucun élan d'amitié réelle ne réunissait nos courages. Nous pensions aux valises laissées à Catane - Catane, le port de la dernière éruption que nous vîmes au cinéma et qui brillait maintenant dans la nuit au pied de l'Etna couronné de nuages obscurs. Syracuse fut longue à **venir**. Enfin, nous entrâmes en gare, descendîmes les dix valises qui restaient, et apprîmes au télégraphe que les deux autres étaient retrouvées, ce qui nous rendit, dans l'autre bus de la villa Politi, d'une loquacité surprenante. La villa Politi elle-même, bel hôtel au gérant et personnel suisses allemands, aux colonnades de stuc, aux grosses lampes électriques, aux jardins de rêve, nous plut beaucoup. Nous y eûmes des grandes chambres, des salles de bain, des gens empressés, et, surtout, des terrasses donnant sur la ville, les jardins, un paysage nocturne mystérieux, incompréhensible, où commençait à glisser une lune décroissante extrêmement de travers, mais lumineuse quand même. Après le bain, le changement de costume et le dîner, je retrouvai Olga dans le jardin. Malgré notre extrême fatigue, notre désir renaissait et nous étions affreusement surveillées par Jean, d'une part, redevenu sombre et soupçonneux, et Paulette, de l'autre, muette, hystérique et prête à tout. L'exaspération de notre groupe allait croissante.¹

- (606) . Adieu ! Adieu ! Tout cela, ma vie, ma chair se déchirent. Cette maison, ces meubles, cet air enchanté, quand les reverrai-je à nouveau ? Il recèle pour moi la seule poésie du monde. Adieu ! Adieu ! Toute ma vie crie et se révolte ! Ah ! mon Dieu, ne m'ôtez pas celle-là ! Ne me l'ôtez pas ! Dois-je me coucher au travers de la porte et qu'en passant elle m'enfonce le coeur de son talon ? Je ne puis vivre. Au moins mourir par elle. Nous sommes dans l'escalier, nous sommes dans la rue. Nous ne pouvons bien nous dire adieu. Nos sourires sont pauvres. Peut-être à demain, Madeleine, si vous ne partez pas... Je ne comprends plus rien. Je serre sa main. [[En tout cas, quoi qu'il arrive, lui dis-je, ne m'oubliez pas, ne m'oubliez jamais.]] C'est tout ! Je suis seule dans la voiture ! Les réverbères **filent** et **se couchent**. Paris compose son mirage et scintille ! Fuir ! Fuir. Oublier. Je suis

1. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

assise toute droite, je ne comprends rien. Tout m'échappe. J'ai une trombe dans la tête. Adieu tout. Ce sont par ces soirs-là qu'on écrit des poèmes. Le génie vous attend comme une ombre à votre table penchée. C'est par une douleur semblable que j'écrivis Narcisse et Arlequin et tous les autres... Ce soir je me sens tirée par la même poésie. Hélas, je sacrifie la poésie à tout, je n'ai pas le temps, il me faut repartir, et puis, A quoi Bon ! A quoi Bon ! Ô lassitude, lassitude extrême, dégoût. Je n'ai plus le temps de pleurer. Le secret de la vie est de devenir un être de pierre et d'acier. Rien, bientôt, ne m'entamera plus. Je saurai que la vie est cette dérision de perdre exactement ceux qu'on aime et d'être chéri par ceux que l'on méprise. Je saurai que la²

- (607) pousser dans ma poitrine. Un appel, un battement irrégulier, un cri, une présence, une joie. Un précipice. Je tremble et c'est délicieux. Mon pays est en train de s'en **aller** devant moi et je ne sais que grelotter, tout au bord. Je le laisse me **quitter**, avec toute cette eau d'impatience, qui grossit à chaque seconde, qui déborde de cris,³
- (608) personnes que je connais, que j'aime bien, mais avec lesquelles je n'ai noué aucun lien particulier. En train, dans le sens opposé à la marche, je ne vois pas les choses **arriver**, mais **partir**. Je ne prépare pas ma retraite. J'estime que la meilleure partie d'une chaussette est le trou. Je suis inattentif à la quantité d'argent sur mon⁴
- (609) enfants courent après des ballons. Au bord de la piste de course, un homme, les mains dans le dos, les encourage. Le soleil **glisse** derrière de brefs nuages d'étain et **reparaît**, inondant de lumière les immeubles de Gentilly. J'ai eu un malaise en fin de matinée. Je me suis laissé porter par la vague, je me suis allongée et le malaise est passé⁵
- (610) abritent ces pianos grêles des villas meublées, station d'hiver où ils moisissent et s'enrouent. Un soir, on les ouvre... ce soir, et montent dans la nuit (où le moindre éclat de rire venu de la vieille ville ou des cafés de la place d'armes, sous les palmiers, nous fend le coeur) les nocturnes et les mélodies que ma soeur, jeune fille, nous jouait à la campagne. Un vent d'été faisait osciller les bougies, je me souviens, mon père et ma mère levaient leur visage sous la lampe et la sécurité de leur voix... Se peut-il, mon Dieu, que je ne les revoie jamais, et que leur corps, sous terre, se défasse ? Le cimetière de Billancourt, les tombes... Il n'y a plus maintenant que les aboiements des chiens, les grenouilles,

2. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

3. FELLOUS Colette « *Avenue de France* »

4. LEVÉ Édouard « *Autoportrait* »

5. VIOLET LydieDESPLECHIN Marie « *La Vie sauve* »

un chemin de pierre blanche qui monte. Je quitte demain ce paysage... Je verrai la lune du train Elle m'accompagnera comme dans mon enfance alors que, m'ayant **suivi** pendant toute la promenade, elle **revenait** nous attendre sur le toit de la maison. Adieu Villefranche... Adieu ma rade... Où trouverais-je cependant un plus beau paysage, plus apaisant, plus poétique que celui-ci ? Les clairons des chasseurs sonnent le couvre-feu. Il faut laisser la lune seule. Le sommeil qu'elle dégage est trop près de la mort. Le [jeudi] 1er mai 1924. Paris. Une belle date. Journée romantique et chargée de pluie. Les nouvelles feuilles embaumaient ce vernis du printemps que l'orage leur pose. Les fleurs en exil dans nos vases s'étiolent. Réagir ! toujours réagir, comme si agir ne suffisait pas. Un jour viendra-t-il où agir suffira ?... Alors cette action s'appellera la mort, hélas... j'espère, nous nous y complairons. Maintenant, c'est la mort des autres qui nous pèse. Mon beau Paris printanier plein de lilas et d'oiseaux. Amboise, Le [vendredi] 27 juin [1924]. Les poètes ont un coeur⁶

- (611) à une grotte tapissée de cresson que nous mangions à même la paroi avant de retourner au lycée, pleins de désirs. Passager en voiture, je regarde les fils **monter** et **descendre** en haut des poteaux électriques comme de la guimauve dans un magasin de bonbons. Je trouve la nature moins hospitalière que la ville. Je peux être plus intéressé par⁷

apparaître

- (612) encore, rues, métro, parcs, églises... Je ne sens plus le froid, je ne m'entends pas tousser, les rues sont des vallées profondes ; l'immeuble Sauvage de la rue Vavin **apparaît**, avec ses balcons et ses terrasses, éclairés et peuplés de figures domestiques, comme une cité verticale idéale, heureuse ; les nourritures dans l'assiette, le⁸
- (613) des disques. J'ai pris une feuille de papier et j'ai dessiné le passage Cardinet tel qu'il m'était **apparu** en descendant de chez l'avorteuse, de hauts murs se rapprochant, avec une déchirure au fond. C'est la seule fois de ma vie d'adulte où j'ai eu envie de faire un dessin. Le dimanche après-midi, j'ai marché dans les rues froides⁹
- (614) couleurs, ni des odeurs, ni des paysages, non, autre chose qui traverse le regard, qui donne l'élan. C'est cela, la matière du tableau où j'habitais. Des villes

6. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

7. LEVÉ Édouard « *Autoportrait* »

8. GUYOTAT Pierre « *Coma* »

9. ERNAUX Annie « *L'événement* »

apparaissent, des tramways, des bus, des arbres, des passants, une lumière qui bouge dans le fond, des scènes intimes qui se détachent, je m'approche, je caresse un corps, je ¹⁰

- (615) rayon plus rouge l'uniformité laiteuse du ciel, il agrandit, agrandit la brèche, et sortit tout entier, fruit rouge, fruit sanglant que je regardais si fixement que, bientôt, reposant mes yeux fatigués ailleurs, je ne vis plus sur le pont et la mer qu'une série infernale de petites tâches violettes. La Corse, de l'autre côté du pont, déroulait comme un film tourné au ralenti ses kilomètres sombres de verdure, sa végétation sévère, ses maisons microscopiques accrochées dans la terre comme les huttes de quelques fourmis, tant les habitations humaines vues de la mer paraissent naines et perdues dans l'étendue des terres sauvages, et ceci sur toutes les côtes, car au retour, voyant les premiers villages et stations de la Riviera française et italienne, j'eus la même impression... des fourmilières dans un désert de montagnes et de grèves. La terre, vue de la mer, paraît inhabitée, inculte et inabordable, un autre élément absolument aussi dangereux et inexploré que la mer où l'on navigue. A sept heures du matin, Bastia nous **apparut** ! C'est une ville blanche, avec de hautes maisons percées de régulières fenêtres comme des casernes. Elle s'allonge au bord de la mer et sur le port à moitié démoli par les vents. Toutes les cloches sonnaient car c'était dimanche, et cette ville paraissait, dans son mortel silence, uniquement habitée de cloches religieuses. Le débarquement fut long et agaçant. On est debout, serré sur le pont avec ses valises, attendant la passerelle que, toujours, quelque incident retarde. Les gens de la terre vous regardent avidement et envahissent le bateau dès que la passerelle est mise. C'est à ce moment que nous avons vu une chose affreuse, dont le souvenir m'a constamment poursuivie en Corse. Parmi les porteurs qui se jetaient sur le bateau et les gamins qui vous arrachaient vos paquets et que nous repoussions furieusement car ils nous empêchaient absolument de descendre, un tout jeune soldat habillé de la veste kaki et coiffé du fez des coloniaux franchit la passerelle, bousculé et invectivé de partout, en sanglotant. Je reverrai toujours son visage levé, ¹¹

- (616) trouver dans cette pleine campagne et, campé d'un côté sur la route dans une vraie chaumière et, de l'autre, dans une verrière ! ce restaurant de grande tenue, ces maîtres d'hôtel qui ont l'air, sur la place où passe toute la vie du village, d'éternels mariés attendant leur femme pour gagner l'église. Ils servent une bouillabaisse remarquable, un Champagne pas trop jeune, et des crêpes spéciales aux liqueurs. Et, de la table, on voit le défilé des montagnes et des caps qui suffiraient seuls, si l'on n'était pas si humain, au bonheur. Nous avons

10. FELLOUS Colette « *Avenue de France* »

11. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

rencontré, en sortant, la voiture qu'était allée chercher à Beaulieu le chasseur en veste rouge - l'hirondelle, dirait Colette - et nous sommes parties à Saint-Hospice, que j'ignorais, car c'est un réel miracle. La route monte et longe la mer que l'on aperçoit entre des bois d'oliviers, prairies d'herbe tentantes où l'on aimerait appuyer le sommeil sourd d'une journée chaude. Saint-Hospice nous **apparut** très au crépuscule et déjà ouatée de mystères et d'ombres exquises. La grande statue couronnée, qui regarde la mer comme une colonne de phare, de dos et dressée dans l'enclos de la tour sarrasine, me fit une impression peureuse de songe, et je ne suis pas allée la voir de face, n'ayant pas le temps, ni peut-être, à cette heure, le courage. Je crains terriblement le silence des colosses de pierre, et j'aurais une grande terreur du sphinx sans doute. Mais je voudrais évoquer le charme du cimetière et celui du vieux couvent en pierre rose. Le cimetière est vraiment perdu sur la mer sombre dont les vagues brassaient des émeraudes. De grands cyprès l'entourent, pinceaux d'ombre et de poésie. Il est accoté au couvent dont la porte ronde s'ouvre sur une croix noire. Etre enterré dans cette terre rose comme une rose à vif et sèche comme le corail, parmi ces vieilles tombes nombreuses qui portent à leurs bras des couronnes effeuillées par le vent de la mer. Dormir là face¹²

- (617) dans la terre boueuse, pleine, il me semble, de vers, d'égout, et de vieille chair pourrie. Ici, cette pureté, ce silence, cette joie. Les éléments éternels qui défient nos grandes illusions d'hommes, la montagne accoudée comme un géant dont le torse déjà serait caché par le ciel, et la mer féminine et puissante qui tire, de sa ligne magique, le petit pêcheur de la lune. Nous sommes revenues de plus en plus dans les fumées et les brumes de la nuit. Tout s'estompait infiniment. Je parlais à Marcelle du plaisir que j'avais à songer que cette terre n'était pas encore l'Italie, pas encore... mais bien notre France à nous, couchée là au bord de la vieille Méditerranée et face aux autres pays de soleil. Au port, nous avons trouvé les barques clouées dans l'ombre et levant leurs mâts tranquilles où, bientôt, comme des oiseaux dans l'arbre, les étoiles viendront se poser. A mesure que nous traversons le village, des intérieurs de petits cafés bruyants nous **apparaissent**, avec la grosse joie des hommes qui boivent et les pianos mécaniques qui font se déhancher les couples et créent des amours coupables, dans l'illusion de la grande vie. Mais rien ne choquait la profonde poésie qu'avaient éveillée en moi le paysage et le calme du soir. Tout me paraissait, au contraire, complémentaire et indispensable à la plénitude de la vie délicate et lourde et brutale, et soudain parfumée quand même. Tout jusqu'au profil des jardins, demeures fermées, exploits des rêves, au pas du cheval, aux ombres des lumières rencontrées et des bruits entendus, assourdis par ma joie, par ma certitude de créer le poème. Mais,

12. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

au retour, je ne trouvais rien en moi que ce récit lourd, de prose lourde. Rien de mon émerveillement, rien du passage de l'ange. Année nouvelle, je te l'offre tout de même, afin qu'en ton règne je retrouve le don de raconter l'innombrable beauté du monde. Le [lundi] 10 janvier 1921. J'ai lu l'histoire¹³

- (618) . Chaque crépuscule abat sur la montagne d'en face toutes les fumées. Un même sens de vent porte à son flanc les nuages lourds qui l'enveloppent et ont tué peu à peu la végétation. Squelettes d'arbres incendiés et noirs. La terre est creusée par les rides profondes des fumées. C'est un visage couturé de cicatrices. La douleur s'est incrustée sur cette montagne qui, depuis trente ans, reçoit sur sa face, autrefois vive et dorée, le nuage tenace et tranquille des fumées usinières qui montent sereines et se couchent hypocrites sur elle, la revêtant durant chaque crépuscule d'un cilice de cendre. Je suis arrivée à Viviez dans la nuit. Une pluie d'automne, fine et froide comme la brume, tombait sur l'acétylène des lampes. Cette odeur d'ail me saisit. Des visages noircis sous des casquettes apparaissaient dans le rayon du phare. Toute la journée, seule, dans le train, j'avais traversé la Creuse, puis la Lozère. Somptueux et sec paysage de pierre et d'eaux torrentueuses. Les villes d'ardoise **apparaissaient** entre de dures collines roses, plantées d'arbres bas qui me faisaient penser à l'yeuse de Volterra. A Viviez, je ne vis rien. L'intérieur de la maison vaste et sans soin, la chambre presque nue moins le lit et l'armoire. Je posai mes valises. En les ouvrant, mes petites affaires dépayées envoyèrent le dernier souffle, parfumé de cuir et d'eau de toilette, de Paris abandonné. J'étais triste, car j'avais quitté mon amour pour la première fois, et je retenais mes larmes, comme un danger. Avidé du nouveau paysage, je me penchai à la fenêtre. Un arbre heurta mon front d'une branche humide et qui embaumait la nuit où, lasse et le coeur gros, je m'endormais, rêvant à toi. Au matin, je découvris un grand jardin, pelouses et fruits mêlés. Puis l'horizon de montagnes. Le côté usine, et le côté campagne qui est très beau. Les pampres grimpent jusqu'au sommet. Les grappes bleues pendent comme de l'ombre. La curiosité empêche la¹⁴

- (619) bondissant. Vous vivez l'un et l'autre dans la catalepsie des chefs- d'oeuvre. L'air des musées endort comme la mer et les étoiles, un vin trop fort y fait pencher la tête et oublier qu'il est dehors des formes plus vivantes. Le thé du grand hôtel nous fit revenir à la vie suffisamment pour prendre le rapide et y voir, le coeur chargé d'enthousiasme, redéfiler la campagne romaine. Ville! ville éternelle, je ne connais rien de plus émouvant que ta silhouette au bout de la plaine, sur ce ciel impalpable qui baigne le Colisée et le Forum et les arbres du Pincio et la Trinité des Monts et Saint-Pierre et la place d'Espagne

13. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

14. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

et le Vatican, tes temples et tes colonnes se dressent longtemps dans la lumière. Au bord du train paissent les boeufs blancs et les chevaux maigres entre les cyprès isolés et les grands pins parasol. Dès la Civita-Vecchia, on entre dans la région étrusque, terre des Maremmes, Saint-Augusta des Maremmes, Tarquinia, Montecatini. La mer bientôt **apparaît**, puis les étangs infestés de cette malaria qui fit mourir la Pia de Sienne, puis les forêts et ces maisons isolées et tristes où l'on ne sait comment on peut vivre. Jaune et blanc, ce paysage au coucher du soleil et sous la lune, déjà là durant tout notre dîner jusqu'à la Cecina, nous en étions, malgré notre rapide passage, angoissés. Maintenant, nous sommes en France, le train sera dans trois heures à Paris, il file à travers cette campagne sans charme qui est entre Dijon et Laroche. Les horizons sont bleus. Le vent retourne mes pages. Je suis accablée et le coeur sans vie. Ce serait mentir que de ne pas dire que je pense à toi, Marcelle. Tu es dans ce retour ma seule raison et ma consolation unique. Te ramener à Capri est mon serment. Une secrète nostalgie me fait dire : oui, mais à Capri, cette période n'était-elle pas unique ? Je n'y retrouverai ni Olga, ni Julia, ni Yvonne Casella, ni rien de la ¹⁵

- (620) et généralement électrique, bougies fausses, etc... Autour d'elle se groupe une charcuterie, ou bien des fromages, ou bien des fleurs artificielles, ou bien des chaussures. Rues des chaussures. Sur des cordes tendues soit au travers de la rue, soit le long de ses façades, des milliers de chaussures sont suspendues, gigotant à la brise comme les feuilles d'un chêne à Robinson. Naples ! Naples, ville folle entre toutes. Immense Marseille mais où l'on sent le peuple plus insouciant et plus heureux. Quand je te quitte pour Capri, je suis toujours soulagée. Lasse de cette multitude, de ce bruit, de ces puces, de ces guitares, de cette ivresse qui est plus dans l'air que dans l'alcool, je tourne avec joie mon visage vers la côte de Sorrente dès qu'au flanc du bateau le crépuscule, adroit metteur en scène, la fait glisser. Je l'ai dit, Ischia dérobe le soleil. La mer devient doucement épiscopale. Alors, tandis que Capri, déjà blanche, cubique, lunaire, **apparaît** avec la statue de Tiberio, que l'on devine à côté la maison de Fersen, un petit phare s'allume à la pointe de Sorrente. Son oeil pâle cligne et tourne, il aveugle le bateau, il voudrait le détourner, il voudrait mais il est enchaîné comme une âme à son rocher. La nuit rend plus rouge sa prunelle impatiente. Il ne fait cependant que nous dire adieu. Au flanc du Vésuve, lui répondent seules les petites lumières du chemin de fer de Cook. Nous abordons Capri dans des barques... Le [dimanche] 2 sept[embre 1923]. Mer. Mer. Cieux d'outremer, beauté de la mer et du ciel. Parois rocheuses. Les Faraglioni, châteaux marins de quelques sirènes, se dressent dans l'azur avec leur petite porte qu'illuminent, la nuit, les bateaux de pêche, et, couchée dans la barque, j'avance sur l'eau

15. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

profonde où l'on voit glisser des petits poissons noirs et danser en prisme un soleil qui aveugle. Lumière. Lumière. Anéantissement.¹⁶

(621) bateau, j'ai fermé les yeux sous la cuisson du soleil qui rend fou et trop heureux. Une grotte s'est enfin ouverte et nous y sommes entrés. L'eau jaillissait au fond en écume pâle et sonnait fort aux parois, comme une épave de la mer. A l'entrée de la grotte, l'eau changeait nettement de couleur et, de bleu vif, devenait une violette émeraude enchâssée dans la roche grise. Tous les jours, ainsi, nous descendons soit à pied par le chemin poudreux et pavé qui embaume l'aiguille de pin et l'eucalyptus, soit en voiture, à la petite marine plage de pêcheur où dorment les barques sous des voiles mangées par la lumière. Nous nous déshabillons et, chacun dans un sandolino léger comme une plume de mouette, nous partons sur la mer, laissant à la grève les Américaines qui fument dans la mer, et les Allemandes qui se baignent avec des parasols déchirés. Béatitude du soleil, la peau cuit, les bras mènent la pagaie, l'eau gicle sur les cuisses brunes. Les Faraglioni **apparaissent**... On entend encore les cigales qui crépitent dans la roche. Pour débarquer à notre petite plage blanche, il faut sauter dans l'eau, puis tirer le sandolino sur la grève. On se repose alors sur les galets qui brûlent, paupières closes et paumes étalées. Bain de lumière. On songe à cette Italie merveilleuse, à sa forme allongée au long des mers, à la proche Sicile, à la Grèce, à la vie tout entière, à cet été si nouveau, sans pelouse et sans fleurs, sans jardin, sans auto, sans ami, sans allées de sable, et sans restaurant. Été qui ne ressemble à rien de l'enfance et vous crée une âme si nouvelle que l'on doute quelquefois d'avoir vécu ailleurs ! Chère France, cependant, je pense à tes horizons de perles, à tes odeurs de foin, à ta douce poésie, à ta beauté féminine et variée comme de beaux yeux, et plus que jamais, à travers cette Italie immuable, belle, sans nuance et préparée comme un décor (à Capri)¹⁷

(622) -je... Et à ce moment-là, je l'aime. Le désir pourvoit-il à tout ? La Sicile Le paquebot La Providence. Le grand bateau d'Amérique avec ses ponts magnifiques, ses cabines en bois précieux, ses salles de bain admirables, ses fauteuils rouges, son oscillation imperceptible sur la mer d'acier glissante et bleue comme une aile, ou comme une lame. Que j'ai aimé tout cela, que je m'y suis sentie vivre. Le vent du pont communiquait à mon âme une excitation surhumaine. Nous restâmes longtemps ancrés dans la baie de Naples. On n'ôtait pas les passerelles. D'éternels mouchoirs s'agitaient, le Vésuve fumant dans les nuages roses d'un couchant extraordinaire où toutes les coupoles transparentes de Naples flambaient comme les méduses phosphorescentes de l'aquarium. Soir. Dernier soir de Palerme. J'avais quitté Capri sans peine, je l'ai dit, et, cependant, lorsque

16. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

17. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

je vis comme la première fois et dans un état d'âme si différent cependant de la première fois, la maison de Fersen **apparaître**, dernier signal à la pointe de l'île une tristesse me prit tout de même. Ce pays est comme l'amour même. On lutte avec lui, on a des secousses et des arrêts, des reprises et des brouilles, on finit par rompre et partir, et dès qu'il s'éloigne, on le regrette. Capri, sur la mer étincelante ! Capri. Et ce soir je dis Adieu Palerme. Je n'ai pas beaucoup écrit sur cette ville extraordinaire. Ce fut pour moi cinq jours de flamme et d'égarement avec Olga. Le paquebot, la Providence, l'opium retrouvé, la mer. Est-ce cela la Sicile, et ne parlerai-je pas plutôt du temple de Ségeste, droit dans l'air, doré dans le désert des collines sur ces piliers immuables et parfaits ? Nous y étions des personnages de D'Annunzio. Mais ce soir, j'oublie tout pour être inquiète de Marcelle - ô âme changeante des Poètes, vous ne méritez que la confiance du vent. Girgenti. Le 29 septembre 192¹⁸

- (623) m'assurai qu'il avait une grande capacité de stockage et un mécanisme de pointe pour la récupération des messages à distance. À travers la vitre du train Paris m'**apparut** comme une grappe de lumières encrassées tristement voilées par la pluie. Je m'étais accordé un supplément de quelques jours de ski ensoleillés avant de me décider¹⁹
- (624) . La joie de conduire à nouveau cesse tout net la nuit dans les rues de Gênes. L'illusion optique me reprend, les façades des maisons et palais patriciens m'**apparaissent** dans leur puissance triplée ; les arcades, les perspectives se doublent, se triplent de tout ce que je sais de ce qui les a précédées dans l'Histoire. Tant de vies²⁰
- (625) de l'immonde casino, ouvre ses baies fleuries, élégantes, bien faites pour encadrer les épaules des femmes et leurs perles d'un jour. Les maîtres d'hôtel sévères et qui exaucent, sans rire, les caprices les plus dispendieux et burlesques de ces fragiles millionnaires que le jeu ruine, d'un soir, d'une heure à l'autre. Ville de plaisir. Monte-Carlo ! ville de haine, paquebot du suicide et de la folle espérance. Les jardins débordent de la plus rare végétation. Aloès, cactus énormes, oiseaux, fleurs qui font peur, arbres, serpents. Plantes basses d'une couleur tropicale inconnue. Flore du sud ! L'air est sucré par toutes ces plantes. Des allées majestueuses de palmiers s'en vont vers la mer plus bleue que tout ce qui est bleu, et, tout d'un coup, au-dessus d'une horrible balustrade de stuc ou de faux marbre, près de statues ridicules et de lampadaires du deuxième Empire ou de l'Exposition (car tout, ici, date terriblement), **apparaissent**, plongeant

18. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

19. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

20. GUYOTAT Pierre « *Coma* »

dans la mer, les douces montagnes, les montagnes latines de la belle Italie. Nous sommes revenues au crépuscule. Le tram longe la mer, on se croit à bord. Des grappes violettes et jaunes se suspendent aux maisons, taches brûlantes de fleurs dont on ignore les noms et la provenance. Ici, dans la rade, un admirable torpilleur américain, flanqué de deux contre-torpilleurs, est venu faire escale voici trois jours. Ce fut un envahissement de petits marins aux yeux clairs, au nez retroussé sous leur calot blanc, tout en blanc, avec un large pantalon de toile, d'officiers blancs aussi, sauf la visière plate et brillante de la casquette, galonnés, épaulettes bleu et or, très beaux, très films. L'autre jour, ayant regardé par la fenêtre, surprise d'entendre le canon, j'ai vu s'avancer dans la rade, entre les montagnes bleues, ce bateau gris tout en acier gris, énorme et long, tout enfumant de sa salve d'arrivée. C'était splendide, ce bateau tonnant sur la²¹

approcher

- (626) Mais quand je voulais lui redemander ce qui lui avait pris, la nuit, de coucher si gentiment avec moi, une sorte de charmante pudeur la faisait se taire et m'infliger silence... [[Recommencerons-nous?, dis-je timidement. - Oui, dit-elle, et ce sera plus confortable.]] Un admirable matin se levait sur la mer, Saint-Raphaël et sa corniche d'or. La même joie victorieuse était en nous. Vivre! Toute la joie de l'aventure nous faisait battre le coeur et tourner la tête mieux que le soleil sur les vagues. [[Splendide réveil, dis-je, que celui-ci, au bord de cette mer étincelante, quand on a quitté Paris dans le brouillard.]] Nous avons échangé nos noms dans le wagon-restaurant. Maintenant plus graves parce que nous allions nous quitter, nous étions côte à côte devant la vitre baissée. L'air nous fouettait le visage, comme celui plus nocturne de la campagne lyonnaise. Nous regardions tourner les mouettes. Cannes **approchait**. Elle se tourna vers moi et, bien qu'il n'y eût eu entre nous depuis notre réveil aucun rappel amoureux, nous nous embrassâmes lentement sur la bouche. [[M'oublierez-vous?]] La même question sans réponse était dans nos yeux clairs. Il ne faut pas trop demander aux êtres. Je lui tendis son manteau de zibeline et indiquai au porteur ses bagages comme ceux d'une soeur que j'allais quitter. Elle était droite et souple sur le quai. Les mimosas embaumaient la gare. Adieu, fit-elle de sa main souple dont je connaissais la caresse. Elle serrait contre elle ce petit chien qui avait mordu nos pieds confondus. Adieu, répondis-je... Je me penchai encore pour la voir. Je n'étais pas triste. Alors, rentrant dans le wagon, je pris une cigarette dans une boîte oubliée par elle, et l'allumai face au jour. Villefranche, en revenant de Nice, le

21. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

[mercredi] 28 mars 1923. L'odeur des giroflées surpasse tout. Madeleine²²

arriver

cf (608).

- (627) voies - du Michigan, de l'Illinois ? - que plus personne ne prend, traverse encore des petites villes d'un autre temps, solennelles quand elles dorment, qu'on voit **arriver** de loin, précédées par des églises perdues en plein champ. Une route - de Géorgie, de Caroline ? - : asphalte d'un noir profond, aux bandes réfléchissantes d'un²³

courir

- (628) m'ont rendu peu à peu mon âme et, ce soir, grâce à toi, mon amour, la poésie perdue. Ce cahier que tu m'as donné et qui débute par toi, je le ferme ce soir sous la lune, dans une nuit féerique plus laiteuse que les opales. Je t'attends, chaque instant nous rapproche. Les fleurs du jardin carénées par la lune, dahlias et chrysanthèmes d'automne, tournent vers elle leurs têtes qui oscillent et naviguent dans la nuit comme des étoiles filantes. Je prononce ton nom, mon amour, afin que dans le grand train qui t'amène, soudain éveillée, tu l'entendes et saches que ce soir, le dernier où j'ai encore pour quelques heures 23 ans, ton nom seul est en moi à la place de mon coeur. Le 3 octobre. Viviez. 1922. [Sans date] [[La passion, dit Sacha, c'est aime-moi ou je te casse la gueule. Rien de plus.]] Rien de plus. La lune **court** sur les nuages. Certes, c'est elle qui **court**. Ô cavernes immobiles, gouffres sur lesquels elle passe, légère gondole d'argent qui enivre la nuit. Elle porte, à cette minute même, un loup, nonchalante écharpe qui lui permet d'aller à Venise si elle veut. Le vent bouge l'ombre des arbres. La montagne est immense. Je chemine avec mon compagnon. J'ai dit : [[je vais mettre un manteau pour sortir]]. Il a dit : [[moi, je vais mettre une jambe]]. Il est à mes côtés sur sa jambe de bois silencieuse. Sa chemise blanche et sa petite cravate noire brillent dans la nuit ainsi que ses dents et le pâle reflet de ses cheveux. Nous sommes partis à dix heures. [[Vous allez voir, a-t-il dit, nous ne reviendrons pas avant minuit.]] J'ai ri, disant : [[que ferions-nous dehors, il fait froid, je veux simplement voir la lune, un peu derrière.²⁴

22. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

23. GARRETA Anne « *Pas un jour* »

24. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

défiler

- (629) échos sinistres de secousses immondes que la laide éruption froide d'une langue bleue sortant d'une bouche qui vivait il y a une heure encore. Et le Beaujolais **défilait** le plus souvent dans la nuit immense et j'arrivais à Villefranche et tout était mort et je devais vivre ? mais pourquoi ? mon corps se rendait ici ou là mais moi je restais²⁵
- (630) l'impression que son haleine se répand sur moi. Il me parle en me regardant constamment. Je ne prends même pas la peine de le regarder moi aussi, je regarde le paysage **défiler**, je ne peux même pas écouter ce qu'il dit tant sa présence m'opprime, et alors j'ai l'impression de devenir fou, mais je veux rester calme, j'hésite entre faire²⁶
- (631) police nous arrêta pour excès de vitesse, et même par hélicoptère dans le désert du Texas. Aussitôt nous filions nous réfugier dans un autre État. Les paysages **défilaient** comme les cassettes de Cure ou de Prince que nous mettions à fond. Plusieurs fois nous frôlâmes l'accident. Je ne m'étais même pas soucié de prendre une assurance.²⁷
- (632) pédalier. Les vitesses passent avec des raclements terribles, la marche arrière se distingue à peine de la quatrième, la suspension est abominable et le paysage ne **défile** pas vite. La conductrice écrase l'accélérateur et le frein des deux pieds en même temps. What a ride. Et elle a pris avant de t'appeler, te dit- elle, une double dose²⁸
- (633) imitant est peint. 309. Sur le volant d'une camionnette, un chevalet circulaire permet d'accrocher un petit tableau. Un artiste peint en conduisant les sujets qui **défilent**. Son attention se partage entre la route et la toile : les coups de brosse sont furtifs. Les vibrations du moteur, les virages, les freinages et les accélérations²⁹
- (634) vilain Jules lui en a volé 19. Combien lui en reste- t-il ? » Ô mon enfance accoudée sous la lampe, mon enfance en tablier mauve et bleu comme un rideau de campagne, quel casse-tête et quel casse-cœur plus angoissant que les pommes de Jules me prépariez- vous donc ? Madame Claude Anet offre des cigarettes. Sa petite fille dit : « Tu ne fumes pas Misia, c'est étonnant pour une femme élégante. » On me présente avec le titre de poète. Un monsieur, évidemment

25. MORGIÈVE Richard « *Ma vie folle* »

26. GUIBERT Hervé « *Le Mausolée des amants : Journal 1976-1991* »

27. BOUILLIER Grégoire « *Rapport sur moi* »

28. GARRÉTA Anne « *Pas un jour* »

29. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

diplomate espagnol ou portugais, me demande : « Quel genre de vers ? - Triple imbécile, un genre qui n'est pas pour toi », ai-je envie de crier, et poliment j'explique en me peignant devant la glace ce que je pense être la poésie du monde. La nuit, la pluie. J'ai le chien sur les genoux, sa grosse langue me frôle les joues. Misia parle, engoncée d'une cape et de fourrures embaumantes, et on ne voit rien. La ville **défile** aux vitres de la voiture, c'est tout. Chez Rosenberg, ce fut le public habituel, « les fauves », femme à cheveux courts - je n'ai rien à dire - homme maigre et dévoré par des flammes artistiques, poètes hargneux, mauvais confrères, quelques snobs. Les poèmes de Cendrars sont beaux, énormes de vie, de souffrance, d'ironie douloureuse. C'est un poète ! Avec son bras coupé, sa manche flasque, sa tête rasée et son élocution difficile, il a l'air d'un pauvre d'église, celui qui ouvre les portières. La mariée l'écrase d'un oeil où fleurit l'oranger ! La salle dense applaudit. Puis Jean [Cocteau] récite, d'une façon folle et mécanique, le Panama. Il trépide sur ses petits pieds aux guêtres grises, sa tête brune finit en bouquet, le palmier de la Samaritaine est renfloué ! Je vois Valentine [Gross] qui a inventé la collerette et le carreau, le tout lui donne l'air d'une oie coquette qui a peur de donner son ³⁰

- (635) contre la vitre de la portière arrière, la bouteille de Margaux 1964 posée sur mes genoux et mes mains ne la lâchant pas et même la couvant, je regardais à travers la vitre **défiler** les lumières et les ombres et je me rappelais que tout avait commencé avec la mort de Michel Leiris et, depuis lors, j'avais entendu aux informations, comme on dit ³¹
- (636) endroit, quand, soudain, je rencontre la poésie qui divulgue, tel je l'ai dit, l'anneau de Giseths. Ah ! mystère de la vie plus grand que ceux de l'église, je lutte avec vous tous les jours, et c'est pourquoi je ne puis m'occuper ni de ceux de la mort, ni de ceux de la religion. De la plaine, on voit l'autre coteau. C'est l'horizon bleu clair, avec des ombres. Le terrain se fait ombre à lui-même. Une montagne a une ombre. La lune est creusée d'ombres et, sur le ciel, les nuages portent les grosses ombres... d'ouate, de meringues, de char... de pansement, de Walkyries... d'anges. Reflets ! Reflets ! Dieu, où est votre ombre ? Est-ce la poésie ? Puis, peu à peu, les foins furent faits. Des voitures et des voitures, chargées de cet arôme enivrant comme le chanvre, traversaient à pas lents le pont. Pendant cinq nuits, tous les champs **défilèrent** sous mes fenêtres. Au travers des hautes charrettes, les paysans dormaient enfouis. On voyait les jambes nues d'un garçon, la blouse ou le mouchoir rose d'une femme. Puis, tout s'estompait dans le crépuscule, cette houle des voitures se suivant, le cahotement innombrable, comme la lente et monotone traversée d'une armée tirant derrière

30. HAVET Mireille « *Journal 1918-1919* »

31. BOUILLIER Grégoire « *L'Invité mystère* »

elle ses pièces d'artillerie, ses fourgons, ses ambulances, ses cantines, ses caissons, indéfiniment à travers le village sourd dont la curiosité retombe et cède à la fatigue d'entendre jour et nuit ce rythme sourd des pas, des roulements, des ordres, que ce soit soudain amis ou ennemis. A la veille du 14 juillet, je crus tous les foin rentrés. La nuit du 13, comme une foule fuyant devant l'invasion, ils ne cessèrent de passer. Dans mon sommeil, j'entendais le cahotement sourd, et souvent une lanterne dessinait au plafond une rayure. Aujourd'hui (16 juillet), et même hier en fin de journée, le défilé a repris. Ceux³²

- (637) à cinq heures le pied sur le paquebot. Il reposait dans la baie de Naples, avec ses cuivres, ses marins, ses bois précieux, ses inscriptions sur les chaloupes de sauvetage et l'explication des signaux. Admirable bateau aux ponts larges, laqués et blancs, aux cabines propres et confortables donnant sur le pont, aux salles de bain spacieuses, aux fauteuils rouges, rangés sur le pont comme pour une cure d'air. Et d'ailleurs, y a-t-il de plus belles cures d'air que ce voyage en mer ? Ici même, tout est à la portée du voyageur et la poésie n'habite pas ailleurs qu'entre le ciel et l'eau, loin du bruissant fluide métallique qui entoure ces villes nouvelles... Syracuse, [lundi] 1er octobre [1923]. Villa Politi. La ville s'allume dans la nuit d'automne, soudaine, après le jour étincelant. Notre voiture rentre au trot dans la poussière blanche que le vent du soir soulève. Les cyprès encore verts, mais bien foncés, **défilent** haut dans le ciel sans lune ni étoile. Nous revenons du fort Euryalos, construit par Denys l'Ancien. Du fort, on voit toute la Sicile et, par temps clair, la Calabre. On voit aussi l'Etna, tragique et couvert de cette calotte de nuages qui est la fumée éternelle des volcans. La Sicile, celle d'ici, est moins infernale, heureusement, plus voluptueuse déjà que celle de Girgenti. Des champs d'orangers et de citronniers la coupent d'un feuillage vert, brillant, luxuriant comme une couronne. Il y a aussi ces lauriers en fleurs et ces haies croulantes de jasmin, et puis des plaines vertes, et puis la mer Ionienne qui a l'éclat habituel et non plus cette pâleur impressionnante de la mer africaine vue à Girgenti et sur laquelle, après un désert de cendre et de poussière, se découpent les temples d'or. J'aime cet hôtel, la villa Politi, où nous sommes. Si j'ai pu aimer l'hôtel des Palmes de Palerme, c'est uniquement à cause de la chambre damassée³³

- (638) ne va pas du tout. Je vais très mal. - Passe. - On ira prendre un café ? - Oui. Je fonçais prendre un taxi. Je me sentais mieux tout de suite, rien qu'en regardant la rue **défiler** par la portière. Le lendemain, j'appelais Éric vers onze heures et demie, comme convenu. Son portable était ouvert mais il ne répondait pas. Il

32. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

33. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

avait peut-être changé³⁴

- (639) lui écrire pour l'exhorter à l'homéopathie : certains ne jurent que par ça, l'homéopathie. Enfin bon, il verra à son retour. Puis il se tait pour regarder un moment **défiler** Sèvres mais à vrai dire il n'y a pas non plus grand-chose à voir à Sèvres, ce matin, que des bâtiments gris verrouillés, des vêtements sombres boutonnés, des chapeaux³⁵
- (640) client lui indique une adresse, Hôtel d'Athènes, 21 rue d'Athènes et le taxi démarre, ce n'est pas une longue course. Monté à l'arrière, le client regarde les rues qui **défilent**, jette un coup d'oeil sur le chauffeur qu'une cloison vitrée sépare de lui puis, s'absorbant dans une idée, cesse de considérer le paysage. On est presque arrivé³⁶
- (641) de mille échos joyeux. Le jeu est la première intériorité. Il m'arrivait bien sûr de me retrouver le nez sur la vitre, regardant les passants et les chiens **défiler** sur le trottoir, mais jamais longtemps. Je m'inventais des histoires, de grands voyages. Plus tard, la lecture amplifia mon imagination. À l'âge où je découvris³⁷
- (642) . Le professeur s'escrimait en courriers et en coups de téléphone à un de ses anciens élèves devenu ministre. J'écoutais les récits du couple en regardant **défiler** les abords du centre-ville. « Ça, c'est le quartier résidentiel, lança la femme, et il y a même des maisons avec des robinets en or, vous entendez bien, des robinets³⁸
- (643) jumeaux s'endormirent simultanément. Vlad et Camillou parlaient. Jacques ne disait rien. Dora était fatiguée. Elle s'était tournée vers la fenêtre et regardait **défiler** les platanes, les vignes, les murets de pierre sèche au bord des chemins. On allait lentement, le gazogène faisait des efforts considérables. Son moteur ne³⁹

descendre

cf (611).

34. ANGOT Christine « *Rendez-vous* »

35. ECHENOZ Jean « *Ravel* »

36. ECHENOZ Jean « *Ravel* »

37. FLEM Lydia « *Lettres d'amour en héritage* »

38. GUIBERT Hervé « *Le protocole compassionnel* »

39. ROUBAUD Jacques « *Parc sauvage* »

disparaître

- (644) demandé si on y soignait le fromage, ou par le fromage. Sur la route, je peux être rattrapé, ou doublé, par l'ombre des nuages. Je regarde les corrections de goudron **disparaître** sous le capot de la voiture comme des serpentins de réglisse. Je trouve que les maigres font jeunes. Je me sens plutôt agressé par la musique contemporaine, non⁴⁰

fler

cf (606).

- (645) cadavre. Enfermée dans la double cabine de nos sleepings avec Jean Frank, je détournai dans mes mains mon visage en larmes, lorsque le train quitta la gare de Lyon où, une fois de plus, je laissais mon amour. Une soudaine et horrible détresse à la pensée d'un semblable départ me saisit. Je revis, sur ce même quai, Maman agitant ses mains chéries qui m'avaient soignée, élevée, coiffée, caressée, avec tant d'amour et que plus jamais je ne devais revoir ! N'étais-je point partie avec confiance aussi ? Atroces souvenirs ! Atroces coïncidences qui, aux êtres sensibles et nerveux, empoisonnent la vie. Jean, sans deviner le motif de ma tristesse, s'efforça de me distraire. L'obligation où j'étais de lui être aimable me força à dominer mon angoisse. Le voyage se passa bien. Il faisait très chaud et nous nous lavions les mains et le visage souvent. Je n'avais pas la force de lire. Je pensais, je m'endormais, je fumais énormément de cigarettes. Le paysage **filait** vite, nous dînâmes au wagon-restaurant et atteignîmes en pyjama la frontière de Modane. Je dormis, vitres baissées entièrement. De temps en temps un fanal m'éveillait. Je voyais, contre la nuit puis contre l'aurore, les ombres des employés dans les gares italiennes. Je ne me donnais point la peine de lire les noms. Nous descendions sur Turin et Gênes. Je pensais à Mabel Dubreny puis à Andrée Singer. Je rêvais à elle, roulée dans l'insupportable couverture rouge des wagons-lits. Je ne m'éveillai point pour Rapallo, mais à Viareggio, où des gens élégants me regardèrent faire ma toilette. Nous étions au bord de la mer dans un magnifique paysage. Nous atteignons Pise, puis, pendant le petit-déjeuner cette gare dont le nom me fit battre le cœur, [[La Cecina]]. Je revis, sans rien voir, car on ne voyait que des forêts et des plaines brûlées, Volterra sur son éperon... C'est ici les lacs chauds, pensai-je, les marais infernaux du⁴¹

40. LEVÉ Édouard « *Autoportrait* »

41. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

- (646) soir. Me suis-je endormie ? Un vent de forge brutalise mes côtes au rythme brutal des bielles du train. Me suis-je réveillée ? Sur ma rétine, contre le paysage qui **file**, **filent** des silhouettes entrevues, des noms à peine prononcés, des bouts de phrase, un homme noir au volant d'une voiture, un parapluie, un vaporisateur... Reliques⁴²

franchir

- (647) . Revenons alors à nos moutons (à nos brebis)***. Nous sommes en train de descendre la pente en direction du bois d'Orbost, que nous avons en ligne de mire. La route va **franchir** un ruisseau. Pour que vous compreniez bien ce que je vais rapporter il me faut vous dire que pendant nos marches, en dehors, au début et à la fin du parcours, de quelques⁴³

glisser

cf (609).

- (648) , comme à Marseille, occupe la boutique. Des images pieuses et des statues belles et dorées comme celles de nos manèges occupent le fond, avec une lumière perpétuelle et généralement électrique, bougies fausses, etc... Autour d'elle se groupe une charcuterie, ou bien des fromages, ou bien des fleurs artificielles, ou bien des chaussures. Rues des chaussures. Sur des cordes tendues soit au travers de la rue, soit le long de ses façades, des milliers de chaussures sont suspendues, gigotant à la brise comme les feuilles d'un chêne à Robinson. Naples ! Naples, ville folle entre toutes. Immense Marseille mais où l'on sent le peuple plus insouciant et plus heureux. Quand je te quitte pour Capri, je suis toujours soulagée. Lasse de cette multitude, de ce bruit, de ces puces, de ces guitares, de cette ivresse qui est plus dans l'air que dans l'alcool, je tourne avec joie mon visage vers la côte de Sorrente dès qu'au flanc du bateau le crépuscule, adroit metteur en scène, la fait **glisser**. Je l'ai dit, Ischia dérobe le soleil. La mer devient doucement épiscopale. Alors, tandis que Capri, déjà blanche, cubique, lunaire, apparaît avec la statue de Tiberio, que l'on devine à côté la maison de Fersen, un petit phare s'allume à la pointe de Sorrente. Son oeil pâle cligne et tourne, il aveugle le bateau, il voudrait le détourner, il voudrait mais il est enchaîné comme une âme à son rocher. La nuit rend plus rouge sa prunelle impatiente. Il ne fait cependant que nous dire adieu. Au flanc du Vésuve, lui répondent seules les petites lumières du chemin de fer de Cook. Nous abordons

42. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

43. ROUBAUD Jacques « *La Bibliothèque de Warburg : version mixte* »

Capri dans des barques... Le [dimanche] 2 sept[embre 1923]. Mer. Mer. Cieux d'outremer, beauté de la mer et du ciel. Parois rocheuses. Les Faraglioni, châteaux marins de quelques sirènes, se dressent dans l'azur avec leur petite porte qu'illuminent, la nuit, les bateaux de pêche, et, couchée dans la barque⁴⁴

- (649) , l'automatisme de gestes sus depuis longtemps faisait perdre la sensation de son corps, comme si la voiture se conduisait toute seule. Les vallons et les plaines **glissaient** dans un mouvement ample, arrondi. On n'était plus qu'un regard dans un habitacle transparent jusqu'au fond de l'horizon mouvant, qu'une conscience immense et⁴⁵

jaillir

- (650) inconscient oeuvrent, comme dans la vie, à partir d'un fait, d'une chose ou quand je lance un raisonnement. M'a dicté telle lancée un muret en cours d'effondrement qui **jaillit** d'une cour de ferme et sépare deux champs alors que notre TGV se révèle dans la campagne, la révèle en la fendant après la banlieue Sud de Paris. Une puissance pèse⁴⁶

monter

cf (611).

naître

- (651) revient parfois : une tête crispée insiste, appuie ; appuie d'autant plus que son épouse, à droite, le supplie d'arrêter. Un jour, Aliette décrivit la voiture adverse **née** du faux plat : le plat se soulève en une énorme coque, telle celle d'un tank étouffant en un noir final l'oeil (caméra) qui le saisissait par en dessous. Quand Guy⁴⁷
- (652) sait tout. Les ennemis sont les ennemis, les amants sont les amants. Il n'y a plus de politesse ni d'indifférence. Les sentiments sont ce qu'ils sont toujours, extrêmes. On y tue plus que dans la vie, et on y meurt davantage. Un coup de plume porte mieux qu'un coup de fusil. Le poison n'est endigué par personne. L'empoisonné meurt n'écoutant que sa folie. Les livres sont la vie dépouillée, à

44. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

45. ERNAUX Annie « *Les Années* »

46. LUCOT Hubert « *Frasques* »

47. LUCOT Hubert « *Frasques* »

vif, telle qu'elle devrait être. Nous sommes des correcteurs, et non des photographes. Je n'invente pas tout, mais j'invente ce que vos mensonges, hommes médiocres, me cachent, et, dévoilant la vie fausse, je démasque passions, paysages, visages de femmes et coeurs d'amants dans la seule lumière qui vaille et qui est celle de nos rêves intérieurs. Le [lundi] 31 juillet [1922]. Amboise. Belles demeures des quais. Géraniums vifs comme des coqs dont les crêtes habitent nos murailles. Un fin croissant de lune **naît** entre les nuages. On respire les champs qui voguent sur la Loire, navires fantômes, vos passagères sont des herbes d'argent. On ne voit rien. L'odeur seule décèle une présence qui fait tourner la tête. Les domestiques aux gants de fil blanc desservent, et c'est une tristesse d'apercevoir dans les fenêtres ces visages grossiers, luisants, penchés vers les assiettes claires où le jour met un reflet qui vaut mieux. Si les belles demeures étaient habitées par des gens charmants, jeunes et libres, je n'aurais plus besoin d'écrire. Est-ce cela le romantisme dont je parlais hier ? Vivre suffirait. Les livres sont donc [là] pour suppléer à la vie. Ils doivent donc contenir ce que la vie ne donne pas. Etre jeune, posséder une belle maison pleine à la fois de souvenirs et d'objets nouveaux achetés par les enfants, nous-mêmes, au retour des pays étrangers. Y vivre dans des robes blanches. Puis partir pour Paris avec des fruits vermeils cueillis dans les potagers qui vont à la Loire⁴⁸

paraître

- (653) portes. C'est sortir d'une gare. (L'aéroport, en fait (je le sens ainsi) me prive de cette sensation. Je vois avec intérêt, parfois, quand le temps est clair, une ville **paraître**, du haut des airs, mais c'est, pour moi, seulement du tourisme (il est vrai que mon premier trajet en avion fut en 1959 et j'avais vingt-six ans passés).) Avant, on a⁴⁹

parcourir

- (654) sens inverse, dans une salle cylindrique de vingt mètres de diamètre. L'image tourne autour du spectateur, mais le paysage semble immobile, comme si une fenêtre **parcourait** un panorama. 351. De nuit, les parois d'un bâtiment public sont peintes d'une couche d'absinthe. 352. Un homme est filmé en train d'exécuter une danse pour⁵⁰

48. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

49. ROUBAUD Jacques « *La Bibliothèque de Warburg : version mixte* »

50. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

partir

cf (608).

passer

- (655) du métro indiquait 20h30 et il fallait encore courir pour arriver là-bas. Il s'élança comme un lapin, je l'imitai, je vis des bacs à fleurs et des boutiques fermées **passer** à toute allure, maintenant mon sac en bandoulière collé au corps pour qu'il arrête de rebondir. Mais il était trop tard. Derrière la caisse, une dame comptait les ⁵¹
- (656) manuscrits aussi, qu'avec Primrose-Margerie il occupait en squatter sur la côte de Dollarton : Il paraît que la terre tourne, c'est pourquoi j'attends que ma maison **passe** par ici. Roussel, Walter Benjamin, Koestler. À Trévis, en 1928, Ettore Schmitz, dit halo Svevo, montant dans une voiture qui ne devait jamais parvenir à destination ⁵²

quitter

cf (607).

réapparaître

cf (605).

- (657) de Marie, et terriblement amoureuse et charnelle lorsqu'elle est portée par l'amant bouleversé, dans la chaude soirée du printemps, à sa maîtresse. Ainsi l'Italie, où la peinture s'inspire à la fois de la religion et de l'amour, ce qui est l'art complet en y joignant l'enfer ou la mort telle que le fit le Dante et l'indique Gaspard de la Nuit en son insidieuse préface. Gênes est une très belle ville. Elle s'avance, comme une bête repliée pour bondir, sur la mer chargée de navires. Paquebots de toutes sortes et pour tous les pays sont au port si serrés, que jamais je ne vis port si semblable, par la profusion de ses mâts, à une forêt merveilleuse de grandes fumées voyageuses et sans fin, comme le désespoir de certains amours déçus s'en vont à la dérive des nuages qui s'y confondent. Le ciel au-dessus du port reste, à cause de ces fumées, toujours gris, tandis que déjà, du côté de la terre et de la montagne, **réapparaît** le bleu du Midi. J'écris

51. MRÉJEN Valérie « *L'Agrume* »

52. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

au crépuscule, la fenêtre est ouverte. Je domine toute la ville où je guette les premières lumières. Une à une, je les vois éclore, comme autrefois les lucioles. Elles sont aussi bien perchées dans les vergues des navires, ou à l'avant des vedettes et des bateaux charbonniers, que dans les docks et près de la cathédrale et vers les vieux quartiers. Un désordre parfait dans la première illumination de la ville fait que l'oeil est tiré en même temps par la mer, l'ouest et le nord, si bien que, tout à l'heure, quand la nuit confondra toute chose, on ne saura plus où commence la terre, ou finit le paquebot, semblable à la maison. La rumeur monte mêlée de cloches, de sirènes, de sifflets. Bruits de départ, d'amarre, de commerce, de voyage... goût du large qui vous prend en voyant toutes ces cheminées fumantes de grands bateaux prêts à partir et qui hurlent avant de quitter le port, comme des bêtes libérées qui⁵³

- (658) De sa vie jeune, de sa beauté, que fait-elle, si ce n'est cette petite routine sans lumière, ce cahin-caha sans éclat vers une prématurée vieillesse. Je la laisse, et telle je la retrouve, sans désir si je n'en montre pas ! sans joie, sans idée, morte à demi, dans cette hypnose qu'elle ne perce d'aucun cri, d'aucune révolte, d'aucune curiosité. Bientôt trente ans, la moitié de la vie ! la moitié de la vie, qu'as-tu fait de ta vie ! Marcelle. Ne frémis-tu pas en imaginant l'ange gardien entre deux torches mortuaires, le glaive au poing et te posant cette terrible question ! Le [vendredi] 24 mars [1922]. Paris. Le dossier Suzanne. Une aventure confondante. Le départ dans la nuit pour Rambouillet, le charme qui émanait de cette femme à mes côtés dans la petite voiture tournante où le froid de l'aube nous surprit, aussi soudain que la pâleur des arbres, **réapparus** contre un ciel gris dans la rumeur douloureuse des corps et des chiens. Je prononce ton nom, nouvel amour, avec surprise. Jamais, certes, je n'ai eu d'amie aussi blonde, aussi douce, aussi franche et aussi passionnée. De ce bonheur inouï, je reste déroutée, ne sachant plus comment, afin de leur conserver leur vrai jour et leur vrai charme, raconter les choses, les souffles et les hasards qui nous firent l'une à l'autre en si peu de temps. Le bar. Le départ pour Rambouillet. Je connaissais depuis quelque temps son visage qui, sans être beau, reste pourtant charmant, et qui fait de cette femme qui n'est pas belle, une femme attrayante. Je mis longtemps à comprendre qu'elle était mariée, que Charles était son mari et, du reste, nous ne nous parlions pas encore, car je ne soupçonnais pas un instant qu'elle puisse devenir mon amie et ne ressentais pas pour elle de désir. La grâce et le naturel cependant qu'elle mit à nous accepter comme compagnons⁵⁴
- (659) échelle de l'IGN le prévoyait. J'avais, heureux de mon pas confiant et décontracté, tout souci éventuel dissipé par les bornes rouges et blanches qui

53. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

54. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

réapparaissaient périodiquement, signalant que la piste était bien un GR. La piste que j'aurais dû suivre, hélas, n'était nullement un GR, je m'en rendis compte quand la montagne⁵⁵

- (660) yeux masqués de lunettes noires. Les visages aveugles levés vers le ciel semblaient attendre la venue d'un dieu ou du cavalier blanc de l'Apocalypse. Le soleil **réapparaissait** et les gens applaudissaient. La prochaine éclipse solaire aurait lieu en 2081, nous ne la verrions pas. On était passé à l'an 2000. À part des feux d'artifice et⁵⁶

reparaître

cf (609).

- (661) année, et mon ajustement à la vie toujours plus étroit me rapetisse et me fait mal. Je suis mise aux fers. Le Midi n'a pas d'automne, de même qu'il n'a pas de crépuscule. Les demi-teintes, les transitions lentes n'existent pas ici dans le cours des saisons et des jours. Nous ne sentons pas vivre la nature comme dans les autres campagnes. Il n'y a ici que des extrêmes. L'extrême beauté est elle-même fatigante et on se lasse de tout paroxysme. Mon Ile-de-France à l'automne ! ma Bretagne, ma Touraine... que de dorures, d'avertissements romantiques et de nostalgies. On enlise son coeur aux feuilles abondantes, on est un merveilleux noyé dans les eaux latentes du bronze et de l'or. La saison des parcs et des soleils couchants. Ah ! Paris, ton fin profil. Ici, pas de changements, sauf des cyclones torrentiels et affolants qui crèvent les toitures et charrient des paquets de mer dans les jardins. Mais dès que le soleil **reparaît**, la terre durcit, les légumes sèchent, immuablement vertes. Sans hiver et sans printemps, le pin est un arbre éternel. Je crois que je n'aime guère, au fond, Saint-Raphaël. Cela manque d'air et de ligne. C'est un pays de détail, très joli. On ne peut guère y promener de grandes passions, l'air ne porte pas, et l'horizon n'est pas assez vaste ! Il faut y avoir un jardin à soi et y vivre en moine, contemplant une vue unique, des alentours délicieux, mais sortir en automobile et gagner, pour avoir de l'espace et des mouvements d'horizon, la véritable et admirable Riviera, Nice, Villefranche, cette merveille dans sa rade et ses montagnes si proches - ô les immenses promenades - Beaulieu, Monte-Carlo, le Cap Martin, Menton ! J'ai laissé mon coeur à Villefranche, où j'ai profondément senti la beauté du monde. Saint-Raphaël, petit et ramassé dans ses bois et ses belles roches, ne peut plus suffire à⁵⁷

55. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

56. ERNAUX Annie « *Les Années* »

57. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

- (662) voir la lune obscurcir le soleil en plein midi, s'attroupaient dans les jardins de Paris. Une fraîcheur tombait, un crépuscule. On avait à la fois hâte que le soleil **reparaisse** et envie de rester dans cette nuit étrange, la sensation de vivre en accéléré l'extinction de l'humanité. Des millions d'années cosmiques passaient devant nos⁵⁸

revenir

cf (610).

s'approcher

- (663) porte a claqué dans son dos, enfermé dehors, enfermé dans sa chute. Obligé d'avancer... Il avait sa caméra en main, alors il a filmé la terre, résolu, le sol qui s'**approchait**, l'oeil dans le viseur, il est resté dans son saut jusqu'à l'écrasement, il filmait, il filmait... Peut-être que de voir la mort arriver dans son viseur était moins⁵⁹
- (664) dans le champ d'un immense escalier passage d'un rosaire coupé d'illuminations air trempé de chocs événement hésitant de la ruée de la lumière vers la terre qui s'**approche** 6 61 - le chemin de l'éclair est comme le tracé de la flèche invisible du dieu son image dans l'oeil est une silhouette ni rejetée en arrière, ni inclinée vers l'avant ni⁶⁰

s'arrêter

- (665) se conduisait en Mohican. Dora était heureuse. Ils allèrent jusqu'au bout, toujours éclairés, faiblement mais éclairés par la lumière venue du bassin. Le tunnel s'**arrêta**. Ils étaient au fond d'une sorte de puits carré. En haut, à trois ou quatre mètres, on voyait un peu de jour, à travers du verre, couvert de branchages. À cause du verre⁶¹

se coucher

cf (606).

58. ERNAUX Annie « *Les Années* »

59. LANG Luc « *Les Indiens* »

60. ROUBAUD Jacques « *Nous, les moins-que-rien, Fils aînés de personne / 12 (+ 1) autobiographies* »

61. ROUBAUD Jacques « *Parc sauvage* »

se dégager

- (666) un tombeau. Je reste malgré tout plus sensible à la lune et à l'odeur nocturne des bois et des prés. Ceci est un secret qui dissout dans mon âme toute crainte et toute faiblesse. La lampe de Ramon veille comme un phare à la proue de l'Europe, sur Madrid, dites-vous, Valery Larbaud. Que la mienne y réponde, de ma petite colline de Villefranche où ce livre - l'existence d'un poète - m'a redonné goût à l'ouvrage. Je suis trempée d'encre et, sous tant de nuit, le jour se fait. La poésie est la sueur des poètes. On y dessine avec le doigt un navire partant pour la haute mer. Les mirages en commun sont choses courantes. Les marins secourent tous ensemble et d'un seul coeur le vaisseau fantôme qui s'estompe. Aube de la poésie... nous cultivons ces fleurs de la mort qui poussent à l'interstice du vrai jour et du clair de lune. Les montagnes descendent dans la mer. Une grande pâleur affecte le monde. Les arbres se **dégagent** des limbes comme une apparition rejette le drap, pour être de chair et vous sourire. Beauté du monde, vous me consolez de tout ! En effet, qu'importe l'égoïsme. Génération de pierre, faite par la guerre et sur laquelle la guerre tourna comme une porte sur ses gonds, nous n'avons pas le loisir des coeurs tendres d'avant-guerre. Survivants qui avons senti le coup de guillotine... à une nuque près, nous ne connaissons plus le repos sans tourment des consciences tranquilles. Si vieillesse savait ! Miracle que cette guerre, qui nous fit, nous si jeunes, savoir... Prenez les chaînes, disent aux lignes suburbaines des tramways les contrôleurs dignes du Dante. Nous les avons prises. Ce sont des chaînes au pays des tombes. Cependant, il ne s'agit point de mourir. Il en coûte trop et pas assez. Le grand courage, c'est vivre, et non ce revolver à gâchette docile qui vous met le crâne en bouillie. Vivre ! Autrefois, ceci n'était pas surhumain. La mort courante nous ⁶²

se hisser

- (667) samedi, la vase noire du bas vers le sommet de la butte, avançant la butte luisante et géométrique un peu plus près, d'année en année, de La Rochelle dont la découpe se **hisse** sur l'horizon. Voix : son identification aux voitures, jusqu'au bout, jusqu'à ces accidents, rayures sur la porte en manoeuvrant, ou le bas-côté pris sans pourquoi ⁶³

62. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

63. BON François « *Mécanique* »

s'élever

- (668) rétablir cet ordre, installer mon futur, et non pas revenir sur les traces de mon évolution pour la nier, la supprimer - et plus, pour moi, la route monte et le paysage **s'élève**, alors qu'à partir de Castres nous descendons vers Montauban. Chez mes amis, devant leur jeunesse - ils viennent de se marier -, mes forces se réduisent à nouveau et ⁶⁴

s'éloigner

- (669) de par delà les défenses humaines et la volonté sacrée, je l'interrogeai crûment, implacablement. [[Vous êtes sûr. Tu es sûr? Tu es sûr, tu ne mens pas. C'est fini! Ça y est, tu es allé jusqu'au bout! Jure, jure...]] Il se mit à rire. [[Je te le jure, mon petit.]] Sa voix était grave, malgré tout, et son regard ne mentait pas. Alors, m'abandonnant à ce nouveau bonheur du sacrifice consommé pour la première fois avec passion, je prenais dans mes mains sa tête dure d'homme brave et obstiné. J'embrassai sa bouche qui me brûlait, et, lui livrant mon regard agrandi, baigné sans feinte et sans honte, du fond du coeur, je lui dis : [[merci, mon amour]]. Le [mardi] 11 avril [1922]. Le 11 mars, départ pour Rambouillet. Le 11 avril : adieu Suzanne. La côte de Bretagne **s'éloigne** à l'horizon. Ce clair et anguleux visage disparaît sans que j'en éprouve grand chagrin. Bien des fois, cependant, durant ces dernières semaines, je l'ai eu près du mien, unissant aux siennes mes lèvres et cherchant dans l'étroit regard d'acier un peu d'amour ou tout au moins de volupté reconnaissante. Rien, rien. Qu'ai-je laissé dans cette âme froide et sottise qui n'aime que le plaisir, et encore y préfère l'orgueil de sa tranquillité bourgeoise? Je ne peux pas avoir de regrets de vous, Suzanne, et cependant, pour un peu, j'étais prête à en avoir... Il aurait fallu jouer plus serré, faire prendre pour du dédain ce qui n'est que de la prudence, ne pas montrer cette sottise que je ne puis pardonner, cette médiocrité si triste, cette vanité vraiment risible, et tout cela qui pour moi ne constitue rien, rien qu'un grand dégoût du monde et une ironie effrayante et fulgurante. Ah! que je me sens forte! Ah! que je me ⁶⁵
- (670) jusqu'à leur terme, parcourant d'une impulsion unique ma longueur, ou presque. Je nageais le matin, le soleil de septembre, amical, évitant de me brûler. La côte **s'éloignait**. Je m'arrêtais de nager. Je regardais les deux extrémités de la petite baie, à ma gauche et à ma droite. Je ne les dépassais jamais, car elles m'abritaient de la haute ⁶⁶

64. GUYOTAT Pierre « *Coma* »

65. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

66. ROUBAUD Jacques « *Impératif catégorique* »

- (671) mon départ) : suivre les rives du fleuve. Oui, mais il était, en dehors des villes petites ou grandes, plutôt difficile d'arriver jusqu'à lui. Très vite, la route s'**éloigna** de ses bords et je compris qu'il n'était pas question de suivre des chemins le long des berges. Je fis deux ou trois tentatives interrompues rapidement par des barrières⁶⁷

s'en aller

cf (607).

s'enchaîner

- (672) des portes ni de vent par les vitres bloquées. L'on pouvait voir les visages en miroir grâce au noir des tunnels. Brusquement, le train surgissait au- dehors : s'**enchaînaient** les façades en crépi, en meulière, en ciment, les clubs de sport, les hangars en parpaing. Les quais devenaient déserts, les parois transparentes entouraient⁶⁸

s'enfuir

- (673) on voit Decazeville et Viviez. Le soleil couchant cuivrait le roc pelé et charbonneux des montagnes. La brume scintillante des derniers rayons se mêlait aux colonnes de fumées. Elles montaient, soudain glorieuses, et dans une bourrasque, marquaient comme un feu qui lève le paysage. La terre des vallées était une chaudière d'où s'échappaient avec magnificence ces volutes mêlées à l'or du soleil d'automne, tandis que, grises et dures, les villes s'évanouissaient. Terre de Volcans. Pays du Dante. Toscane, je songeais à vous dans ce paroxysme de nuages et d'ors. Je cherchais en vain la flamme vive qui aurait dû soudain lécher les cratères sous le ciel. Je cherchais, au fond des vallées, le remous des âmes suppliantes. Lacs chauds ! Terres de feux, maremmes, fièvres. En tournant la tête, je vis le plus doux paysage de France, c'est-à-dire un premier plan de vignes rouges, de meules, un hameau presque provençal, tandis que, entre les châtaigniers pleins d'oursins verts, s'**enfuyait** dans la nuit le panorama de la campagne, bleu comme la Méditerranée. Je suis revenue... toutes mes pensées étaient d'amour. Une nostalgie atroce était dans mon cœur, un goût de vivre, une passion d'user à nouveau de tout. Ce repos forcé, ici où rien d'impur n'est

67. ROUBAUD Jacques « *La Bibliothèque de Warburg : version mixte* »

68. MRÉJEN Valérie « *L'Agrume* »

possible, exaspère les mauvais désirs. Mon Dieu, quel breuvage pourrait me sortir de moi-même, quelle drogue ? Je n'ai même point le secours de l'alcool, et j'ai eu l'imprudence de ne rien emporter. La seule intoxication qui m'est soudain permise est celle de l'âme. Le poison, c'est l'âme. L'exaltation intérieure. l'équilibre total. La poésie. Sur mon lit, dans la grande chambre vide, je pris Rimbaud et je lus [[La boue est rouge et noire. Ville monstrueuse, nuit sans fin.]] Harassée de chagrin contenu, je rejoignis Sacha au salon ! Il était beau et triste. Son pantalon plié accusait la jambe manquante. Il se tenait debout comme⁶⁹

se noyer

- (674) était arrivé à trois heures du matin, te mène au nord vers New Haven. A mi-parcours, la vision de cette centrale plantée sur l'estuaire de la Houseatonic River, qui se **noie** la nuit dans la nue de vapeur qu'elle recrache par toutes ses cheminées. La course contre les avions qui atterrissent ou décollent des pistes de l'aéroport de Newark⁷⁰

se précipiter

- (675) saut jusqu'à l'écrasement, il filmait, il filmait... Peut-être que de voir la mort arriver dans son viseur était moins insupportable, peut-être que le sol se **précipitant** sur lui devenait un spectacle, une image qui l'isolait, qui le protégeait du choc, peut-être voulait-il simplement demeurer vivant jusqu'à la dernière seconde⁷¹

se présenter

- (676) , des Parisiens alertes poursuivent leur marche entre bars, serrureries, tailleurs virtuels, voire manges, foulards), une cavité dans le mur de l'hôpital se **présente** à ma diagonale de citadin avançant, puis se dégage l'homme de pierre qui l'emplit : coiffe tombante, jarre, mollet sportif, l'Égyptien est une figure bien connue⁷²
- (677) rue à gauche, la troisième à droite, la deuxième à gauche, la troisième à droite et ainsi de suite. S'il y a moins de deux ou trois rues, il emprunte la première

69. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

70. GARRÉTA Anne « *Pas un jour* »

71. LANG Luc « *Les Indiens* »

72. LUCOT Hubert « *Frasques* »

qui se **présente**. Toutes les cinq minutes, il prend une photographie de ce qui se trouve immédiatement devant lui. La promenade dure deux heures. 125. Une photographie montre⁷³

- (678) en forme de bateau, ou atelier les réparant du côté de l'écluse ?). Je veux d'abord pénétrer du regard l'impasse rurale (pavés herbeux) qui, avenue de Choisy, se **présente** et se ferme sur la droite quand on marche vers la place d'Italie. Je m'approche de son vide que je percerai. Elle est pleine. Sa nature de hameau apparaît : « journée⁷⁴

se rapprocher

- (679) pelouses. Sur la terrasse, les tentes grises tiennent une ombre douce. Le soleil éclate sur les murs blancs dignes de l'Algérie proche. Bleu pâle de la mer. Un ciel s'y confond. Journées douces où les peines se remettent, où l'on dépose ses soucis. Une langueur pénètre l'âme, un bouquet de pommes de pin achève de griller sur l'arbre qui décompose, à terre, une dentelle grosse comme l'Irlande. La chartreuse avance dans la mer, ses murs écrus et son toit de tuiles à peine roses. J'aime ce pays que les cigales remplissent sans arrêt de leurs castagnettes monotones... et presque conventuelles. Paix du ciel blanc, sur les murs blancs, sur les aloès, les cactus et les agaves. Toits blancs, chauds vive... Désir de l'amour. Il y a des noms qui font rêver : Amalfi, Sorrente, Ischia, et, plus loin, là-bas, Paestum où sont les plus beaux temples grecs. Nous sommes à trois jours de mer d'Alexandrie. L'Orient se **rapproche**, on le touche presque. Et le soir, comme une perle sur l'eau vive, on voit passer le bateau de Sicile... Bonheur de vivre. Capri n'est point comme notre Côte d'Azur, artificielle. Tout y est essentiel et véritable, tout y est beau. C'est une réussite de génie comme Baudelaire, Ida Rubinstein dans l'Archer d'or, D'Annunzio. Ici, on ressent constamment, pulsation qui vous donne des alertes merveilleuses, la commotion du génie. Génie, gagnez ma plume. Dieu de l'Île, aidez-moi, j'ai tout à dire. Il est quatre heures et déjà je dois sortir. Marcher dans la lumière, oublier, pour mieux la servir, la poésie qui se noie dans l'encrier des villes. Je vous aime, cieux, mers, montagnes, vignes, orangers, maisons blanches, pergolas, colonnades, dallages, arceaux, routes... mais j'aime aussi l'amour des êtres semblables à moi, qui ont des corps charmants, visibles sous les vêtements clairs, facilement dévêtus⁷⁵
- (680) , monter, descendre. Je ne faisais plus attention au paysage sauf quand j'émergeais d'une zone de forêt. Le Grand Veymont, le sommet le plus élevé du Ver-

73. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

74. LUCOT Hubert « *Frasques* »

75. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

cors, se **rapprochait** peu à peu au nord-est. Je dépassai le refuge des bergers à Pré-Peyret et fis signe à un homme qui gardait un troupeau cent mètres plus bas. Je tombai comme prévu sur la ⁷⁶

- (681) direction du vent qui te contraignait à tirer des bords. La vue de la terre, au loin, te ramenait à la réalité, que la mer t'avait fait oublier. À mesure que la plage se **rapprochait**, tu quittais le rêve éveillé dans lequel les flots t'avaient plongé. Un soir dans une grande ville de Provence, tu te promenais la nuit pendant trois heures au ⁷⁷

suivre

cf (610).

surgir

- (682) à la conduite, on se repère sur la bande centrale, continue ou en pointillé. Dans le pare-brise, parfois au travers du battement régulier des essuie-glaces, **surgissent** les arbres et des maisons blafardes. Il y a loin devant les feux rouges d'un véhicule plus lent qu'on rejoint lentement, puis qu'on double, dans une reprise brutale ⁷⁸

venir

cf (605).

- (683) . Ma mère est installée dans un lit derrière un grand rideau bleu. Il n'y a rien que nous puissions faire alors nous partons manger un morceau dans la première brasserie **venue**. Mon père me raconte qu'il est arrivé trop tard cette fois pour la rattraper. Il n'en revient pas de ce qu'elle a fait. Il a presque l'air admiratif. Le lendemain, nous ⁷⁹
- (684) dura qu'une heure. Notre train, le Cisalpin, partit à l'heure prévue : 15 h 30. Nous remontions la rive occidentale du lac Majeur à Domodossola ; il faisait beau. Puis **vinrent** le tunnel sous les Alpes et la traversée de la Suisse. À Lausanne on rattacha un wagon-restaurant au train. Il faisait encore jour lorsque nous nous assîmes à la ⁸⁰

76. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

77. LEVÉ Édouard « *Suicide* »

78. BON François « *Mécanique* »

79. BOUILLIER Grégoire « *Rapport sur moi* »

80. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

Annexe C

Exemplier Radiation

Les exemples qui suivent représentent le type “Radiation”, parfois envisagé comme étant une sorte de mouvement fictif. Nous ne discuterons pas de la pertinence de ce rattachement ici. Notons rapidement quelques particularités.

La radiation lumineuse est particulièrement bien représentée, mais n’est pas la seule : les odeurs et les sons font aussi partie des cibles de ce type d’énoncés. Pour la lumière, nombreuses sont les métonymies impliquant les astres lunaire et solaire pour parler de leur luminosité. Une autre des particularités de la lumière semble être une de ses conceptualisations potentielles, en rayon unidirectionnel (permettant par exemple l’utilisation de *courir*) tandis que les autres formes de radiation ont l’air d’être omnidirectionnelles. L’extrémité, ou “pointe” du rayon lumineux semble plus facilement conceptualisée, de ce fait, que l’extrémité ou “pointe” du son ou de l’odeur (ce qui permet l’utilisation de *frapper* ou *toucher*, par exemple, pour la lumière).

Au niveau des sites, les ouvertures semblent considérablement mieux représentées que dans nos exemples de mouvement fictif proprement dit (pour indiquer la phase médiane du procès, notamment : cf. les occurrences impliquant *entrer*). Nous soulignons ce fait particulier, car il nous semble aller dans le sens d’une intégration de la radiation à un mouvement factuel plus que fictif.

Exemples mixtes

- (685) tout ce qui faisait l’ornement de sa chambre. Dès le matin, nous nous mettions au travail, nues dans nos pyjamas les plus légers et à l’ombre des volets clos sur

un soleil implacable. Marcelle ne faisait que m'aider afin que je me plaise davantage dans cet appartement que je ne pouvais plus supporter, mais mon ardeur à moi était réellement destructrice, j'en voulais à mon enfance, à mes souvenirs, et [[sois sans passé et sois sans mémoire! oublie et renais]]. Je chahutais avec une joie inquiétante les vieux témoins d'une vie que je mettais volontairement au large de moi-même. La chambre de Maman fut transformée. Un divan bas fit place au lit de milieu démonté. Tous les petits bibelots furent enfouis dans les placards, les tableaux décrochés. J'y substituai avec joie les photos de nos voyages. Une table fut prête pour mon travail et la caisse des livres achetés un peu partout durant nos expéditions, ouverte. Il y eut aussi le bateau sur la cheminée, sur lequel la lune **venait** poser des lumières de lagune quand, harassées de chaleur, nous fumions au travers du grand divan, et les fenêtres entièrement ouvertes sur le jardin nocturne où **partaient**, avec nos conversations les plus folles et nos rires, les grandes, les lentes bouffées d'opium sur l'aile de la nuit. [Début 1922 ?] Une vie bien molle commença, due sans doute à la chaleur et à notre inertie. Dans cet appartement qui n'était déjà plus ce que ma mère avait laissé et pas encore ce que je désirais, nous étions toujours en quête de ravage et de transformation. Nous dormions tard le matin, abîmées l'une dans l'autre et moites sous le drap unique du lit chaviré où nous n'avions même plus le courage de faire les gestes d'amour. Isa [de Comminges] venait souvent quand nous dormions encore. Elle était dans la lourde lumière de onze heures, déjà toute harnachée pour la vie, dans ses tailleurs de palefrenier, avec ses cravates de chasse retenues par cette épingle effrayante, une épingle de cannibale¹

- (686) de lumière. Et en bas, à droite, la Vierge, debout, pas devant la télé, non ! derrière son lutrin, à lire, tout innocente, quelque texte biblique. Et le rayon **tombe** sur elle, en diagonale, **touche** son ventre, pof ! irradiée ! elle est enceinte. Et puis Lazare que Jésus sort du tombeau en deux coups de cuillère à pot. Jésus ne prononce pas même abracadabra, non,²
- (687) nuits froides où le vent gémissait tout au long des arêtes glacées de la montagne. Enveloppées de lainages et sur le parquet dur, nous allumions la petite lampe. Un cornet de papier nous remplaçait le verre cassé. Nous avons bien essayé d'en faire un nous-mêmes en cassant le pied des verres à Bordeaux de l'hôtel, mais sans succès. Nous fumions longtemps et nous nous aimions de toutes nos forces et de toute notre chair, dans la tristesse de cet exil des hauts sommets. Après quoi, enfin, nous sommes redescendues sur la côte, et c'est encore à l'hôtel de Toulon que nous avons refumé pour la première fois. Après une journée affreuse où nous avons cherché une villa dans les environs, nous étions revenues à Toulon

1. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

2. LANG Luc « *Les Indiens* »

quitté le matin même, croyions-nous pour toujours, sans argent et harassées de fatigue. C'est alors que j'avais proposé de prendre les malles à la consigne et de fumer, afin de plus facilement oublier l'heure des repas. Les premières lourdes nuits d'été. Les arômes se **dégagent** et **vont** à l'assaut les uns des autres. Ma terrible envie de vivre en est centuplée et Marcelle ne comprend pas. L'ardeur qui est en moi fait que les moindres minutes perdues qui ne sont ni créatrices, ni amoureuses, ni aventureuses, ni même reposantes, me mettent hors de moi. Nul n'a comme moi, je l'ai dit et je m'en aperçois chaque jour, la sensation de la fuite du temps, les instants de jeunesse irréparable qu'il faut sans relâche et sans repos muer en vie active et diverse, afin, plus tard, à l'âge du renoncement forcé, ne pas douter un instant d'avoir tiré le maximum de sa jeunesse. Personne ne commence assez jeune et tout le monde s'économise : monde de vieillards prématurés, vous méritez de vivre vie vieux et conservé. Je hais toute épargne. Frère Prodigue, ce n'est pas pour rien que je t'ai élu mon frère, comme le meilleur entre les hommes et entre les exemples que font les hommes. Dieu ! que les premières nuits d'³

- (688) endroit où ils se trouvent, c'est-à-dire des pas de porte et du milieu de la rue, ils parlent haut et leurs voix m'**arrivent** claires, distinctes. En été, lorsque le soleil **perce**, rose et safran, à travers l'échafaudage de l'École de Médecine, ces voix **arrivent**, entremêlées du bruit sonore des pas des passants sur les trottoirs de ciment,⁴
- (689) et diverse, afin, plus tard, à l'âge du renoncement forcé, ne pas douter un instant d'avoir tiré le maximum de sa jeunesse. Personne ne commence assez jeune et tout le monde s'économise : monde de vieillards prématurés, vous méritez de vivre vie vieux et conservé. Je hais toute épargne. Frère Prodigue, ce n'est pas pour rien que je t'ai élu mon frère, comme le meilleur entre les hommes et entre les exemples que font les hommes. Dieu ! que les premières nuits d'été sont lourdes, lourdes et merveilleuses à la fois. La saison, si nouvelle que chaque hiver on l'oublie, se réinstalle autour de nos demeures. Elle nous attaque à la fois en ennemie et en amie passionnée. Les extrêmes nous sauvent ! Quand j'étais enfant, que de trouble en moi ! Au petit balcon, je m'appuyais indéfiniment, j'avais bien souvent un amour en tête. Les premiers pas de l'été me faisaient chanceler le coeur. Je voyais comme ce soir les légumes sombres de la nuit, **percées** ça et là par les lueurs de la ville. L'odeur des feuilles **montait** dans les couches immobiles de l'air. On entendait le bruit des chariots sur les quais, une corne de tramway, des sifflets et des sonneries, la voix d'une femme chantant au loin, toute la ville en rumeur d'amour fêtant, par la nouvelle sonorité des

3. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

4. DURAS Marguerite « *Cahiers de la guerre et autres textes* »

choses, la plénitude de la saison. Et quand Madeleine m'eut quittée, que de nouvelles douleurs dans ces mêmes choses ! Toujours ivre d'amour et dès lors de larmes, je pleurais, penchée sur ces mêmes verdure. L'envie de mourir était si forte, ma tête se penchait malgré moi, je roulais dans le lit mon désespoir perpétuel comme une longue maladie, je vivais avec lui. Ô époque de Daniel, l'aube venait avant que la fatigue des larmes m'ait fait dormir. J'entendais les cris d'oiseaux si vite éveillés et pour longtemps dans le petit jour. Je brûlais, ne pouvant croire que, malgré ma peine et ma fatigue, une nouvelle journée semblable à l'⁵

- (690) dans sa direction. Puis il hausse les épaules et, adviene que pourra, appuie sur l'interrupteur. Il sursaute une fois encore, une fois de plus, quand la lumière ne **tombe** pas, comme il s'y attendait, du vieux plafonnier auquel manquait toujours une ampoule sur deux, mais (**venant** le clouer, ébloui, en plein milieu du séjour où malgré lui il a précipitamment reculé) **jaillit** de spots disposés aux quatre coins de la pièce. Beaucoup trop brutal à son goût, ce nouvel éclairage, songe-t-il, tandis que s'apaisent les battements de son coeur⁶
- (691) dans ce vaste hôtel particulier. Je crois qu'elle était ornée de bleu et blanc à la Wedgwood : distinguer les choses était difficile, puisque le seul éclairage **venait** de spots au plafond qui **inondaient** la table comme une scène ; en plus, deux des cinq personnes assises étaient si insolites que je n'arrivais pas à les quitter des yeux : un jeune homme et une jeune⁷
- (692) la France. N'est-il pas bien oiseux d'écrire et de vivre en croyant qu'un jour nos livres seront lus par les Français. Soudain cette tristesse : habiter Paris et croire que c'est la France. A Paris, nous sommes un groupe bien petit, toujours le même, où survit le goût des lettres et des peintres et des inventions. Mais ici, nous sommes des maudits, des enchanteurs. Les demeures restent closes. On nous regarde dans l'embrasure. L'anathème est jeté tandis que, déjà charmés, prêts à entrer, nous découvrons, dans un amalgame de meubles splendides, de tapisseries, de dorures, un affreux visage qui nous hait. Cette province, mon amour, naturellement et sans méfiance, va vers elle. Je m'y crois plus chez moi qu'à l'Etranger et, cependant, les habitants d'ici me seraient plus hostiles que ceux de Florence où je me sentais perdue. Un grand hôtel aux fenêtres roses. Déjà la lumière, mais il fait grand jour et la lune, à peine, **glisse** sur le château. On voit, à travers les rideaux, un lustre de Venise qui a l'air d'un rêve. Je m'arrête. Une femme chante. Quelle est émouvante cette voix dans cette demeure ! Quel visage éclaire le lustre, quels sont les gens réunis ? La voix **monte**

5. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

6. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

7. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

presque belle et, cependant, maladroite. Un grand sapin penché s'appuie sur la maison. L'étoile du crépuscule apparaît. Le petit mur tiède du quai où j'appuie ma main me trouble comme une main nouvelle. Je suis invitée dans la maison. Ô gens nouveaux, saurez-vous jamais de quel trouble et de quelle espérance vous faites battre mon cœur ? Vous êtes ce que j'aime le plus au monde. Défaut de jeunesse... Après quoi, j'aimerais les paysages purs, l'architecture ou la campagne sans personnage. Maintenant, comme pour l'opium ou l'amour, le personnage seul donne la valeur. Les cheveux encore éventés et surprise comme un chemineau qu'on introduit dans un palais, je suis au milieu du grand salon de Province⁸

- (693) blondes dégringolent sur mon cou jaune. Je suis la Minerve Cybernétique. Moi qui ai la science- fiction en horreur. Je contemple le rai de lumière qui **court** au sol et **rampe** jusqu'à ma chaise. La voix de mes serviteurs m'**arrive** de très loin. Vous êtes une bonne planeuse, murmure la neurochirurgienne. J'étais une bonne planeuse avant,⁹
- (694) péniblement déchiffré, décompressé et retranscrit dans la langue commune. Ce second souvenir-image est un tableau d'une lumière extraordinairement claire. Elle **vient** de la droite, **entrant** par ce qui devait être les grandes baies vitrées d'une salle à manger de l'hôtel, et encore intensifiée par l'étendue de nappes blanches qui recouvrent toutes les¹⁰
- (695) oeil, à 20 centimètres de son front, on entre en soi, comme dit le Maître, Vanessa entre en elle, et j'entre en moi. Inspiration profonde. Du creux de ma main est censé **jaillir** le faisceau d'ondes, quasi laser, qui **viendra frapper** ledit troisième oeil et **inonder** les chakras de Vanessa. Mais il faut pour cela prononcer à voix haute, et distinctement, avec un rythme et une mélodie ad hoc, la prière¹¹
- (696) dans mes bagages. Si vous voulez, nous pourrions l'écouter ensemble. J'aime aussi le ciel du Nord, les orages et les volcans d'Islande. J'aime le soleil qui **glisse** entre les persiennes et qui s'**allonge** sur les rosaces du salon. J'ai vu des gens mourir, j'ai égaré des lettres d'amour, je me suis embrouillée dans des malentendus. Chaque fois j'ai laissé la chance¹²
- (697) sur les genoux, je demeurais dix heures par jour dans cette position. Je n'ai aucun souvenir des nuits. La seule visite dont je me souviens est celle de la

8. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

9. VIOLET LydieDESPLECHIN Marie « *La Vie sauve* »

10. GARRÉTA Anne « *Pas un jour* »

11. LANG Luc « *Les Indiens* »

12. FELLOUS Colette « *Avenue de France* »

lumière qui **pénétrait** dans la pièce - délabrée, d'environ quarante mètres carrés - vers midi trente et la **quittait** vers dix-neuf heures. Le téléphone était coupé. Il n'y avait pas de¹³

- (698) le journal, ils aiment laver les dalles à l'eau savonneuse et fermer les persiennes dans l'après-midi. Une ligne très mince de soleil **traverse** la chambre et s'**arrête** sur le fer forgé de la table basse. Cette lumière est si simple qu'elle devient une fête. Je reconnais là encore la trace de la citronnelle, l'odeur du jasmin, du¹⁴
- (699) il s'assurer que les lieux sont déserts et que, par exemple, **provenant** de la cuisine, du séjour ou des chambres à l'étage, aucune lueur, aucune tache de lumière ne **venait** éclairer la pelouse. Le jour tombe, en effet, et c'est l'heure où l'on pourrait bien, sans réfléchir, appuyer ici ou là sur l'un ou l'autre interrupteur, avec ce¹⁵
- (700) tandis qu'à l'inverse certains mots trop stridents, certains fous rires à la limite de la déchirure, **viennent** du dehors par rafales **se perdre** à l'intérieur, **tournoient** affolés entre quatre murs et, dans l'indifférence générale, finissent par **s'abattre** un peu n'importe où¹⁶
- (701) Pourtant je n'avais aperçu son regard que de côté et très vite. Mais la lumière bleue, glaciale, vraiment le bleu glacier, qui s'en **échappait**, avait eu le temps de me **toucher** au passage. Autre curieux rappel du passé, mais plus ancien, mon avocat m'appelait pour savoir si je confirmais la transformation de séparation de corps en divorce¹⁷

aller

cf (687).

apparaître

- (702) de mon enfance et de mon adolescence. C'est clandestinement, en classe de première, que j'ai lu *Le Rouge et le Noir*. Je devais ruser pour qu'aucune lumière n'**apparaisse** sous la porte de ma chambre lorsque j'étais couchée. A la maison, comme autrefois dans la jeunesse de ma mère et de ses soeurs, la chambre était strictement réservée¹⁸

13. CALLE Sophie « *Douleur exquise* »

14. FELLOUS Colette « *Avenue de France* »

15. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

16. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

17. ANGOT Christine « *Rendez-vous* »

18. OLLAGNIER Jeanne « *Main* »

arriver

cf (688), (693).

choir

(703) terres plus souriantes. La ville, je l'ai parcourue. Quartier du port. Fumeries sous les toits d'où l'on voit à midi débarquer la pêche, les monceaux d'anchois comme des bracelets fluides, sur la pierre sombre du quai. La promenade où l'on rencontre des couples harassés de chaleur près des petits palmiers touffus. L'air est moite, saturé d'humidité chaude et visqueuse. On transpire en respirant. Les vêtements sont un supplice et une protection. C'est pourquoi : pyjama blanc, cigarette. Son feu pique la nuit comme un autre fanal, répondant à celui des barques que l'on devine au large, là-bas. Un peu d'air enfin passe dans ma veste et les pieds nus. La bougie ne chauffe guère, j'écris sur la page comme on se couche sur une plage de sable fin. Je m'étends enfin, moi-même et l'ombre de ma main, ce gros oiseau des soirées studieuses, posée là. La terrasse s'étend. Les volets entrouverts la découvrent, la lune y **choit**. Ananas des silences où l'on voudrait boire, la cocaïne était indispensable. Elle aère enfin ce qui était inaérable, l'esprit dans le corps que cette chaleur obscure désespère de son âme. On prise d'abord pour rire. Autrefois j'ai décrit l'opium, mais cette fois je parlerai de la poudre blanche que l'on porte sur soi dans une boîte d'argent, et qui est si facile, si facile à prendre que vraiment elle est bien le plus grand danger. Les rêves sont dans la poche avec les cigarettes. Il suffit pour y bien goûter de s'étendre et de baisser les paupières. Alors commence un étrange anéantissement, une espèce de crainte s'empare, le coeur change sa vitesse, les mains se refroidissent, on attend, la peur et la curiosité divisent l'alternative. Mais voici déjà la phase des volubilités. Une foule extraordinaire de mots et d'images se pressent. On a beau fermer les yeux, ne plus rien connaître du monde, un monde caché, narquois et d'une fantaisie prodigue vous assaille par en¹⁹

courir

cf (693).

19. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

dégringoler

- (704) le bordent, que je me suis souvenue des amis que j'ai perdus. Un parfum de terre et de troène flottait dans l'air. Le soleil pétillait entre les nuages et la lumière **dégringolait** sur le sol en averse. Dans mon adolescence, j'avais des amis. Ils habitaient les cités que je vois maintenant de ma fenêtre au loin, plantées comme des citadelles²⁰

entrer

cf (694).

- (705) le record du 400 mètres haies. - Et moi, je ne vous fais pas l'imposition ? - T'inquiète pas, mon petit Lucas, en certaines circonstances on est dispensé. Le soleil **entre** à flots dans la pièce, en lumière rayée par l'ombre des barreaux. Si on sortait de la prison, si on allait dans la douceur du printemps, si on se promenait dans la forêt²¹
- (706) mangeais toujours la même chose, des oeufs ou des côtes de porc. C'était comme si j'avais un emploi du temps très réglé, un rituel de rien. J'attendais. La lumière **entrait** dans la pièce l'après-midi, c'est tout ce qui se passait. Prostration absolue, inactivité totale, le trou. Juste l'envie de me jeter par la fenêtre. L'objet principal²²
- (707) des hortensias éclairaient sourdement de leurs vapeurs bleues. L'éclat du ciel réverbéré par leurs pétales est mon plus profond souvenir. Cette lumière bleutée **entrait** au matin comme une reine dans ma chambre de petit pénitent. Cette ville est un géant allongé dans une plaine. Ses bras lancés loin de son corps, sa tête posée sur une²³
- (708) à la table soutenant un gros four à micro-ondes, comme si quelqu'un, l'oreille collée dessus, l'avait écouté marcher, à la façon d'un poste de radio. Le soleil qui **entre** par la fenêtre, au fond, dessine des entailles lumineuses sur la peau d'ours. Sur une autre photo verticale de la même scène, la lumière, plus intense, illumine le²⁴
- (709) soirée, son sourire évanoui. Ni elle ni moi n'étions dupes de ce simulacre. Mais on faisait semblant. Parce qu'il n'y a rien d'autre à faire. La porte-fenêtre laisse

20. VIOLET LydieDESPLECHIN Marie « *La Vie sauve* »

21. LANG Luc « *Les Indiens* »

22. CALLE Sophie « *Douleur exquise* »

23. BOBIN Christian « *Prisonnier au berceau* »

24. ERNAUX AnnieMARIE Marc « *L'usage de la photo* »

entrer une lumière vive. Le froid n'est nulle part perceptible. Derrière le pied du lit, on devine les pattes de Kyo qui s'était glissée là, que j'avais aperçue dans le ²⁵

- (710) chagrins ou peines. A cette époque, nous nous entendions mal, et l'amour entre nous était loin d'être apprivoisé. Nous n'étions qu'au seuil d'une longue chasse qu'il nous allait falloir poursuivre deux années. L'ignorance seule permet d'entreprendre de longues tâches. Ce sont cependant les seules d'où l'on soit récompensé. Cependant, je t'aimais Marcelle, mais, empoisonnée par trop de larmes et l'habitude de la peine, je ne songeais qu'à me créer de nouveaux tourments. J'y arrivais facilement, emmêlant mon amour pour toi de trahisons littéraires, et construisant déjà Carnaval. J'écrivais à Madeleine [de Limur], j'attendais ses réponses. Cette correspondance illicite me créait une vie dangereuse où je retrouvais, mieux que dans le bonheur, ce que je croyais être le prototype même de l'amour. Ce fut la première et longue année du Midi. Après le petit hôtel, il y eut la villa. Nous fumions dans ma chambre, fenêtres imprudemment ouvertes sur la véranda couverte de bougainvillées, et la lune **entraît** avec le chant intermittent du rossignol dans les bois d'oliviers. Bien souvent, nous avons vu le jour venir. Cette tristesse que j'ai décrite dans [[Soirées]]. Nous commençons à nous aimer d'une passion bien plus réelle ou, tout au moins, basée sur une mutuelle connaissance de nos souvenirs et des événements qui avaient influencé nos existences. Nous lisions beaucoup. Je t'apprenais, Marcelle, tout le vocabulaire de ma poésie, ce qui avait touché mon cœur et orienté vers telle ou telle forme mon goût d'écrire. Deux fois, nous sommes allées en Corse. La seconde, uniquement pour fumer et connaître une de ces fumeries de Bastia dont parle, dans un de ses mauvais livres, mon parrain renié Jean Lorrain. Ce furent des soirées bien curieuses et dont j'ai peu parlé, mais ces temps de chaleur me rappellent la longue promenade de palmiers, la mer violette, la jetée démolie, les pierres de la grève, verte comme sous une couche de vitriol, et cette triste ville de Bastia, haute en ²⁶

- (711) temps en temps et m'a emmené avec lui, cette fois. Nous nous tenons derrière Grand- Père qui se repose, calé dans son fauteuil face aux fenêtres par où la lumière du jour **entre** doucement dans le salon ; je peux voir son grand crâne presque chauve juste à ma hauteur, qui dépasse du dossier. J'avoue que Papa me met dans les mains un gros bottin et ²⁷

- (712) sept ans. Elle était posée sur la table de la cuisine, où je prenais mon petit déjeuner. Elle me regardait mais je n'arrivais pas à saisir son regard. Le soleil

25. ERNAUX AnnieMARIE Marc « *L'usage de la photo* »

26. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

27. CRÉMER Stéphane « *Comme un charme* »

de juin **entraît** par la fenêtre et lui chauffait la nuque, la fourrure. Je lui dis « À quoi tu penses ? » « À quoi tu penses, Chat ? ». Elle me répondit, sans bouger la moustache : « Rien ». « Tu »²⁸

- (713) le Corelli et le Quinzième Quatuor, celui dans lequel Spandrell se tue dans Contrepoint. Le Heilige Dankgesang. Toutes les fenêtres étaient ouvertes, le soleil **entraît** à flots, le miracle de la clarté s'est produit, j'avais l'impression que tous étaient sous le charme. Lundi 4 mai Quelle nuit ! Toute la nuit j'ai rêvé. Ce matin, en²⁹
- (714) elle apparut beaucoup plus large. « On y va ? » Ils n'hésitèrent pas longtemps. Jacques passa le premier, Dora ne lui disputa pas ce privilège de garçon. Un peu de jour **entraît**, laissant voir un tunnel spacieux, maçonné, en bon état, qui disparaissait peu à peu dans la distance. Il allait en direction de la route montante, qui n'était pas³⁰

frapper

cf (695).

- (715) . Ma vie n'est pas heureuse. » L'infirmière qui masse le bras de ma mère pour lui trouver du sang. L'homme qui pleure, en face de moi, dans le métro aérien : le soleil qui **frappe** son visage doit être la plus terrible offense. ... de s'ennuyer à la lecture, de s'ennuyer au plaisir. Cauchemar de la mort de ma mère suivi du cauchemar des fibres de³¹
- (716) survivra, tel un récif corallien. Les deux enfants de l'« hôtel » - c'est une baraque coloniale -, Arthur, 18 mois, et son collègue de 3 ans jouent dans la lumière crue qui **frappe** une palissade déchiquetée par un bananier. La nature organique de ce qui m'est donné - depuis l'îlot (motu) presque au large jusqu'à l'ensemble végétal qui m'³²
- (717) TRANCHE du disque : l'épaisseur de la mer est sur la mer, été et hiver, l'été en hiver, quand emmêlés les instants de la mer sans vagues compactent des angles du soleil : il **frappe**, elle les retient. Un rempart blanc, masse plastique ou touche géante, pèse sur sa tranche et électrise sa surface. Je bois du rosé de Provence dans un verre au cul³³

28. ROUBAUD Jacques « *Nous, les moins-que-rien, Fils aînés de personne* »

29. BERR Hélène « *Journal 1942-1944* »

30. ROUBAUD Jacques « *Parc sauvage* »

31. GUIBERT Hervé « *Le Mausolée des amants : Journal 1976-1991* »

32. LUCOT Hubert « *Frasques* »

33. LUCOT Hubert « *Frasques* »

- (718) d'ensemble sur lequel on s'était mis d'accord. Sur le plan du découpage, on a beaucoup travaillé sur les équivalences : par exemple, lorsque le texte dit : « le soleil **frapper** sur les tuiles du toit », on a trouvé l'image de frites sortant d'une bassine, sorte de métaphore sur la chaleur et sur la graisse. Quand on ne trouvait pas on laissait en ³⁴
- (719) mis à taper. La femme du professeur avait dit la veille : « Comme le disait tel écrivain, le Maroc est une terre froide, avec un soleil brûlant. » Je sentais le soleil **frapper** ma nuque et le dessus de mon crâne dégarni, il commençait à me faire mal. Je fis demi-tour. Les garçons en maillots blancs rangeaient leurs affaires sur la mobylette ³⁵
- (720) , petites Parques volantes : l'animal le moins animal qui soit, non animal, non humain, image de la persistance de la vie organisée ; ces trois demeures que les pins **frappent** de leur lumière, c'est le lieu du Jugement, du Pouvoir même : les abeilles, avec leurs dards, en défendent le siège. Un peu plus bas, des bordures et des plans de fleurs ³⁶
- (721) absence de toute maladie répertoriée, avait décidé que j'étais fou. Pas un fou définitif peut-être ; un fou sans doute provisoire, à cause de la chaleur, du soleil ayant **frappé** très sévèrement le sommet de mon crâne pas trop garni de cheveux. En tout cas, j'étais militairement inutilisable pour le moment. Il m'avait donc envoyé chez les ³⁷
- (722) et les feuilles du crottin de cheval... pas étonnant que la touffe soit verte, foisonnante... Les feuilles semblent avoir une teinte particulière. Celle-ci... **frappée** par un rayon de soleil est vraiment tout à fait extraordinaire!!! On dirait du cristal, du cristal transparent. Du cristal vert... Ce n'est pas croyable et pour-tant ³⁸

frôler

- (723) dessus du crâne du prêtre et dans le même temps entendant les clochettes agitées par les enfants de choeur, je crois alors que ce sont les rayons d'or de l'ostensoir qui **frôlant**, éraflant une sorte de matière paradisiaque comme on la voit dans les tableaux, font cette musique, et lorsque ma mère me dit que le Christ sera dans l'hostie que le ³⁹

34. PEREC Georges « *Entretiens et conférences I [1965-1978]* »

35. GUIBERT Hervé « *Le protocole compassionnel* »

36. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

37. ROUBAUD Jacques « *Impératif catégorique* »

38. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

39. GUYOTAT Pierre « *Formation* »

glisser

cf (692), (696).

- (724) , mais il serait le seul témoin de cette enfance posée au bord de l'eau, au bord de cette ligne tremblée qui longe le pays, du Nord au Sud, jusqu'au désert. Le soleil **glisse** sur les immeubles du cours de Vincennes. La Nation se met à prendre un air de fête. Les bus, les manèges, les grands camions qui filent vers le bois de Vincennes. Un⁴⁰
- (725) tendresse et tu n'es pas bien fort pour partir sur la route seul, ignorant la douleur, la lutte et cette perversité du monde qui te fera peur! Inaltérable bercement Profondeur lassante Chargée de fleurs et de coquillages Ah! renonce renonce! Il en est temps encore Ma porte large et haute sous laquelle un homme à cheval peut passer ne s'est point encore fermée sur ton enfance! Il en est temps encore! Et le vent et l'espace ne sont qu'une même figure Hélas!(scaphandrier) Le vent se lève Le vent se lève. Et le vent et l'Espace ne sont qu'une même figure Ils s'engendrent l'un l'autre : compagnons de tous les voyages Ils t'appellent, voyageur! voyageur hésitant sur le seuil de ta maison..... voyageur étonné... ce qu'ils t'offrent cependant mérite bien que tu quittes ta maison ta famille et ce nom matriculaire qui devient un affront quand il s'agit de partager la terre entre les vagabonds! ... Et le soleil monte comme chaque jour sur le petit jardin Il **glisse** sur la plate-bande où s'éveillent les oeillets mauves que tu plantas. Et le soleil s'en va... à pas mesurés et tranquilles dans les allées où tu as joué! petit garçon, Il entoure d'une ceinture de soufre le tronc des cèdres et... illumine le toit de ta maison. Il monte! monte! possède toute la campagne... et bientôt tu verras... combien l'effort est inutile quand la joie passive est là! Folies! Folies? Utopies séniles de vieillards et d'infirmes Il faut détruire! il faut brûler! Il faut tuer! Il faut partir et replanter plus loin... et repartir encor Le foyer ce n'est rien qu'un peu de mort prolongée Il n'y a pas de repos sans risque! Il n'y a pas de vie sans naufrage Et la solitude âpre est préférable au repos que rien n'a précédé et qui ne fut pas conquis! par le courage et la témérité. Le foyer c'est la vie morale et consentie c'est le risque évité, c'est le bonheur clos c'est⁴¹
- (726) que sur la route tu marches en chantant? Mon coeur, hélas, était bien trop lourd. Ma bien-aimée, je lui avais donné. Mais elle a dit : [[ce coeur-là ne peut servir, il faudrait le fondre ou le briser]]. Et vite, vite, à la fournaise elle l'a mis, en disant [[dans quelques années, peut-être, repasse. Il sera fait à la mesure humaine, et tu le porteras sans ridicule, sur ta petite poitrine... hélas, trouée

40. FELLOUS Colette « *Avenue de France* »

41. HAVET Mireille « *Journal 1918-1919* »

]]. Et depuis je vis sans cœur, marchant, souriant, poursuivant mon ombre qui jamais ne me ramène aux fleurs ni au treillage de la maison où vit ma bien-aimée. Une lune simple se lève. Les jardins en fête ouvrent leurs berceaux afin que, tout à l'heure, elle y mette son empreinte de velours et d'eau. Et, comme une araignée qui voudrait dans le ciel tendre sa toile, un navire dresse ses mâts fragiles. La lune, sur lui, **glisse** et caresse mollement la forme humide des sirènes. Je ne m'en irai donc pas avec lui ! Dire avec plus de précision. Raconter sa vie minute par minute, comme l'on brode sur l'étoffe point à point, afin que le grand dessin se fasse jour et s'équilibre enfin avec son vrai contour et ses couleurs qui brillent. Tout dire, et la nuit et l'amour, et la douleur de vivre. Raconter son réveil et ses amis, et ses voyages, et ses pressentiments. Afin que le roman s'ébauche, et que l'homme voie combien il est pareil à l'homme, quand l'art qui est le mensonge ne l'en distrait pas ! Carnaval sera donc le titre de mon prochain livre. Cependant, il ne contient que des poèmes d'amour et de douleur. Mon âme ! Mais Carnaval quand même, n'est-ce pas le mot de vigie et le noeud du drame ? Je voudrais très bien savoir écrire. Ma vie n'est rien. L'oeuvre est là qui réclame tout d'un être,⁴²

- (727) oeil amoureux, ouvrant des échappées vers l'aventure... Je sais que, dès que la porte de cette maison sera refermée pour toujours, une des parties les plus heureuses de ma vie y sera enclose, et jamais, sans doute, je ne reverrai sans émotion le profil de ces montagnes, ni la grande rade, ni la villa... Un bonheur conscient est, je le crois, chose rare. Je connais mon bonheur, je connais mon amie, je vis dans le soleil et la paix. Remerciant la destinée, Dieu, l'Espace, de me donner ainsi en pleine jeunesse, en pleine ardeur, un amour paradoxal devenu si fidèle, un pays de rêve - où j'habite - un talent neuf dont je peux faire l'oeuvre conquérante. Toute la vie à moi dans le parfum des choses. Le [samedi] 26 février [1921]. Toute la vie à moi dans le parfum des choses. J'écris à Madeleine une débordante lettre d'amour. Aveux romantiques qui éclatent à la faveur du soleil matinal **glissant** sur la page où tout va naître. La mer est blanche dans la rade, c'est un métal pâle, comme le platine, à peine ridé, où la lumière **glisse**, traînant du bout de ses rayons des rubans plus vernis qui sillonnent. Je rêve très souvent que je suis à Paris, je travaille, je m'agite. Tout d'un coup, le profil d'une montagne, un peu de soleil que j'imagine sur les oliviers, et me voici mourant de nostalgie. Dieu merci, alors, je m'éveille, contemplant à mon aise le profil d'une montagne, un peu de soleil sur les oliviers. On n'aime donc que les choses absentes. Et voilà pourquoi, ayant deux amours, on aime toujours celui qui voyage. Je ne comprends rien à cet itinéraire de Madeleine, Turin, Rome, Paris, Bruxelles. J'avais cru reconnaître, sous l'ombre infinie du loup, sa

42. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

mâchoire despotique et ses lèvres arquées dans trop de sourires et de baisers, mais ce n'était là qu'une illusion, un mirage envoyé pour me faire supporter cette rechute décevante où ne se nouait pas l'aventure. Carnaval quand même. Peu de temps après, je recevais une lettre me disant qu'elle ⁴³

- (728) l'obscurité invariable la montagne sous toutes les pluies @ 32 attendant la lune sur la mer je vois le reflet de la colline comme autrefois à Miyako la lumière **glisse** dans les vagues @ 33 fuyant les flèches et les sabres je regarde vers les montagnes là-bas peut-être, une petite porte @ 34 d'après Saigyo , 1 « Puisque je pense ⁴⁴
- (729) nous soutenir avant de se rendre au premier rencard. La distance qui sépare le passé du présent se mesure peut-être à la lumière répandue sur le sol entre les ombres, **glissant** sur les visages, dessinant les plis d'une robe, à la clarté crépusculaire, quelle que soit l'heure de la pose, d'une photo en noir et blanc. Sur celle-ci, une grande ⁴⁵

inonder

cf (691), (695).

- (730) d'une gerbe de houx. La cime du sapin atteint le plafond de la salle à manger, ses branches ploient sous les boules multicolores et les guirlandes lumineuses, qui **inondent** aussi les fenêtres en façade de lueurs clignotantes. Elle a installé une crèche plus vaste, envahie d'une surpopulation de santons. C'est Noël, pas d'erreur ! Et ⁴⁶
- (731) père, reste alors dans les bras de Tarzan, dont elle entreprend l'éducation. Lasse de la Civilisation, elle veut retourner à la vie sauvage. Fin. Quand la lumière **inonde** la salle, alors, et alors seulement, je prends conscience que j'ai fait une gaffe. Énorme. Le cœur battant, je plante Jacquot sans un au revoir, je prends mes jambes ⁴⁷
- (732) l'une et l'autre dans nos corps. Et même par moments, à nous échanger les visages. Il est presque cinq heures. Dans quelques secondes les cloches de la cathédrale **inonderont** l'avenue de France, et c'est bien sûr Henriette la marieuse qui a fixé le lieu de la rencontre, elle est célèbre dans toute la ville. Mon père répète entre ses lèvres ⁴⁸

43. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

44. ROUBAUD Jacques « *Nous, les moins-que-rien, Fils aînés de personne* »

45. ERNAUX Annie « *Les Années* »

46. LANG Luc « *Les Indiens* »

47. WINOCK Michel « *Jeanne et les siens* »

48. FELLOUS Colette « *Avenue de France* »

- (733) arrive ? - Rien, Vanessa, rien. Une drôle de sensation, c'est tout. - Qu'est-ce que tu transmets bien, Lucas ! J'avais le front qui devenait chaud ! Une lumière m'**inondait** la tête ! C'est rare à ce point... - Ah ! je suis bon conducteur !... travaille dans l'électricité... - T'es bête, elle sourit. - Non, c'est vrai... - Et tu fais quoi⁴⁹
- (734) Lumière inséparable des lieux et du mouvement de ton corps dans l'espace, de la vision des autres corps dans cet espace et cette lumière. Il y a la lumière halogène qui **inonde** la surface de ton bureau à l'université, les nuits entières que tu y passes à travailler ; celle de l'écran de l'ordinateur, distincte, qui se détache sur un fond d'⁵⁰
- (735) suis un peu inquiète. Enfin, mes enfants, vous veillerez tout de même sur moi. Je vieillis.]] Je me mis à rire : [[il y a plus vieux que toi, et nous aurons encore bien le temps d'être heureux. Repose-toi, sois calme, au revoir.]] Je n'étais certes pas triste de la quitter, et m'apprêtais à passer à Villefranche une période bien plus sereine et heureuse que la première, m'interdisant tout souci et me consacrant au travail. Mystérieux lendemain, sait-on jamais ce qu'apportera l'aurore. Les malheurs et les maux sont en marche vers nous. Ils attendent poliment le jour et que le soleil nous éclaire pour heurter notre porte et décomposer nos visages. Je ne m'attendais pas à cette dépêche. J'avais envie de travailler, hier soir, car je me sentais calme, et puis je décidai de dormir et, au contraire, de me lever plus tôt. Cependant, je passai une nuit agitée et me réveillai sans joie. Le soleil **inondait** la chambre. Je ne m'attendais pas à cette dépêche, mais les dépêches ne m'effraient pas depuis que je les emploie comme système courant de correspondance. Je décachetai celle-ci sans appréhension et ne pus pas tout de suite comprendre. Mon Dieu, changer les mots. Avoir la puissance de changer les mots et le destin... Je ne prends jamais le malheur au sérieux et a priori ne l'accepte pas. Il me semble toujours qu'on peut l'arranger, qu'il y a méprise, que je n'ai pas bien lu, qu'on s'est trompé de dépêche. Hélas, celle-ci seule, implacable, me restait. Je la relus. Ah ! j'ai tellement le goût de la vie et l'horreur de certaines douleurs inévitables et point romantiques comme celles qu'à volonté crée l'amour, que je serais bien capable, dans de pareils cas, de chiffonner le papier avertisseur, de le brûler, de détruire le fait visible, l'annonce qui me contraint au chagrin profond. Oublier. Ai-je un coeur⁵¹
- (736) hostile à tout, mécontente de moi-même est des autres ! J'ai envie de pleurer et de me moquer, de briser leur coeur et le mien. La plume délaissée se venge

49. LANG Luc « *Les Indiens* »

50. GARRÉTA Anne « *Pas un jour* »

51. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

en rendant ma vie atroce. Olga ! J'ai juré de ne plus écrire son nom dans ce cahier. Cependant, je doute qu'elle se livre à d'autres indiscretions et puis, je n'écrirai rien de pire que ce qu'elle a déjà lu ? Nous sommes à la période où l'on dit à l'amour défunt : je voudrais aimer encore ! L'opium entre nous n'arrange plus rien. Confinée, abrutie dans son silence, il ne m'apporte, grâce à ma perpétuelle fatigue, que des rêves et des plonges brusques dans la mort. Olga à mes côtés est un corps que je ne connais plus. Lassitude, satiété de ces mêmes gestes faits dans la chambre entre quatre heures et huit heures du matin. Epuisée et surénervée par la cocaïne, on s'endort poursuivie par Satan dans l'oreiller du plein jour, tandis que le soleil **inonde** la terre. Je ne peux plus supporter la chambre ni le lit partagé, cette surveillance de tout instant, ce manque de solitude, ces scènes à propos de tout. Je souffre et présente un faux visage qui peut-être ne lui ment pas. Sans doute aurais-je dû la laisser partir seule. Un infâme cabotinage, une autosuggestion réussie fait que je joue soudain des scènes de passion qui m'embrignent et l'illusionnent encore. Je n'ai plus d'espoir que dans la liberté que me rendra Paris, mes amis revus et que je ne négligerai pas comme cet hiver, et l'opium en partie abandonné. J'espère ainsi redevenir moi-même et m'évader. Villefranche. Le [mercredi] 16 avril [1924]. Le crépuscule blanc descend sur la mer où le spectre des montagnes navigue encore. Je m'en vais. Adieu Villefranche, flore du sud, pays des aloès, des oranges, des oeillets, des casinos. Trois années déjà, j'ai laissé ici un peu de mon coeur.⁵²

- (737) après des ballons. Au bord de la piste de course, un homme, les mains dans le dos, les encourage. Le soleil glisse derrière de brefs nuages d'étain et reparaît, **inondant** de lumière les immeubles de Gentilly. J'ai eu un malaise en fin de matinée. Je me suis laissé porter par la vague, je me suis allongée et le malaise est passé. Maintenant⁵³
- (738) docteur Redon, qui m'a coupé quelques lamelles de peau sur mon doigt, pour chasser l'invisible goutte de pus, et j'ai ensuite descendu le boulevard Saint-Michel **inondé** de soleil, plein de monde, retrouvant ma joie familière, merveilleuse, en approchant de la rue Soufflot. À partir de la rue Soufflot, jusqu'au boulevard Saint-⁵⁴

jaillir

cf (690), (695).

52. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

53. VIOLET Lydie DESPLECHIN Marie « *La Vie sauve* »

54. BERR Hélène « *Journal 1942-1944* »

- (739) individuelle : cette femme à la voilette (résille des bas) pense à son amant, à son péché ; peut-être l'amant se dessinera-t-il, venu du non-être dans la flaque de lumière **jaillie** d'une brèche dans la pierre. Sous la voilette, le délicieux visage marqué par le « souvenir de la chair » a plus d'existence que l'amour adultère prêté par ma⁵⁵
- (740) les gestes de l'amour masqué en opérette égyptienne, en bayadères hindoues. C'est très joli, c'est un peu triste. Ça fausse tout ! On n'est plus les mêmes, on est pris, intoxiqué, confondu. Est-ce la vie ? Si je songe moins, je vois davantage. Une curiosité violente me mène partout, chez tous, chez Natalie Barney, chaque vendredi, où l'on ne voit guère que des gousses et des vieux messieurs décorés, chez André Germain, qui ne parle que de potins pédérastiques et autres, chez Romaine Brooks, dans son palais du Président Wilson, où j'ai mangé ces humoristiques huîtres du réveillon sous l'oeil d'Emma Calvé qui parlait théosophie, chez la délicieuse et féerique baronne Clauzel, dans le mystère un peu inquiétant et très pervers de son grand salon noir, blanc cru, et vermillon, avec les coussins d'or, les laques, les miroirs, le tapis à carreaux et la grande cheminée : seule nature où flamboie un rude feu que rien n'a pu asservir et qui **jaillit**, éclairant l'admirable, hermétique visage de notre hôtesse, son sourire triste d'enfant navré, et son regard autoritaire et ardent qui caresse et questionne. J'aime cette femme, c'est presque certain, elle est venue à moi, presque de force, et j'ai découvert la magicienne et l'étrangeté de son charme, tout en délicatesse, qui serait mièvre sans la gravité à la fois enfantine et royale de ses gestes et de son sensuel sourire. Je serais fière d'être son amie, bien que l'on doive en souffrir, mais j'envie terriblement la sécurité d'Edna Nicoll qui ne cherche rien parce qu'elle aime, et qui a tout parce qu'elle ne cherche pas ! Le [vendredi] 24 janvier [1919]. On aime le mieux dans le silence. La véritable amertume, celle qui console et rend plus fort, c'est le silence et ses réponses, et son opiniâtreté, et son vis-à-vis où toute défection se marque d'une ride, où toute victoire s'ennoblit d'⁵⁶
- (741) verts de la chatte me fixent, m'enjoignent de ne pas m'approcher, elle est avec lui - « nous deux, quelquefois un » -, pas question de la déloger ; des éclats de lumière **jaillissent** du noir de sa fourrure, du noir de la veste de l'homme. Je l'ai vu au fil des mois s'absenter avant qu'il ne s'absente définitivement. Nous autres, ses amis, nous⁵⁷

55. LUCOT Hubert « *Frasques* »

56. HAVET Mireille « *Journal 1918-1919* »

57. PONTALIS Jean-Bertrand « *Traversée des ombres* »

monter

cf (689), (692).

naître

- (742) hui qui vendent au bord de la route des porte-monnaie en peau de chameau, des scorpions, des roses du désert, des sacs de voyage, vertige et rondini, les lumières **naissent** une à une sur toute la côte et c'est un coeur qui se met à battre tout à coup, le monde vient de naître, dites-moi s'il vous plaît, quelle heure est-il à la Nation ? Alors⁵⁸

papillonner

- (743) table. Si on Le regarde à hauteur, les yeux dans les yeux, on se prend les rayons du soleil-Saint-Esprit plein pot dans les mirettes, c'est l'aveuglement, ça **papillonne**, incandescent, dans les rétines. La seule façon de reluquer, c'est par en dessous, Son assiette, et la part de tourte que j'aurais bien mangée au lieu de la contempler⁵⁹

partir

cf (685).

pénétrer

cf (697).

- (744) encore au climat ferroviaire, le souvenir de la vapeur charbonneuse à odeur de soufre semble imprégner ma chemise, emplie de sueur quand le soleil des vignobles **pénétrait** dans la micheline par une vitre sale, la plage incarne l'extension bien connue : elle prolongeait dans un nouveau royaume la page qui à Paris scolaire me plaisait.⁶⁰
- (745) grand monde. Je n'ai rien eu à faire à la bibliothèque. Jusqu'à quatre heures, j'ai traîné, j'ai rêvé, dans la fraîcheur de la salle, où les stores baissés laissaient

58. FELLOUS Colette « *Avenue de France* »

59. LANG Luc « *Les Indiens* »

60. LUCOT Hubert « *Frasques* »

pénétrer une lumière ocrée. À quatre heures, J. M. est entré. C'était un soulagement de lui parler. Il s'est assis devant le pupitre et est resté là jusqu'au bout, à bavarder,⁶¹

percer

cf (688), (689).

- (746) du caractère des comparaisons-métaphores que Dickens accumule pour sa description. La première nuit de son séjour à Mugby, quand il est encore sur le quai, dans la nuit, **percée** seulement de la lueur de la lampe de l'employé, le voyageur a une hallucination : " Tandis que le voyageur attardé continuait sa marche un autre train, un train fantôme,⁶²
- (747) soudaine de ce problème, le jaillissement d'une lumière qui fracasse les os du crâne et les pierres de nos certitudes. Cette lumière est déjà là, mêlée à nos jours. Elle **perce** de tous côtés la nuit qui nous entoure. Si j'ai oublié ce qu'on s'éreintait à m'apprendre, je me souviens très bien des leçons de courage données par le banc dans ma⁶³
- (748) aiguille. Le pain, le goût du pain qu'il n'a pas mangé. On ne le savait pas jusqu'à il y a un mois, puis le monde a été inondé de photographies : charniers d'os ; la lumière a **percé** sur les charniers d'os. On connaît leurs rations. Pendant que nous mangions du pain, eux ne mangeaient pas de pain. Je ne remonte même pas aux Allemands. À ras de terre⁶⁴
- (749) pour apaiser leur faim, et ils vont ressortir prier toute la nuit à la mosquée. " Casablanca, avec ses premières lumières du soir, était bleutée, la brume de chaleur **percée** par les éclats jaunes des lampadaires au tungstène. Aussi loin que remontait le regard dans une de ces grandes avenues qui s'étoilait du centre-ville vers la mer, il⁶⁵
- (750) était Palais-Royal-rue Claude-Bernard. Je leur ai montré le Louvre sur toutes ses façades. Je m'enthousiasmais moi-même. Du pont des Arts, j'ai regardé le soleil **percer** la brume grise, comme une promesse de joie. L'après-midi, au local, a été assez long. Je suis partie avant la fin pour entendre Jean Vigué, qui était parti quand je suis⁶⁶

61. BERR Hélène « *Journal 1942-1944* »

62. ROUBAUD Jacques « *La Bibliothèque de Warburg : version mixte* »

63. BOBIN Christian « *Prisonnier au berceau* »

64. DURAS Marguerite « *Cahiers de la guerre et autres textes* »

65. GUIBERT Hervé « *Le protocole compassionnel* »

66. BERR Hélène « *Journal 1942-1944* »

- (751) . Je ne suis pas descendue sur la berge, mais j'ai suivi le cours la Reine, en longeant le parapet, et en marchant dans les feuilles mortes odorantes. Le soleil avait **percé** et le ciel était bleu. Il y avait une débauche d'ors, les dernières feuilles des marronniers étaient de cuivre, l'herbe des pelouses d'un vert d'émeraude, le ciel⁶⁷
- (752) supérieures, les péroraisons combattantes, le "banquet intellectuel" en sourdine par prudence, en attendant le moment religieux de quatre notes symphoniques **perçant** un brouillage lancinant et la phrase forte : "Les Français parlent aux Français." Puis, le suc des nouvelles épuisé, Paul sortait de sa poche des feuilles, lisait⁶⁸

provenir

cf (699).

quitter

cf (697).

ramper

cf (693).

remplir

- (753) de Caligula et d'Auguste... Mon Dieu, on respire ici l'air des miracles. Un air de 2000 ans, sur ces mêmes pierres qui virent et entendirent, vous grise plus que n'importe quelle drogue. Peut-être en peut-on mourir. Le [samedi] 21 juillet [1923]. Toujours Capri. Arrosage du jardin. Idéal jardin de pins, de palmiers, d'eucalyptus, d'acacias, de pelouses. Sur la terrasse, les tentes grises tiennent une ombre douce. Le soleil éclate sur les murs blancs dignes de l'Algérie proche. Bleu pâle de la mer. Un ciel s'y confond. Journées douces où les peines se remettent, où l'on dépose ses soucis. Une langueur pénètre l'âme, un bouquet de pommes de pin achève de griller sur l'arbre qui décompose, à terre, une dentelle grosse comme l'Irlande. La chartreuse avance dans la mer, ses murs écrus et son toit de tuiles à peine roses. J'aime ce pays que les cigales **remplissent**

67. BERR Hélène « *Journal 1942-1944* »

68. SZCZUPAK-THOMAS Yvette « *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950* »

sans arrêt de leurs castagnettes monotones... et presque conventuelles. Paix du ciel blanc, sur les murs blancs, sur les aloès, les cactus et les agaves. Toits blancs, chaux vive... Désir de l'amour. Il y a des noms qui font rêver : Amalfi, Sorrente, Ischia, et, plus loin, là-bas, Paestum où sont les plus beaux temples grecs. Nous sommes à trois jours de mer d'Alexandrie. L'Orient se rapproche, on le touche presque. Et le soir, comme une perle sur l'eau vive, on voit passer le bateau de Sicile... Bonheur de vivre. Capri n'est point comme notre Côte d'Azur, artificielle. Tout y est essentiel et véritable, tout y est beau. C'est une réussite de génie comme Baudelaire, Ida Rubinstein dans l'Archer d'or, D'Annunzio. Ici, on ressent constamment, pulsation qui vous donne des alertes merveilleuses, la commotion du génie. Génie, gagnez ma plume. Dieu de l'Ile, aidez-moi, j'ai tout ⁶⁹

- (754) tant d'opiniâtreté à rejoindre qui que ce soit.]] Je confiai mes valises, mon billet, tout ! J'étais enfin délivrée de toute responsabilité, soutenue, protégée, n'ayant plus à m'occuper d'autre chose que de mon bonheur. [[Ô Marcelle, pensai-je, sauras-tu jamais goûter des joies si entières, si vivantes, si franches, sans que ton inquiétude et ton romantisme permanent ne t'en gâtent par un souvenir, par un regret quelconque, la fraîcheur, la soudaineté, l'improvisiste !]] L'omnibus, bondé d'Américains, avec les concierges en toiles blanches galonnés d'or, tout était tellement comme le premier soir, et ceci sans triste comparaison, ce qui est rare, car on compare pour déprécier. La chambre de l'Excelsior me parut le Paradis. Le balcon donnait sur le petit port et les restaurants tapageurs qui s'avancent sur pilotis dans la mer et forment comme un appendice de plaisirs échappant aux lois des villes terrestres. Des couples dansaient. Des orchestres aigres et des guitares **remplissaient** la nuit avec des voix de femmes. Il y avait aussi les sourdes détonations du feu d'artifice. Après un bain merveilleux, je me couchai, et ne pus dormir à cause des moustiques d'une part, et, d'autre part, des rumeurs de ce peuple napolitain qui ne connaît pas le sommeil nocturne. Calme des mers, qu'en pyjama, je voyais du balcon, dans cette fausse lueur de la toute première aurore. Je guettais à ton horizon Capri et Ischia, mes îles, symboles de bonheur. Nuit constellée... tant d'étoiles allèrent de la voix lactée aux étoiles de mer. Le jour revint, chaud et moins bruyant que la nuit. Alors, nous pûmes sortir et nous embarquer pour Capri. Jean avait inventé de ne pas prendre le bateau de quatre heures, mais un petit canot qui allait plus vite et qui faisait le trajet directement sans aller à Sorrente. Nous nous y entassâmes entre les fromages et des Napolitains très communs, mais qu'importait ? Je m'assis à l'avant sur un pliant et, aspergée ⁷⁰

69. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

70. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

- (755) Hôtel Biron ou me dirigeais vers la Seine en faisant du lèche-vitrines devant les étalages d'antiquités élégants. Puis le roi Faiçal arriva en visite officielle et **remplit** mon quartier du chant des sirènes. J'allai au cinéma - Le Limier, Voyages avec ma tante, Othon. (Étant donné l'engouement parisien pour le cinéma et la mort de Lex⁷¹
- (756) qui troublent la pure ardeur ! " Bien. J'avais des démons : des souhaits stupides, des fragments de cauchemars qui m'attendaient. Pendant un moment la pièce fut **remplie** d'un bruit de basse-cour. Je la suppliai de nous laisser terminer. Elle fit non de la tête en soupirant. " L'être sensuel est comme un enfant, il doit boire du lait jusqu' ⁷²

s'abattre

cf (700).

s'allonger

cf (696).

s'arrêter

cf (698).

s'échapper

cf (701).

s'écraser

- (757) plaisir que je lui avais donné. Je n'avais, hélas, pas la moindre envie d'elle et pas le moindre trouble. Suzanne avait déjà pris mes forces, assez réduites cette nuit-là, et que diminuait et engonçait un sommeil véritable. Elle ne réussit qu'à me faire mal, torture des plus intimes que je supportais en silence et par politesse, en songeant que, du moment que l'on n'a pas envie d'un être, une femme peut alors devenir aussi odieuse et aussi maladroite qu'un homme. Elle s'habilla dans le noir de la pièce voisine et sans un mot. Je levais les yeux sur la jeune femme

71. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

72. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

vue au bar et autrefois à l'opéra. Je ne pouvais dès lors m'imaginer que son corps me fût connu ni qu'elle avait joui dans mes bras. Charles passa un pardessus sur son kimono et, pieds nus, nous accompagna. Dehors, il pleuvait un peu. L'aube se préparait dans sa brume et ses nuages. L'automobile tourna dans la cour et la lumière des phares s'**écrasa** contre un mur. Je montai et me pinçai amèrement le doigt dans la portière. J'étais trop de mauvaise humeur pour me plaindre. C'est bien fait, pensai-je, cela t'apprendra, sois donc estropiée. La jeune femme vers moi pencha son visage sensuel. [[Vous vous êtes fait très mal]]. Elle était réellement tendre et inquiète. [[Ce n'est rien]], dis-je sans la regarder. L'auto démarrait. Vite, le quai, l'air pur, l'insolite silence des rues à cinq heures. Ah ! que je me sentais en faute, pas du tout dans mon droit, et méritant d'être battue, arrêtée, subissant une peine ignominieuse, la syphilis simplement... [[Vous reverrai-je ?]], dit-elle. Sa main serrait étroitement mon poignet brûlant, son souffle effleurait ma joue. [[Sûrement]], dis-je. Nous prîmes rendez-vous au bar à six heures. [[Nous voici à l'avenue de Villiers]⁷³

- (758) beauté à couper le souffle : une mince grue lumineuse jouxtait le minaret sombre, l'éclairant d'une faible lueur jaune, tandis que des douches de lumière blanche s'**écrasaient** sur le chantier. Une pancarte énorme indiquait que c'était un chantier B. Quand je rentrai en France, une amie qui travaille dans le cinéma m'apprit que le grand⁷⁴

se dégager

cf (687).

- (759) comme des cartons pleins d'asticots et derrière une porte que je fais sauter au pied-de-biche une agglomération compacte d'ordures une odeur pestilentielle s'en **dégage** un peu plus que d'ordinaire à ce point que Courtois qui ne craignait rien a reculé je m'y suis mis et je n'ai pas tardé à tirer sur un pied tout jaune un pied d'homme on⁷⁵
- (760) des lits superposés, garnis de mauvaises paillasses, dans les étables et les écuries malsaines : « Les ouvriers respirent un air vicié par les émanations qui se **dégagent** des déjections et de la transpiration des animaux. Dans ces taudis, une saleté repoussante : de vieilles couvertures militaires humides et des draps changés environ⁷⁶

73. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

74. GUIBERT Hervé « *Le protocole compassionnel* »

75. MORGIÈVE Richard « *Ma vie folle* »

76. WINOCK Michel « *Jeanne et les siens* »

- (761) aussi, il me souriait. Il était toujours aussi beau, il me plaisait toujours. L'allure, la peau mate, les cheveux. Tout ça n'avait pas changé. C'était lui. Avant il se **dégageait** de lui une électricité, quelque chose, une lumière, un éclat, qui ne s'y trouvait plus. Je le trouvais éteint, débranché. Calme. Serein mais sans vie. C'était ma⁷⁷
- (762) en général le dimanche après-midi, lorsque tout le monde était sorti, après que nous avions goûté. La première fois où elle me le montra, je compris pourquoi il se **dégageait** de Mlle C. une telle puanteur - mais de ne le montrer qu'à moi dans toute la maison nous conférait une sorte de complicité, que j'attribuais à ma condition de fille d'⁷⁸

se faufiler

- (763) par ses pieds et d'un coup le hissaient au plus brûlant des cieux. Les banquises lumineuses des nuages glissant sur le miroir d'une flaque d'eau, la lune blanche se **faufilant** dans ma chambre par l'entrebâillement des volets et les grondements de lumière émis par un buffet trop sage : telles furent mes icônes d'enfance. Aucune feuille⁷⁹

se glisser

- (764) un autre désir que celui des objets. Je vois des taches de couleurs : « Mes jeux d'artiste », dit en souriant Georges Perec... La grisaille des cinq heures de novembre se **glisse** dans la cour. Le visiteur est heureux dans ce coin silencieux de Paris... Titre complet : « Georges Perec s'explique : "Le bonheur est un processus... on ne peut pas"⁸⁰

se mettre

- (765) d'histoire à travers cette bague : je pourrais lui demander : « Toi aussi tu lis Le Fantôme ? » ; elle a la peau un peu luisante sous le fond de teint quand le soleil s'y **met**, ses oreilles sont percées d'énormes anneaux légers ; ils se frottent l'un à l'autre devant moi comme deux jeunes chiens, et s'ils viennent à me demander pourquoi⁸¹

77. ANGOT Christine « *Rendez-vous* »

78. DURAS Marguerite « *Cahiers de la guerre et autres textes* »

79. BOBIN Christian « *Prisonnier au berceau* »

80. PEREC Georges « *Entretiens et conférences I [1965-1978]* »

81. GUIBERT Hervé « *Le Mausolée des amants : Journal 1976-1991* »

s'engouffrer

- (766) lancée au-dessus des vallées, sur pilotis, touchant à peine le paysage. Quand elle le touche, c'est pour le saigner. Taillées dans la roche, des béances où s'**engouffrent** les phares de ta voiture. Veines de charbon qui affleurent, noires, striant les parois. Après un col, un lacet, un fleuve. Dans la nuit froide de février, les volutes⁸²

se perdre

cf (700).

se poser

- (767) et fine, où je reposais mon brûlant visage, halluciné par ce parfum profond du corps entrouvert sur une éternité, sur une damnation. Elle reprit ma bouche chaude imprégnée d'elle dans la sienne, caressant de sa main si sensuelle toujours mes cheveux emmêlés aux siens. C'était vraiment un rêve, et le meilleur et le plus fou, que cette douce jeune femme, nue, dans mes bras, ses jambes lisses et presque froides que je sentais vibrantes à travers l'étoffe de ma robe, moi vêtue, moi exaucée. L'heure nous sépara. Elle roula contre moi, se défit, se leva sans gêne, vêtue seulement d'une paire de bas, étira ses bras, en ondine qui s'éveille à la surface des eaux légères, et s'en fut ramasser sa chemise qui la revêtit correcte et réellement pensionnaire en un rien de temps. La robe plissée soleil suivit, puis le démêlage des cheveux noirs cardés aux coussins. Nous étions devant la glace dans un crépuscule rose, étouffé et moite. La lumière en bande d'argent se **posait**, ornementait les meubles, les estampes, les reliures fines et croustillantes comme des feuilles de platane. Mon amie était bien jolie, bien jolie, comme un petit page, la lèvre un peu enflée et molle, les paupières lourdes, et ce cerne mauve de l'oeil, avec la pupille trop brillante et large. Je ne pouvais me retenir d'interrompre les soins, poudre, rouge et khôl de son visage, en l'étreignant, souple et meurtrie, dans mes bras, en donnant de courts et légers baisers à ses lèvres de nouveau carminées et mondaines. Elle riait, lasse, s'échappait me retrouver devant la glace, criant [[tu n'es pas transparente, mon chéri]], et fut enfin prête, correcte et nette comme une élève à la sortie du lycée, et je l'emmenai enfin vers la rue. Elle chipa du raisin dans une assiette sur la table prête pour le thé et que nous n'avions pas dérangée, [[pas le temps]], m'offrit

82. GARRÉTA Anne « *Pas un jour* »

une dernière fois sa bouche sur le⁸³

se projeter

- (768) transforme en sténopé un cube en bois de trois mètres de côté, hermétique à la lumière. L'image de l'extérieur, inversée et d'une faible intensité lumineuse, se **projette** sur la paroi opposée comme sur un écran de cinéma. Il faut plusieurs minutes pour s'adapter à l'obscurité et discerner l'image de la salle d'exposition au milieu⁸⁴
- (769) d'une salle ronde, sur une table, est posée une lampe dans l'abat-jour de laquelle est ajourée la phrase In girum imus nocte et consumimur igni. Le palindrome se **projette** en continu sur le mur. 169. Des objets de volumes différents mais dont la matière constituante occupe le même volume sont présentés posés au sol, en cercle. 17⁸⁵
- (770) Index sur le bouton, oppressé, il hésite quelques instants encore, imaginant d'avance l'illumination et la tache de lumière qui, entre les volets ouverts, va se **projeter** sur la pelouse. Nouveau petit film, haché, précipité, où à ce moment précis s'ouvrira à toute volée la porte donnant sur le couloir de la maison et où quelqu'un, le⁸⁶
- (771) de profil est en érection. La lumière du flash éclaire les veines et fait briller une goutte de sperme au bout du gland, comme une perle. L'ombre du sexe dressé se **projette** sur les livres de la bibliothèque qui occupe toute la partie droite de la photo. On peut lire les noms d'auteurs et les titres écrits en gros caractères : Lévi- Strauss⁸⁷

s'insinuer

- (772) aimais par-dessus tout à les surprendre dans les jardins publics, au Volksgarten, au Prater, à saisir leur dernière lueur, la plus douce, dans un café où elle s'**insinuait** encore, ténue et légère, comme un parfum... " Train de nuit en seconde classe, à la gare de l'Ouest, Vienne-Genève. J'arrive à Genève en fin d'après-midi. Je prends⁸⁸

83. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

84. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

85. LEVÉ Édouard « *OEuvres* »

86. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

87. ERNAUX AnnieMARIE Marc « *L'usage de la photo* »

88. MODIANO Patrick « *Un pedigree* »

surgir

- (773) appartement de Michel, tel qu'il l'a laissé, pour prendre des photos comme Daniel justement me le demande : je suis comme le témoin d'une passation des lieux, la lumière **surgit** inévitablement dans ce jour grisaille, le tourment de l'absence a eu le temps - en ces quatre mois - de retomber et de se déposer sur les choses et l'on n'irait pas les⁸⁹

tomber

cf (686), (690).

- (774) , et à gauche de la chambre il y a une salle de bains éclairée par une lucarne, avec au sol du linoléum : là le sol est présent, et la disposition, et cette lumière claire **tombant** de la lucarne. La fenêtre de la chambre des gosses donne sur le jardin, nous on sort directement par là, en sautant sur la cuve à fuel (la chaudière est en bas, dans la cave⁹⁰
- (775) ... Il avoua ! quelques années plus tard, dans le contexte permissif, quasi libertaire, de son veuvage. Le couvert est dressé, il fait un soleil d'hiver, doré, qui **tombe** de leur fenêtre du quatrième étage sur la nappe en tissu vert anis. Six couverts, argenterie, cristal et porcelaine. Crudités, tourte aux légumes, salade, fromages⁹¹
- (776) conclus que l'un des deux au moins est un parfait crétin... - Pourquoi tout le monde se tire déjà ? On est pas bien ici, nourris, logés, et blanchis par l'obscur clarté qui **tombe** des ét... ? - Non, vraiment, désolé, mais je ne reçois jamais de manuscrit à domicile. - Depuis que je sais lire, je lis les livres que j'ai envie de lire et, parmi les⁹²
- (777) Je cherchais de l'air, voilà toute mon histoire. Je compris très tôt que nous ne sommes jamais abandonnés. Cette pensée était dans mon coeur comme un brin de lumière **tombé** du bec d'un moineau. Ce brin faisait tout mon nid. Je compris aussi très vite que l'aide véritable ne ressemble jamais à ce que nous imaginons. Ici nous recevons une⁹³
- (778) nourriture pour chat, d'air de mars. Rien des bruits, le déclenchement régulier du frigo, peut-être la tondeuse des voisins, un avion vers Roissy. Juste de la

89. GUIBERT Hervé « *Le Mausolée des amants : Journal 1976-1991* »

90. BON François « *Mécanique* »

91. LANG Luc « *Les Indiens* »

92. BENOZIGLIO Jean-Luc « *La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés* »

93. BOBIN Christian « *Prisonnier au berceau* »

lumière qui **tombe** pour toujours sur le carrelage, les oranges dans la poubelle, le bouchon vert de la bouteille d'eau de Javel. Toutes les photos sont muettes, celles prises dans⁹⁴

- (779) heureuse dans le cloître de cette église, non loin de tes compagnons de lutte pour une religion plus ouverte et plus libre. Voyez comme une douce paix et une douce lumière **tombent** des fenêtres anciennes. Tout en bas, sous la haute terrasse coule le Rhin où, dans tes jours de misère, tu amassais, selon l'usage, le bois flotté attribué aux gens⁹⁵
- (780) hommes, et en témoigneraient au paradis des cafards. Je laissai le plafonnier de néon allumé à la tête de mon lit, me protégeant avec les mains de la douche de lumière qui **tombait** sur mes paupières. Il avait été convenu, pour le lendemain matin, que si je n'appelais pas le professeur et sa femme en vue de visiter la vieille ville arabe, ils⁹⁶
- (781) été impossible de dégoter une bouteille d'eau minérale. Je n'en pouvais plus de cet hôtel, de ces employés qui ne comprenaient rien, et de ce plafond de lumière qui me **tombait** dessus toute la nuit pour empêcher les cafards de venir se promener sur mon visage. Je devais fuir. Le lendemain matin, j'appelai la femme du professeur pour lui⁹⁷
- (782) où je m'étais réfugié quelques minutes pour éviter une escouade de 'gradés' qui se profilait à l'horizon. Je fis quelques pas au soleil, le soleil inexorable qui me **tombait** exactement dessus, avec son insistance familière et son parfait dédain du confort des soldats. Le hangar avait été plein d'une grande ombre noire, et l'air gavé de⁹⁸

toucher

cf (686), (701).

- (783) fille jeune, petite, avec des cheveux noirs encadrant les yeux et les joues pleines. L'autre femme, à l'extrémité gauche, d'âge mûr incertain - des rides sur le front **touché** par la lumière, des taches roses de blush sur les pommettes, contour amolli du visage -, des cheveux coupés au carré, un pull beige avec un foulard noué lâchement, une⁹⁹

94. ERNAUX AnnieMARIE Marc « *L'usage de la photo* »

95. ROUBAUD Jacques « *Nous, les moins-que-rien, Fils aînés de personne* »

96. GUIBERT Hervé « *Le protocole compassionnel* »

97. GUIBERT Hervé « *Le protocole compassionnel* »

98. ROUBAUD Jacques « *Impératif catégorique* »

99. ERNAUX Annie « *Les Années* »

- (784) nord de l'agglomération je lui indiquai la route qui nous conduirait vers le Midi. Nous entrâmes dans la partie supérieure des gorges de la Bourne. Le soleil en **touchant** de biais son versant oriental le transformait en une splendeur de hêtres jaunissants. Laissant à gauche le pont de la Goule Noire, en allant droit vers le sud, nous¹⁰⁰

tournoyer

cf (700).

transpercer

- (785) deux soeurs avaient laissé le papier huilé qu'elles avaient appliqué pendant la guerre, pour respecter le couvre-feu. La sainte lumière des jours sans grade **transperçait** ce papier brun, faisant de lui une irréprochable icône des jours ordinaires. Dans le Morvan dont la lourde main de granit gantée de fougère se pose près du Creusot¹⁰¹
- (786) nuit, avec des volutes vertes. Elle est posée sur mon bureau. Je la touche, je l'essuie, je la regarde au crépuscule quand le soleil, juste en face de ma fenêtre, la **transperce** de ses rayons, l'obligeant ainsi à dévoiler ses secrets. Je l'adore. Elle remplace le crucifix que je n'aurai jamais. Mais elle attend ses compagnes, je le sais¹⁰²

traverser

cf (698).

venir

cf (685), (690), (691), (694), (695), (699), (700).

- (787) jamais de joli garçon assez gentil pour vouloir me suivre. Alors, certains soirs de morosité, je sirote seul le Champagne, et pour peu qu'un rayon du soleil finissant **viennne** m'éblouir dans le miroir, la pellicule disponible est aussi bienveillante à mon égard que le vin pétillant : enclins à la même allégresse, ou à la même tristesse. La¹⁰³

100. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

101. BOBIN Christian « *Prisonnier au berceau* »

102. LEGENDRE ClaireBONNETTO Jérôme « *Photobiographies* »

103. GUIBERT Hervé « *Le Mausolée des amants : Journal 1976-1991* »

- (788) est en noir et blanc, mon souvenir actuel comporte du bleu et du gris, donc du vécu. Jamais depuis 40 ans je n'eus une telle réminiscence. Le beau soleil de juillet 1955 **venait** de la fenêtre blanche, surface d'air, sur le blanc de moi gris-blanc- bleu, règne ce soir un gris de froid chauffé, avec écran gris sale de 1930, un crochet électrique¹⁰⁴
- (789) . Je traverse le bras étroit du fleuve, sorte de bassin (cher à Marquet ?). Dans la nuit, Notre-Dame prise de côté par mon regard et par la lente caresse d'une lumière **venue** d'un cristal caché dans les pierres du quai est la forme géante que Dante observe, si je me réfère aux Proscrits de Balzac, vers 1300, 50 ans après l'achèvement de la¹⁰⁵
- (790) , de ses yeux tristes fixés dans les tiens, et d'une durée infinie. Mais tu sais aussi qu'elle t'a parlé. Tu sais aussi que de derrière ta tête, là où est la table, là d'où **vient** la lumière, **vient** aussi une onde mauvaise de chuchotements et de regards que tu ne vois pas mais qui tire sur ton propre regard que tu t'efforces de ne pas détourner de¹⁰⁶
- (791) et la course faisait presque cent francs de l'époque. CE ne fut pas elle qui ouvrit la porte. Elle ne m'apparut pas comme au premier jour sculptée dans la lumière qui **venait** de la fête et nous ne restâmes pas à nous contempler en silence, trop émus pour dire quoi que ce soit tandis que nos regards s'abreuyaient à ce qui leur avait manqué si¹⁰⁷
- (792) devrait suffire pour attraper toute la lumière de ce monde - et de l'autre. Depuis mon lit d'enfant, le soir, je regardais le rai de lumière jaune sous la porte. Il **venait** du couloir. J'écoutais les voix dans la cuisine à côté. Les adultes étaient tous de grands penseurs, des savants pleins de ruses ou des meurtriers hors pair. L',¹⁰⁸
- (793) photo dépouillée dont la surface est presque totalement occupée par une moquette vert pâle où le passage de l'aspirateur a laissé des traces en tous sens. La lumière, **venue** d'une fenêtre invisible, forme dessus une coulée blanche. Sur cette espèce de mer verte et laiteuse, au fond, dans l'embrasement de la porte ouverte, un amas sombre¹⁰⁹
- (794) Claude Quintelpreaux habitait au rez-de-chaussée d'un spacieux immeuble du XIXe siècle. Les pièces de devant étaient sombres, celles du fond baignées de la

104. LUCOT Hubert « *Frasques* »

105. LUCOT Hubert « *Frasques* »

106. GARRÉTA Anne « *Pas un jour* »

107. BOUILLIER Grégoire « *L'Invité mystère* »

108. BOBIN Christian « *Prisonnier au berceau* »

109. ERNAUX AnnieMARIE Marc « *L'usage de la photo* »

lumière **venant** d'une vaste pelouse murée à l'arrière. Elle me conduisit dans le plus petit et le plus sombre de deux salons, qui sentait l'encens au bois de santal. Dans un angle¹¹⁰

- (795) qui Tonnerres et Éclairs naissent et ceci serait la cause par laquelle alors que Tonnerre et Éclairs germent ensemble dans les hauteurs de l'air l'Éclair cependant **vient** à nos yeux premier que le tonnerre à nos oreilles car la ligne de la vue est droite jusqu'à nos yeux mais celle des sons est circulaire gyrovague 14 141 - La châtaigne¹¹¹
- (796) pour donner un tour un peu plus comique et contemporain à la même image). Non, la souffrance est autre chose, disait-il, elle est un trou et le mystère est que la lumière **vient** pourtant de ce trou. Je ne sais pas si mes romans m'ont guéri de la douleur d'avoir perdu ma fille. Je ne le pense pas. Sinon un seul livre aurait suffi. Je serais passé¹¹²
- (797) un petit groupe serré de deux femmes et deux hommes, les quatre visages rapprochés sont partagés chacun en une zone sombre et une zone lumineuse par le soleil qui **vient** de la gauche. Les deux hommes, au centre, se ressemblent, la trentaine, mêmes taille et carrure, une calvitie naissante chez l'un, avancée chez l'autre, même barbe¹¹³
- (798) portefeuille et est presque coupée en deux. Jean-René y est bébé. Il est debout sur une marche d'escalier, les bras un peu levés. La lumière du soleil carcassonnais, qui **vient** de la droite, éclaire sa joue gauche, ses cheveux encore blond bébé et, surtout, semble rayonner de son ventre. On ne voit presque rien derrière, rien que du noir.¹¹⁴
- (799) les yeux. La clarté qui emplissait la pièce n'était pas celle du jour. Pas celle de l'ampoule nue au plafond. Personne n'avait allumé la lampe du bureau. La lumière **venait** de la fenêtre, à droite. La grande fenêtre sans volets, sans rideaux, dont les vitres n'étaient pas couvertes de peinture bleue, comme à la maison, à Toulouse. La¹¹⁵
- (800) battant. Aventure. Jacques se conduisait en Mohican. Dora était heureuse. Ils allèrent jusqu'au bout, toujours éclairés, faiblement mais éclairés par la lumière **venue** du bassin. Le tunnel s'arrêta. Ils étaient au fond d'une sorte de puits

110. MATHEWS Harry « *Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973* »

111. ROUBAUD Jacques « *Nous, les moins-que-rien, Fils aînés de personne* »

112. FOREST Philippe « *Tous les enfants sauf un* »

113. ERNAUX Annie « *Les Années* »

114. ROUBAUD Jacques « *Impératif catégorique* »

115. ROUBAUD Jacques « *Parc sauvage* »

carré. En haut, à trois ou quatre mètres, on voyait un peu de jour, à travers du verre, couvert de ¹¹⁶

- (801) de couverture du livre ; il faudrait parler avec l'auteur de ce choix, si c'était seulement une question d'esthétique - la fameuse lumière, quasiment céleste, qui **vient** irradier les quatre bonshommes - ou pour une autre raison. Eux, ce sont bien des forgerons à main : enclume et marteaux, un qui s'apprête à frapper, un qui maintient la ¹¹⁷
- (802) buts m'échappent, l'utilisation de la vie m'apparaît bien vaine. Qu'ai-je besoin de lutte, d'argent, de succès ? Tu n'es plus là, ma mère, pour t'en réjouir. Mon seul bonheur n'était-il pas ta fierté ? Un soleil de fin d'après-midi touche, magique, le haut de la muraille rocheuse où s'agrippent quelques verdure de pins, légères comme des chevelures. Le jardin groupe ses odeurs, les noue d'une herbe comme je faisais autrefois pour les poupées de coquelicots. Longtemps persistera dans mon souvenir l'odeur merveilleuse de la ferme, alors qu'au retour fatigant de Nice, on entrait dans l'avenue sombre, bordée d'eucalyptus, et que les petites giroflées blanches se dégageaient. Après, il y eut l'eucalyptus lui-même et maintenant, les fleurs d'olivier. Blanches étoiles minuscules comme les étoiles que l'on met dans les potages, elles sèment le sol et déposent sur lui cette résille qui tombe des arbres en parfumant la route. Malgré que le chemin monte, raide et raboté, toutes les odeurs qui **venaient** à notre rencontre étaient si fraîches et renaissantes qu'on le gravissait sans peine. La lune au coin des maisons chassait les nuages. Alors, la paix divine qui vient de la campagne, où qu'elle soit, vous pénétrait tellement qu'on ne pouvait pas, soudain reniant la mort, s'empêcher d'être heureux. Calme ! calme petite maison sur sa colline. Les oliviers sacrés poussent au pied de ta forteresse. Les champs fleuris t'entourent. Des massifs de capucines en sentinelle surveillent l'escalier, et l'énorme crapaud invisible chante et vit dans leur ombre, sous une plante piquante comme les plantes du sud et qui donne de grandes fleurs blanches, inquiétantes et sans doute douées d'un peu de poison. Les fleurs du crapaud. Cette petite maison, oui, j'y rêverai longtemps, et sans doute n'y reviendrai plus ! Le train de mardi m'emporte avec mon romantisme vers Paris où je dois vraiment vaincre et vivre. Lassitude et tristesse, mes compagnes ! et toi Poésie qui ¹¹⁸ labelmont21

116. ROUBAUD Jacques « *Parc sauvage* »

117. SONNET Martine « *Atelier 62* »

118. HAVET Mireille « *Journal 1919-1924* »

voleter

- (803) redonna à ma vue dans toute sa beauté. C'était une bouteille d'alchimiste, une machine à emprisonner la lumière, et la lumière, dans sa cage d'or, bruissait et **voletait** comme un papillon pris au piège. Quand je vais mal (tous ces jours) mes yeux sont des plaques de verre infranchissables, sauf par la misère des autres, qu'ils absorbent ¹¹⁹

119. GUIBERT Hervé « *Le Mausolée des amants : Journal 1976-1991* »

Corpus

Auteur	Année	Titre	Genre(s)
PONTALIS (Jean-Bertrand)	2000	Fenêtres	essai
MORGIEVE (Richard)	2000	Ton corps	mémoires, autobiographie, écrits personnels
MORGIEVE (Richard)	2000	Ma vie folle	mémoires, autobiographie, écrits personnels
ERNAUX (Annie)	2000	L'événement	mémoires
FELLOUS (Colette)	2001	Avenue de France	mémoires
DOMENACH-LALLICH (Denise)	2001	Demain il fera beau : journal d'une adolescente (novembre 1939-1944)	mémoires
GUIBERT (Hervé)	2001	Le Mausolée des amants : Journal 1976-1991	mémoires, autobiographie
ERNAUX (Annie)	2001	Se perdre	journal
LUCOT (Hubert)	2001	Frasques	mémoires, autobiographie
MRÉJEN (Valérie)	2001	L'Agrume	mémoires, autobiographie
BON (François)	2001	Mécanique	mémoires, autobiographie
ECHENOZ (Jean)	2001	Jérôme Lindon	essai
LANG (Luc)	2001	Les Indiens	roman
ROUBAUD (Jacques)	2002	La Bibliothèque de Warburg : version mixte	essai, autobiographie
PONTALIS (Jean-Bertrand)	2002	En marge des jours	essai
GARRÉTA (Anne)	2002	Pas un jour	roman
BARDET (Denise)	2002	Cahiers de jeunesse de Denise Bardet, institutrice à Oradour-sur-Glane. Le 10 juin 1944	journal
BOUILLIER (Grégoire)	2002	Rapport sur moi	mémoires, autobiographie
LEVÉ (Édouard)	2002	OEuvres	divers
PONTALIS (Jean-Bertrand)	2003	Traversée des ombres	essai
CALLE (Sophie)	2003	Douleur exquise	journal, mémoires, autobiographie
BOULOUQUE (Clémence)	2003	Mort d'un silence	mémoires, autobiographie, écrits personnels
WINOCK (Michel)	2003	Jeanne et les siens	mémoires, autobiographie, écrits personnels
HAVET (Mireille)	2003	Journal 1918-1919	mémoires, écrits personnels, journal
PEREC (Georges)	2003	Entretiens et conférences I [1965-1978]	essai, entretiens
PEREC (Georges)	2003	Entretiens et conférences II [1979-1981]	essai, entretiens
MRÉJEN (Valérie)	2004	Eau sauvage	mémoires, autobiographie
BOUILLIER (Grégoire)	2004	L'Invité mystère	mémoires, autobiographie
FLEM (Lydia)	2004	Comment j'ai vidé la maison de mes parents	mémoires, autobiographie
PONTALIS (Jean-Bertrand)	2004	Le Dormeur éveillé	essai
ROUBAUD (Jacques)	2004	Ma vie avec le docteur Lacan	mémoires, autobiographie
LEVÉ (Édouard)	2004	Journal	divers
BENOZIGLIO (Jean-Luc)	2004	La voix des mauvais jours et des chagrins rentrés	roman
ERNAUX (Annie), MARIE (Marc)	2005	L'Usage de la photo	autobiographie
VIOLET (Lydie), DESPLECHIN (Marie)	2005	La Vie sauve	mémoires, autobiographie
LEVÉ (Édouard)	2005	Autoportrait	mémoires, autobiographie, écrits personnels

Auteur	Année	Titre	Genre(s)
GRENIER (Roger)	2005	Andrélie	mémoires, autobiographie, écrits personnels
MATHEWS (Harry)	2005	Ma vie dans la CIA : une chronique de l'année 1973	roman, autobiographie, autofiction, écrits personnels
CHAIX (Marie)	2005	L'été du sureau	roman, autofiction, autobiographie, mémoires, écrits personnels
BROCHET (Anne)	2005	Trajet d'une amoureuse éconduite	mémoires, autobiographie, écrits personnels
HAVET (Mireille)	2005	Journal 1919-1924	mémoires, écrits personnels, journal
MODIANO (Patrick)	2005	Un pedigree	autobiographie, écrits personnels, mémoires
BOBIN (Christian)	2005	Prisonnier au berceau	mémoires
LEJEUNE (Philippe)	2005	Signes de vie, le pacte autobiographique 2	mémoires, essai
GAULT (Vanessa)	2006	Le corps incertain	mémoires
DURAS (Marguerite)	2006	Cahiers de la guerre et autres textes	mémoires, autobiographie
FLEM (Lydia)	2006	Lettres d'amour en héritage	mémoires, autobiographie
ROUBAUD (Jacques)	2006	Nous, les Moins-que-Rien, Fils aînés de Personne : 12 (+ 1) autobiographies	autofiction, autobiographie, roman, nouvelles
CRÉMER (Stéphane)	2006	Comme un charme	mémoires, autobiographie, écrits personnels
BILLETDOUX (Marie)	2006	Un peu de désir sinon je meurs	mémoires, autobiographie, écrits personnels,
GUYOTAT (Pierre)	2006	Coma	mémoires, autobiographie, écrits personnels
ECHENOZ (Jean)	2006	Ravel	roman
ANGOT (Christine)	2006	Rendez-vous	roman, autofiction
DUNETON (Claude)	2007	La chienne de ma vie	mémoires, autobiographie
GUIBERT (Hervé)	2007	Le protocole compassionnel	mémoires, autofiction
LEGENDRE (Claire), BONNETTO (Jérôme)	2007	Photobiographies	mémoires, autobiographie, autofiction, écrits personnels, photobiographie
FOREST (Philippe)	2007	Tous les enfants sauf un	essai, autobiographie, écrits personnels
GUYOTAT (Pierre)	2007	Formation	roman
BOLTANSKI (Christian), GRENIER (Catherine)	2007	La vie possible de Christian Boltanski	essai, mémoires
OLLAGNIER (Jeanne)	2008	Main	mémoires, autobiographie
ERNAUX (Annie)	2008	Les Années	mémoires, autobiographie
ROUBAUD (Jacques)	2008	Impératif catégorique : récit	mémoires, autobiographie
ROUBAUD (Jacques)	2008	Parc sauvage	roman, autofiction
SONNET (Martine)	2008	Atelier 62	mémoires, autobiographie
LINHART (Virginie)	2008	Le jour où mon père s'est tu	mémoires, autobiographie
LEVÉ (Édouard)	2008	Suicide	mémoires, autobiographie
BERR (Hélène)	2008	Journal 1942-1944	journal, écrits personnels
SZCZUPAK-THOMAS (Yvette)	2008	Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950	mémoires, autobiographie